



Vers la Lumière

DU MÊME AUTEUR

Coups de Plume. Lethielleux. Paris.
Mosaïques et Nouvelles. Lethielleux. Paris.

Pour paraître prochainement :

La Meilleure Part. Roman.
Rires et Sanglots. Poèmes.

EMILE POITEAU

Vers la Lumière

— *ROMAN* —



PARIS

BERNARD GRASSET

Éditeur

61, Rue des Saints-Pères, 61

1911

DEDICACE

Ce livre parle de l'Artois... Aussi, c'est à vous que je le dédie, cher monsieur Lecigne, car de toutes les voix qui chantent notre petite patrie, c'est la vôtre qui a le plus de charme et de sincérité.

« Plantons solidement nos pieds en plein
« sol, pour que notre âme se couvre d'étoiles. »

AUGUSTE VACQUERIE.

« La véritable science pour nous rendre
« heureux, c'est d'aimer son devoir, et d'y
« chercher son plaisir. »

Mme de MOTTEVILLE.

« La vie n'est pas un plaisir ni une dou-
« leur, mais une affaire grave dont nous som-
« mes chargés et qu'il faut terminer à notre
« honneur. »

A. de TOCQUEVILLE.

AUX LECTEURS

J'ai cueilli ce livre comme une fleur, en passant dans la vie... — C'était sous un coin de ciel natal, en tenant le bonheur par la main...

Si vous aimez son parfum, sachez qu'il vient du cœur même de l'Artois.

Ce livre est une tranche de vie provinciale. — Toutefois, sur la carte de l'Artois, ne cherchez ni Vergy ni la Fertay, car l'imagination a créé ces noms-là.

Si les pages dans vos doigts frissonnent par instants comme des sensitives, c'est que dans tout le livre c'est mon cœur qui chemine.

Les livres sont comme les fleurs : ils naissent, s'épanouissent, parfument, et puis s'en vont, feuille à feuille, vers la mort...

Mais les fleurs pour mourir ont mille et mille façons, et j'en sais qui se fanent au corsage des belles, expirant dans l'amour...

Subissant pareil sort, que mon livre s'entr'ouvre, s'avance, et puis s'effeuille dans une chanson d'amour...

E. P.

VERS LA LUMIÈRE

« La plante humaine ne pousse vigoureuse
« et féconde qu'autant qu'elle demeure sou-
« mise aux conditions qui maintinrent et for-
« mèrent son espèce durant des siècles. »

MAURICE BARRÈS.

LA VOIE DU RETOUR

I

« CHER FRÉROT,

« Notre père est très souffrant en ce mo-
« ment. Il a été repris de douleurs rhumatis-
« males il y a quinze jours et, bien que le
« médecin paraisse rassuré, je commence à
« craindre pour notre cher malade. Il ne dort
« pas, ne mange qu'un peu de laitage, ne
« quitte son fauteuil que pour son lit et vice
« versa. Les soins que nous lui prodiguons
« ici, et surtout l'affection dont nous l'entou-

« rons, lui font du bien ; mais il y a deux « choses qui lui feraient plus de bien que « tout cela, frérot : ta présence et ton baiser...

« Songe un peu !... Voilà plus d'un an que « tu n'es pas revenu à la Fertay !...

« Reviens, aussitôt que tu le pourras, pas- « ser quelques jours près de nous. Ton sé- « jour à la Fertay fera du bien à tous : à ton « père qui demeure toujours fier de toi, mal- « gré votre divergence absolue de goûts, à « toi-même qui dois être bien fatigué par « la vie brûlée que tu mènes à Paris, et à ta « petite sœur qui te laisse deux gros baisers « avant de signer.

LUCIENNE. »

P. S. — « Tu trouveras ci-jointes deux jo- « lies pensées du jardin. Elles seront sans « doute bien fanées lorsque la poste te les « remettra, mais si la distance qu'elles vont « franchir leur enlève leur parfum, garde-les « tout de même sur ton bureau ou dans un « coin de tiroir. Elles te portent la sincérité « de deux cœurs ; et c'est encore ce parfum-

« là, vois-tu, qui est le plus précieux dans la
« vie. »

« Très Cher,

« J'ai répété tout à l'heure la dernière « scène du troisième acte. Le rôle de Gilberte « me va très bien. J'aurai autant de succès, « j'en suis certaine, que l'an dernier dans le « rôle de Jacqueline, des *Muscadines*.

« N'oubliez pas qu'après-demain soir il y « a réunion chez Pschor — 32 couverts — « fleurs — champagne — musique — toasts « du directeur, du régisseur, etc...

« On boira à l'auteur. — Donc, préparez « un joli petit laïus de circonstance. J'ap- « plaudis à l'avance, car tout ce qui vient de « vous est un régal.

Christiane. »

P. S. — « L'autre matin, vous avez oublié « votre épingle à cravate sur mon guéridon. « Je vous la renvoie par ce courrier. »

Blême, une grande barre de tristesse sur le front, Michel Servaux demeura rêveur...

La première lettre, à laquelle une épingle fixait les deux fleurettes desséchées, demeurait ouverte dans sa main gauche ; mais sa main droite spontanément s'était crispée sur la seconde lettre ; et il semblait au jeune homme que cette lettre chiffonnée, lacérée, tordue, pesait comme une honte et comme du remords...

Michel porta à ses lèvres les fleurs fanées. Il jeta ensuite un regard vers la cheminée où dormaient dans leurs cadres les photographies de son père et de sa mère, et tout aussitôt porta la main sur son cœur. Une douleur venait d'y entrer, intense, infinie, tenaillante... une de ces douleurs indéfinissables que la conscience greffe sur certains souvenirs.

Michel Servaux savait que sa vie mettait du noir dans la vie de son père. — Il savait aussi que les enfants prodigues sont parfois la seule étiologie du mal dont souffrent les vieux...

Aussi là, dans le silence de la chambre et l'intimité des livres, la conscience frappait

son *meâ culpâ*... Et cela faisait mal, étrangement !...

Nerveux, surexcité, il prit une plume et se mit à son bureau :

Michel **SERVAUX**
Homme de lettres

« rappelé près de son père malade, ne pourra
« prendre part au dîner projeté. — Il prie ses
« collaborateurs et amis d'agréer l'expression
« de ses regrets et l'assurance de sa sympa-
« thie. »

« Ma chère amie,

« Je dois aller ce soir à Amiens dîner chez
« des amis. Demain je gagnerai Arras et irai
« passer quelques jours près de mon père qui
« est très souffrant en ce moment.

« Il me sera donc impossible d'être des vô-
« tres après-demain soir. Très heureux de
« votre enthousiasme pour votre rôle. Vous
« devez l'interpréter très bien, car je l'ai écrit
« un peu beaucoup pour vous... Je souhaite
« de tout cœur le succès pour tous.

« Ne m'écrivez pas à la Fertay ; pas même
« poste restante à Vergy. J'ai mes raisons
« pour cela. — D'ailleurs je ne serai sans doute
« pas parti plus d'une huitaine de jours.

MICHEL. »

Après avoir placé carte et lettre sous enveloppes, timbré et mis les adresses, Michel sonna la bonne. Il lui remit le courrier pour la poste, lui annonça son départ et lui fit ses recommandations.

Il fit ensuite un brin de toilette, mit dans son sac de voyage une jaquette, un gilet blanc, du linge, des cravates, et descendit sur le boulevard.

La soirée était douce ; le ciel étoilait. Une atmosphère tiède planait sur la chaussée d'où s'élevait le brouhaha de la foule mêlé au bruit des voitures et au tintamarre assourdissant des trompettes des autos et des tramways.

Les vitrines étincelaient du reflet des lampes électriques qui épanchaient sur l'asphalte du trottoir leur clarté blafarde. C'était l'heure de transition : Paris qui avait travaillé s'éten-

dait pour le sommeil; Paris qui allait s'amuser commençait à sortir.

Michel prit le tramway *rue de Sèvres — gare du Nord*, et, pendant que la lourde voiture l'entraînait au milieu de l'activité fébrile de la capitale, le jeune écrivain se prit à songer à la vie familiale, douce et moins tourmentée, du pays natal.

II

Quand le rapide qui arrive en gare d'Arras à 7 h. 30 du soir le jeta sur le quai, Michel ne put refouler une émotion intense.

Quelques regards d'amis croisés tout de suite et tout de suite reconnus..., la gare avec son immense hall où des bouffées d'air chaud apportaient la bonne odeur des champs voisins de Saint-Sauveur et de Ronville..., la bibliothèque, les wagonnets, les promenoirs interminables..., tout cet ensemble de choses familières, Michel Servaux le voyait avec attendrissement.

En quittant l'octroi, sur le seuil de la gare, le jeune homme s'arrêta un instant.

Devant lui la bonne petite ville d'Arras apparaissait dans la joie tranquille d'une petite bourgeoise de province. Le calme du soir l'envahissait déjà... Dans sa ceinture rouge de cafés, l'hôtel du *Courrier du Pas-de-Calais* dressait sa jolie robe de pierres blanches. Un peu sur la gauche, dans l'ouverture de la rue Gambetta, le clocher des Ursulines émergeait, magnifique, levant vers les cieux sa flèche décapitée. Et sur les toits qui zigzaguaient dans l'horizon, le soleil couchant traînait ses bandes de feu.

Les promeneurs, que la chaleur du jour avait retenus chez eux, cherchaient maintenant la fraîcheur du soir et se frôlaient, doucement, sur les trottoirs, se saluant, au passage, d'un sourire ou d'une poignée de main.

Michel passa devant les voitures de place qui stationnaient en face de la sortie des voyageurs et, par la rue du Saumon, la Grand' Place et le dédale des petites rues du quartier Saint-Géry, gagna la place de l'ancien

rivage, puis le nouveau quai qu'il longea jusqu'au pont du chemin de fer. De là, il atteignit l'école de natation, franchit l'écluse et suivit la berge.

Sur la rive serpentante de la Scarpe où quelques couples enlacés promenaient leur rêverie, Michel ressentait un bouleversement très doux. Cette grande plaine d'Artois que Dieu avait gâtée en la couvrant d'un tapis de prairies et de moissons ; ces champs tout gonflés de sève et de richesses où la rivière, tranquille et douce, attardait son cours et déroulait comme une paresseuse la clarté bleuâtre de ses eaux ; cet air pur et vivifiant du pays natal qui est une caresse pour les terriens mais semble un coup de fouet cinglant pour les déracinés ; ces chants d'oiseaux qui paraissaient remercier Dieu de dorer les moissons ; ce calme religieux de la nature que le soir allait envelopper, qui s'enfonçait dans la nuit comme vers le sommeil... tout cela parlait à son cœur délicieusement...

Et puis : tous ces fermiers penchés vers la

terre comme vers une mère, tendus vers les sillons comme vers l'espérance, arrosant de leurs sueurs les blés et les luzernes ; ces travailleurs paisibles qui écoutaient, frémissants, la sève sortir de terre pour éclater en épis serrés et en racines bien grasses... Et puis encore : les sentiers tortueux qui grimpent aux talus et contournent les champs, les vieux buissons d'épines dispersés çà et là au pied desquels on casse la croûte aux heures de repos, les ruisseaux bordés de saules où l'eau coule limpide comme de la gaieté qui passe... tout cela ressemblait étrangement à la page d'un livre qu'on aurait pu intituler *Le Bonheur* et qu'on aurait dû écrire avec de l'encre rose...

Michel sentait un sang nouveau gonfler son cœur. Des pensées suaves tendaient son cerveau, plus pures, plus saines, plus fortes que dans la capitale sous l'air comprimé. Il vivait dans toute la force du terme.

Le long de la rivière, où l'eau semblait avoir la tranquillité et la pureté d'une âme, Michel éprouvait mieux ces mille choses que l'on ex-

prime mal mais que l'on ressent très bien et que le dictionnaire appelle *des impressions*. Dans les bruits divers qui erraient dans la plaine et venaient jusqu'à lui, il percevait comme une suave mélodie de la nature... — Et cette mélodie était si douce et si reposante que toutes les notes n'avaient que le bonheur pour écho.

Michel venait de quitter les bords de la Scarpe pour regagner, par un sentier, la grande route qui conduit à Vergy. Soudain il s'arrêta : un rossignol disait sa prière du soir à l'ombre d'un vieux bosquet de saules. Le jeune écrivain l'écouta quelques instants, puis s'engagea sur la grand'route.

Cette route conduisait directement à Vergy et à la ferme de la Fertay, sise un peu sur la droite du village. C'était une superbe route bordée d'arbres. Une légende locale prétendait que la reine Brunehaut en avait elle-même fait le tracé. — A droite, une large bande de bois découpait l'horizon. A gauche, la terre s'inclinait lentement vers les pâturages qui longent la rive de la Scarpe. Et tout

au fond, sur le flanc d'un coteau, le gentil village de Vergy, dominé par le vieux château des comtes de Terrienne, déroulait sa chaîne de haies et de bosquets. Par endroits, on apercevait la couverture rouge d'une grange ou un toit d'ardoises sur lequel le soleil mourant glissait comme sur un miroir.

Un peu avant d'arriver au village un bosquet d'arbres, ceint de pâturages, laissait deviner la ferme de la Fertay. On atteignait cette dernière par un chemin creux où les roues des lourds chariots avaient tracé deux énormes sillons. De chaque côté de ce chemin des hêtres séculaires s'alignaient, majestueux. Ils avaient poussé très droits, à l'unisson, et leurs sommets se réunissant fraternisaient au-dessus du chemin. C'était une voûte pleine d'ombre et de silence.

Michel marchait le long de la ligne des arbres, cassant avec sa canne les herbes tendres, les jeunes pousses qui sortaient de terre. Il sentait à travers le cuir mince de sa chaussure la fraîcheur de la mousse. — Que d'impressions, que de souvenirs d'enfance se

levaient dans son cœur, en marchant sur ce tapis de verdure qui étouffait ses pas !...

Bientôt il aperçut, haché par les troncs des hêtres, le toit d'ardoises et la façade blanche de la ferme. Son cœur battit plus vite. Il lui sembla qu'il respirait un air trop pur, que le sang affluait au cœur en trop grande abondance, entraînant avec lui, jusqu'aux fibres les plus intimes, quelque chose comme de la douceur...

— C'est étrange, pensa Michel, comme les impressions nous dominent. Moi, qui ai vu de la vie l'endroit, l'envers, et les recoins; moi qui ai connu toutes les tortures morales que l'amour peut faire naître, qui ai supporté des angoisses de toute nature, des remords de toute intensité, je me laisse attendrir par un petit coin de terre et une vieille maison plantée au milieu...

Bientôt la façade de la ferme apparut toute nue, sous le voile foncé du feuillage.

Avec son vieux perron de six marches, ses cinq fenêtres en bas et ses cinq fenêtres en haut, exactement superposées aux premières,

à droite la ligne tout unie des écuries et des étables, à gauche les granges, hautes et vieilles, faites de paillotis et coiffées d'un lourd toit de tuiles que la mousse verdissait, la vieille ferme avec son vieux porche ouvert à deux battants ressemblait un peu à une vieille maman qui tend les bras à l'enfant prodigue...

Quand Michel franchit le seuil de la cour, deux énormes chiens de garde tirèrent sur leur chaîne et firent un vacarme étourdissant, auquel une compagnie de dindons qui philosophait sur un coin du fumier mêla des glouglous apeurés.

— Eh bien! mes amis, dit Michel, en s'adressant aux chiens tout en se tenant à distance, vous ne reconnaissez pas votre maître?

Mais les chiens ne paraissaient point convaincus. Ils cessèrent d'être provocants, lorsqu'une voix de cristal, dominant le vacarme de la ferme, cria de loin:

— Philos, Sultan, passez au nid!

C'était Lucienne qui descendait le perron et accourait de toute la vitesse de ses jolies jambes.

Tout de suite elle fut dans les bras de Michel. Avec douceur et avec amour elle posa ses lèvres sur le front de l'écrivain. Dans ce baiser passa le meilleur de son âme...

— A la bonne heure! frère. Je t'espérais bien un de ces jours; mais pas aussitôt.

Elle ajouta, en serrant fortement les mains du jeune homme:

— Merci pour le vieux père!...

— Comment va-t-il?

— Pas plus mal. Situation toujours à peu près pareille... Il a surtout besoin de réconfort moral. Ta présence lui fera du bien.

— Tu crois?

— Si je crois!... Oh! mon Michel!... Tiens, baisse-toi encore une fois... que je t'embrasse!...

Ils se dirigèrent ensemble vers la maison.

Quand, de son fauteuil, M. Servaux aperçut son fils, il ne put retenir une larme. Elle fut discrète, vite séchée, mais elle coula. Michel la remarqua et, après avoir embrassé le vieillard, il demanda:

— Ça vous fait quelque chose de me revoir

après tant d'absence, n'est-ce pas, père?

— Oui, quelque chose d'immense et d'indéfinissable !... Quelque chose comme ce bonheur tout spécial et très doux que nous éprouvons, nous, les vieux, lorsque nous retrouvons des êtres chéris qui se sont égarés le long de la vie...

Michel comprit l'allusion et, accrochant son chapeau au vieux porte-manteau où pendaient un fusil et une carnassière :

— Ah ! fit-il, il est de fait que je n'ai jamais été aussi longtemps absent de la Fertay.

— Il y aura un an au mois d'août, remarqua Lucienne en regardant son frère.

Michel choisit une chaise et, pendant que Lucienne débouchait une bouteille de cidre, la conversation prit son cours.

— Alors, père, vous ètes repris par les rhumatismes comme vous l'avez été l'an dernier, après la mort de mère ?

— C'est pire. Beaucoup pire ! Mon pauvre Michel, figure-toi qu'il y a quinze jours le premier valet était malade. Le second qui le remplaçait se maria. Alors, comme mes foins

étaient bons à rentrer et comme la main-d'œuvre fait disette par ici, j'ai dû moi-même reprendre le cordeau et conduire les chevaux. J'ai lié, fourché, mis en tas, absolument comme un valet. Sur le moment j'avais le cœur à la besogne, de l'entrain, de l'enthousiasme ; tout alla bien. Mais le lendemain je souffris des bras, des jambes, des articulations surtout... Ah ! tu sais, mon grand, lorsqu'on descend comme moi la pente de la vie, on s'aperçoit que l'hiver est de toutes les saisons et qu'il neige partout, sur les épaules comme sur les cheveux...

— Bah ! Vous exagérez. Vous ètes à peine grisonnant.

— Oh ! que non... je sais ce que je dis. Si mes cheveux tardent à blanchir, c'est parce qu'ils ont senti passer bien des douleurs... La souffrance endurcit, sais-tu !

Ensemble ils vidèrent leur verre. Puis Michel se leva, essuya avec un coin de mouchoir ses longues moustaches blondes où la mousse pétillante du cidre s'était attardée, et arpenta un peu la pièce.

Il détailla chaque objet, les meubles, fauteuils, rappela les souvenirs qui s'y rattachaient. Puis, voyant que M. Servaux l'écoutait avec une manifeste satisfaction, il s'accouda au grand bahut en chêne et se croisa les bras.

— Tenez, père, vous ne pouvez vous figurer l'émotion intense que j'ai ressentie tout à l'heure là-bas, en quittant la grand'route au coin de l'avenue. Je marchais sur l'herbe du bas-côté, pensant à tout et ne songeant à rien, comme cela arrive lorsque les idées se succèdent tellement vite dans le cerveau qu'elles n'ont pas assez le temps d'imprimer leur trace... Tout à coup la ferme m'est apparue... Il m'a semblé qu'on déchirait un voile devant mes yeux et que le passé se relevait tout heureux.

Michel s'arrêta, car M. Servaux pâlissait.

— Vous avez mal ? questionna Lucienne.

— Non. Au contraire, je vais très bien. Ce que dit Michel m'intéresse beaucoup. Continue, mon grand.

— Je disais donc, reprit Michel, qu'en re-

voyant tout d'un coup la ferme je n'ai pu me défendre de ce frisson qu'on doit ressentir lorsque, dans un coin de grenier, par hasard, on retrouve son berceau...

Ils demeurèrent un moment silencieux. Tous trois sentaient le même amour du sol natal fouiller leur cœur.

Ce fut Mariette, la vieille servante, qui, entrant sans façon et sans se faire annoncer, rompit le silence :

— Doux Jésus ! C'est donc pas de la farce ce qu'on vient de me dire... Vous êtes revenu, monsieur Michel !

— Mais oui... Vous voyez bien.

— Mais c'est comme une résurrection !

— Vous trouvez ? En tout cas, me voici bien vivant, en chair et en os.

— Oui. Mais vous ètes un peu pâlot, il faut bien le reconnaître.

— Que voulez-vous ? C'est l'air de Paris qui fait ça, ma bonne Mariette.

— A propos, il paraît que vous allez devenir célèbre là-bas !

— Comment ça ?

— Eh oui donc ! Les gazettes parlaient encore de vous il y a huit jours, rapport à un livre que vous avez fait.

— Oui, j'écris... fit Michel, sur ce ton simple et négligent qui cache cependant bien souvent une très grande ambition.

— Êtes-vous heureux au moins dans ce métier-là ?

— Très heureux, Mariette.

— Ah !... Tant mieux.

Mariette n'en dit pas davantage, mais, en emportant les verres et la bouteille, elle pensa :

— Non, monsieur Michel. C'est pas à des personnes qui ont de l'expérience comme moi qu'on dit tout ça. Vos yeux fatigués déclarent ce que vous ne voulez pas dire. Vous vous étourdissez là-bas, dans le bruit et les plaisirs, mais vous n'êtes pas heureux...

Quand Mariette fut partie, suivie de Lucienne qui allait préparer le souper, M. Servaux tendit les mains à son fils :

— Aide-moi un peu à me relever. Il me semble que mes jambes sont fermes assez

pour me porter... Tu vois, rien qu'en m'aidant un peu, comme cela, avec la main... Voilà ! j'y suis... Il me semble que maintenant je pourrai marcher. Passe-moi ma canne.

— Voulez-vous mon bras ?

— C'est cela. Ça ira mieux.

Le vieillard redressa sa taille qu'on devinait avoir été solidement charpentée et déclara tout joyeux :

— Il me semble maintenant que j'irais au bout du monde !...

Cette plaisanterie fit rire Michel qui conseilla la prudence :

— Pour ce soir, allons seulement jusqu'à l'écurie. Ce sera déjà bien.

— Tu as raison. Viens voir mes poulinières.

Ensemble ils descendirent le perron, un peu cahin-caha ; mais enfin, après quelques hésitations et quelques grimaces arrachées par la douleur, M. Servaux atteignit la dernière marche.

Ils longèrent la maison et entrèrent à l'écurie. Mais déjà tous les gens de la ferme étaient en émoi :

— M. Servaux est descendu !

— Le maître remarche !

— Pas possible ! Où est-il ?

— A l'écurie, avec M. Michel.

Mariette, qui plumait des pigeons dans le fournil, grimpa le perron et appela :

— Mademoiselle Lucienne ! Venez vite...

— Qu'y a-t-il ?

— Venez toujours. Vous verrez. C'est trop beau pour vous expliquer.

Lucienne accourut sur le perron.

Mariette, tendant le bras vers l'écurie où, par la porte ouverte, on apercevait Michel et son père qui examinaient les chevaux, dit :

— Tenez, le voilà le spectacle ! En croyez-vous vos yeux ?

Mais Lucienne perçut très bien ce que les gens de la ferme ne comprenaient pas. Elle comprit toute la force, toute la résurrection que Michel ramenait dans l'âme de son père en rentrant au bercail. Aussi, quand Mariette, en battant des mains, déclara :

— C'est miraculeux !

— Non, répondit Lucienne, c'est la joie...

. . . .

Le soir, quand Lucienne conduisit son frère dans la chambre rouge où elle avait préparé un bon lit, elle lui prit les mains et les pressa avec tendresse :

— Michel, as-tu remarqué comme le père a bien soupé, comme il a causé gaiement ?

— Oui. Il paraît heureux ce soir. C'est mon retour qui en est cause peut-être ?

— Mais certainement. Pour père, tu comprends, tu es l'espérance, le lendemain... Et les vieux, vois-tu, qui ont déjà un pied dans la tombe, sourient à la mort lorsqu'ils sentent qu'ils laissent sur terre, avec leur nom, un peu de leur sang, un peu de leur âme. Et tu es tout cela, toi...

— Mais toi aussi, petite sœur ?

— Oh ! moi, ce n'est pas la même chose. Je suis tout cela, c'est vrai ; mais je suis femme... Un jour ou l'autre je me marierai et mon nom disparaîtra de la circulation... La jeune fille qui se marie est un peu comme un colis qu'on expédie pour une autre gare

en mettant une nouvelle étiquette sur celle déjà existante.

— Tu as des comparaisons !

— Originales, c'est possible ; mais justes...

— Et alors ?

— C'est toi qui es chargé par la loi naturelle de continuer notre nom, nos mœurs, nos traditions... Tu es le porte-drapeau de notre famille ; tu es... Et puis, au fait c'est trop long à t'expliquer ce soir !

... Et Lucienne Servaux disparut dans un éclat de rire.

LE BERCEAU

Michel avait laissé entr'ouverte la fenêtre de sa chambre. De bonne heure le soleil pénétra joyeux, mettant par-ci, par-là, sur le plancher, les meubles et les bibelots de jolies taches d'or.

Une brise très douce fouettait les rideaux et venait jusqu'au lit comme une visiteuse froufroutante qui souhaite le bonjour.

La chambre que Michel n'avait pu détailler le soir, à la clarté vacillante d'un flambeau, lui apparaissait maintenant dans sa coquette simplicité. — Ce n'était pas la chambre d'hôtel moderne avec lit de milieu, armoire à glace, sonnettes électriques, ampoules étincelantes, radiateur, cabinet de toilette et plafond ripoliné... C'était tout le contraire : une chambre basse, sombre dans les coins,

avec un plafond plié comme une épaule de vieux et traversé par une énorme poutre de chêne, une cheminée fort massive flanquée de chaque côté d'un placard sans style, un lit de bois blanc enfoncé dans une alcôve et caché par de lourds rideaux bariolés, une porte bancale dans un coin, et deux fenêtres presque aussi larges que hautes, sans impostes, se fermant sans crémone, à l'aide d'un simple tourniquet de bois.

Aux murs salpêtrés, où les tapisseries abandonnaient çà et là leurs couleurs derrière les moisissures, pendaient de vieux portraits de famille signés de peintres inconnus qui ignoraient certainement la finesse de l'expression et les jeux de lumière. Les cadres eux-mêmes, étroits et sans ciselures, portant à leurs angles des reliefs anglais mal dégagés, étaient d'une uniformité désolante.

La cheminée supportait une vieille glace pleine de taches, dans laquelle se reflétait une pendule sous globe représentant Archimède, et deux grands vases démodés, empanachés de plumes de paon.

Et cependant, malgré son air vieillot et désuet, cette chambre de ferme était pleine de parfum. Elle avait ce je ne sais quoi d'harmonieux et de reposant qu'exhalent les choses vieillies, démodées, qu'on regarde, le sourire aux lèvres, mais avec respect quand même... comme on regarde dans la rue une octogénaire ridée, desséchée, cassée en deux et affublée d'un châle à grands ramages. — Les vieilles demeures déformées comme les vieilles femmes ridées ont perdu le charme qui captive, mais elles gardent une séduction étrange ; et peut-être la raison de cette séduction vient-elle de ce qu'elles révèlent un passé qui fut grand à son heure et qui a servi de piédestal au présent.

Déjà le réveil avait sonné dans la ferme et Michel avait entendu le pas de Lucienne glisser devant la porte de sa chambre.

Il se leva et se pencha à la fenêtre. Celle-ci ouvrait sur les champs. — Un rayon de soleil le baisa au front...

La plaine s'éveillait.

Au loin, émergeant de la colline, derrière

un moulin à vent, le soleil s'élançait radieux. Sa clarté déchirait l'horizon et s'élevait, ardente, éblouissante, au-dessus des haies et des buissons.

Une buée épaisse estompait les lointains, annonçant une journée de chaleur. Cette buée planait sur les champs comme une fumée paresseuse de feu de bois vert et versait sur les coteaux des teintes opalines et des reflets nacrés.

L'herbe des prairies et du bord des chemins finissait de boire la rosée de la nuit; les têtes des buissons se chargeaient d'une multitude de toiles d'araignées poudrées de fines gouttelettes, et ces toiles artistiques et mignonnes qui s'étageaient de branche en branche prenaient, sous les feux du soleil, des petits éclats de miroir.

Dans les prairies, les bœufs et les poulains recommençaient à paître, et sur les champs parés de moissons la fraîcheur du matin s'attardait.

Déjà dans la plaine la vie revenait. Le bruit assourdissant des attelages montait des che-

mins creux. Le grincement des roues en fer des instruments agricoles courait le long des haies, avec un bruit de ferraille et la monotonie d'un réveille-matin.

Par petits groupes, les paysans passaient devant la ferme, portant sur leurs épaules des faux et des houlettes, et causant des récoltes, de la chaleur probable, des chances de l'orage...

Bientôt les groupes s'égrenèrent le long des sentiers qui sillonnent la plaine et se disloquèrent derrière les monts de foin ou les chaînes de lin. Puis, quand les travailleurs furent penchés sur la terre, silencieux, recueillis, l'alouette monta vers les cieux, jetant à pleine voix sa prière du matin.

Michel Servaux s'arracha à cette vision de la plaine où sa jeunesse avait enterré tant de souvenirs. Il fit rapidement sa toilette et descendit.

Dans la grande cuisine de la ferme il trouva Lucienne en costume de travail, les manches du corsage relevées, un grand tablier de toile bleue devant elle.

Lucienne s'avança, souriante, pour recevoir le baiser du matin :

— Eh bien, monsieur mon grand frère ? On a bien dormi dans son vieux nid de la Fertay ?

Elle ajouta sérieuse :

— Tu n'as pas trop regretté les bruits de Paris ?

Michel ne répondit pas à ce coup droit lancé sur lui. Il mit son doigt sur les lèvres roses de Lucienne et l'embrassa une seconde fois. Lucienne donna son sourire, ses yeux pleins d'affection et de clarté.

Michel porta ensuite une tasse de café à M. Servaux qui couchait dans un petit cabinet situé au rez-de-chaussée, au bout de la salle à manger, prit lui-même une tasse de chocolat en dépouillant le courrier, et mit en poche un crayon avec quelques feuilles de papier blanc.

Lucienne, voyant que son frère prenait sa canne et ses gants, demanda :

— Tu sors ?

— Oui, jusqu'à midi. Père est un peu fatigué de sa sortie d'hier soir. Il ne bougera

pas ce matin... Alors je vais chercher l'inspiration à l'ombre des haies et refaire un peu connaissance avec nos chemins creux de Vergy.

— A la bonne heure ! Mais surtout ne rentre pas plus tard que midi.

— Non, petite sœur, sois tranquille.

Michel s'élança dans la cour au milieu de l'affolement des poules et des canards et gagna la porte cochère.

En se retournant, il aperçut, à une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, Lucienne toute droite qui aidait son père à se soulever jusqu'au niveau du châssis pour assister au départ. Il fit un signe d'adieu avec son mouchoir, puis rapidement s'enfonça dans le taillis qui entoure la ferme.

Une larme venait d'éclore sous la paupière de Michel, et cette larme venait de loin, très loin..., d'un petit coin très obscur du cœur où la piété filiale s'était resserrée depuis plus d'un an...

Le soleil déjà était monté au-dessus des arbres et promenait partout son grand manteau resplendissant.

Fouettant avec sa canne les herbes parsemées de pâquerettes et de mélilots, Michel s'engagea dans le chemin qui contourne la ferme et descend en serpentant vers le petit bois de frênes qui dresse sa masse sombre et alourdie entre la Fertay et le village de Vergy.

C'était un chemin charmant, très champêtre et très ombragé, bordé de vieux troncs séculaires, bosselés, tordus, rugueux, pleins de chancres et de crevasses dans lesquelles les roitelets cachaient leurs nids de mousse.

Dans son enfance, Michel y avait souvent fait l'école buissonnière. Chaque tronc d'arbre disait quelque chose du passé et rappelait une page vagabonde de jeunesse : un nid déniché, une cigarette fumée en cachette, une branche cassée pour agacer un hérisson ou martyriser une grenouille...

Le chemin s'enfonçait en zigzaguant dans un ravin. Bientôt Michel se trouva bordé par deux immenses rideaux tapissés de gazons rudes, de touffes de chiendent, de genêts, d'aubépines, et ne laissant voir du ciel

qu'une étroite bande sur laquelle couraient de petits nuages blancs, floconneux et légers, comme des boules de coton sur une longue route bleue...

Par endroits, le long des rideaux, les pluies d'hiver et le dégel avaient produit des éboulements. Les pierres apparaissaient toutes nues, à demi croulantes et retenues seulement par quelques racines enchevêtrées.

Au bout de 300 mètres, se dégageant soudain, le chemin débouchait au milieu d'une large prairie piquée de coquelicots, de marguerites et de bleuets, et coupée en deux par la lame d'argent d'une jolie rivière.

Michel côtoya la rivière. Elle charriait une eau claire et glacée qui avait grossi depuis les dernières pluies et montait au niveau de la berge. Le courant était doux et tranquille. Quelques pailles séchées, quelques branches mortes couraient à la surface. De temps en temps elles s'accrochaient à la berge ou étaient arrètées par des roseaux ; puis, soudain dégagées, elles repartaient en traçant à la surface de l'eau un petit sillon tremblant.

Michel parvint bientôt au petit bois de frênes. Il laissa la rivière chantante descendre vers le nord et pénétra sous l'ombre des taillis.

Ce petit bois de frênes avait été planté sur l'emplacement d'une ancienne sablière. Aussi le sol s'inclinait brusquement par endroits, marquant les anciennes places d'extraction; et les sommets des arbres qu'on avait plantés au fond de la sablière venaient voisiner très gentiment avec les troncs des arbres plantés sur la terre non fouillée. Certains sommets venaient même, comme de gigantesques plumeaux verts, épousseter les racines des arbres qui bordaient la crête du ravin.

Michel descendit la pente, s'accrochant aux racines des vieux troncs et aux tiges flexibles mais solides des genêts afin de ne pas tomber.

Des gazons épais avaient poussé sur les pentes sableuses et empêchaient les éboulements. Des orties et des chardons s'étaient élevés entre les fissures des pierres. A la bordure supérieure, que les pluies dégradaient et reculaient davantage chaque hiver, penchaient

de jeunes frênes. Ils avaient poussé et grandi là sans être inquiétés et se contournaient avec mille fantaisies sans qu'une main de jardinier ait mis bon ordre à la folle équipée des branches.

Quelques frênes étaient tellement penchés au-dessus de l'abîme qu'ils semblaient suspendus par leurs racines. On eût dit qu'ils avaient peur du gouffre et se cramponnaient à la vie...

Ce coin désert, ombragé et accidenté, était un refuge propice pour les lapins. Ils y villégiaturaient avec enthousiasme et apportaient dans leurs mœurs un vrai raffinement : chacun avait son terrier, chaque famille son lopin de terre. Et cette fosse profonde, tamisée de terriers qui s'ouvraient innombrables et béants, ressemblait à une forteresse aux murs crénelés, parsemée de machicoulis, de contreforts et d'auvents.

Dans le temps, on avait extrait de ce coin d'Artois une quantité immense de sable pour construire quelques grandes fermes des alentours, pour l'installation de la voie ferrée, des

gares, des ponts jetés sur les marais et sur lesquels, à présent, les trains passaient à toute vitesse. Après la démolition des fortifications d'Arras on avait à nouveau fait d'immenses brèches dans le rempart de sable pour construire les maisons des nouveaux boulevards. Michel se souvenait avoir vu de lourdes charrettes, chargées de sable rouge à reflets dorés, s'élever lentement sur la route escarpée. Il se souvenait avoir admiré souvent les efforts des chevaux et la tension de leurs muscles. Mais tout cela, c'était de l'histoire ancienne... A présent la sablière était abandonnée. A peine y venait-on chercher de temps en temps une voiture de sable pour renverser sur un chantier ou dans les allées d'un jardin.

Michel se reposa sur le tronc d'un arbre abattu et laissa son imagination errer comme une sensitive au milieu de la nature bien vivante, bien pure, pleine de gaieté, dans laquelle il se retrouvait comme un coupable et un prodigue qui a rougi de sa mère et, pendant un an, a su fuir ses baisers.

Il tira de sa poche son crayon et ses feuilles de papier blanc, et se mit à transcrire quelques impressions. — Les écrivains glanent ainsi au cours de leurs promenades. Et ces notes prises en courant sur un bout de papier, un jour d'émotion où l'âme vibre, où le cerveau se gonfle de pensées neuves et fortes, sont quelquefois l'ébauche de bien jolis ouvrages.

Pendant que Michel écrivait, avec ses genoux pour pupitre, deux tourterelles des bois, perchées sur un arbre mort, disaient leur ritournelle ; et l'écho rapportait leur chant d'amour extrêmement affaibli.

Quand il se leva, Michel frappa ses mains l'une contre l'autre. Effrayées, les blanches amoureuses s'enfuirent à tire d'aile. Alors Michel Servaux pénétra plus avant dans le coin de terre natale.

Quand il eut gravi le chemin caillouteux qui remonte, en les contournant, les flancs de la sablière et qu'il fut revenu sous bois dans le chemin qui conduit à Vergy, il rencontra un promeneur qu'il reconnut tout de

suite. — C'était l'abbé Mathieu, le curé de Vergy. La canne sous le bras, il disait son bréviaire.

— Tiens !... s'exclama le vieux pasteur en relevant la tête, je ne me trompe pas : c'est monsieur Michel !...

— Parfaitement, monsieur le curé ; c'est Michel Servaux, en chair et en os !

Les mains se croisèrent. — Le curé de Vergy avait conservé pour son ancien élève, auquel il avait eu tant de mal à apprendre les déclinaisons grecques et latines, une affection toute paternelle. Michel, de son côté, avait toujours eu pour le vénérable prêtre une amitié empreinte de respect et de reconnaissance.

— On m'avait bien dit, monsieur Michel, que vous étiez revenu hier soir ; mais je ne pensais pas vous rencontrer déjà le long de nos haies....

L'abbé Mathieu ajouta, avec son fin sourire :

— Elles doivent vous paraître bien changées nos haies et nos prairies depuis que

vous les avez fuies ?... Tout le monde vous croit disparu pour toujours et, franchement, si de temps en temps les journaux n'annonçaient vos succès et vos petits triomphes littéraires, je crois bien qu'on parlerait de vous comme d'un mort !

— Il est de fait que j'ai été longtemps absent de la Fertay.

— Oui, monsieur Michel : trop longtemps, pour le bien de tous. Quand un homme a conquis une renommée, voyez-vous, il a des devoirs envers son berceau... Les gens de Vergy sont fiers de vous, mais ils sont fiers sans enthousiasme, càr ils sentent que vous vivez en égoïste dans les sourires de la gloire. Revenez plus souvent à la Fertay. Éloignez-vous moins complètement de la vie du village. Vous n'avez pas le temps de faire un long séjour ici, je le sais ; alors ne faites qu'une apparition, mais faites-la... Venez de temps en temps entre trains, comme font les militaires, serrer la main des braves gens qui vous ont connu tout petit, de ceux qui ont usé leurs culottes en même temps que vous

sur les bancs de l'école, et vous sentirez alors qu'on vous admire pour votre talent mais qu'on vous aime surtout pour vous-même... La renommée est une belle chose, monsieur Michel, mais je trouve que la renommée qui n'éclabousse pas, qui sait se faire simple et douce jusqu'à la poignée de main donnée aux humbles et aux petits, est magnifique.

L'abbé Mathieu posa la main sur l'épaule de Michel Servaux et ajouta amicalement :

— Il ne faut surtout pas me garder rancune pour ce que je vous dis. Ce sont de simples réflexions qu'il m'est bien permis de faire, puisque je vous ai connu tout petit, monsieur Michel.

— Mais certainement, monsieur le curé. D'ailleurs je me suis blâmé bien des fois de ma vie d'indifférence et d'égoïsme. Seulement, vous comprenez, la vie m'a entraîné. Le succès m'a soulevé alors que je poussais mes premières feuilles et m'a jeté dans le tourbillon de la capitale. J'ai senti dans mon cœur des aspirations soudaines, des élans

insensés vers tout ce qui brille et décore un nom... Alors j'ai vécu, oublieux des miens, oublieux du passé, du village, de tout ! J'ai eu tort, je l'avoue...

— Oui, monsieur Michel, car il y a quelqu'un qui souffre de connaître trop peu vos baisers...

— Mon père ?

— Précisément. M. Servaux a été pour vous le meilleur des pères. Jamais il n'a mis d'entraves à vos plans, à vos goûts littéraires. Il a pleuré de vous voir déserter le vieux manoir où les Servaux se sont succédé de père en fils depuis des siècles, mais il a pleuré loin de vos regards, silencieux, en résigné... Pour cette grande preuve d'amour vous lui deviez une piété filiale plus tendre, plus caressante. Or, vous avez oublié de la lui donner...

Le regard du prêtre se posa doucement sur le jeune homme :

— Sans rancune, monsieur Michel ?

— Mais certainement, monsieur le curé. Tout ce que vous dites là est très juste.

— Alors, monsieur Michel, pourquoi ne resteriez-vous pas quelques semaines à la Fertay ? Nous sommes à la fin de juin. L'air de Paris devient homicide. La capitale est une fournaise. Les théâtres, les cercles, les bibliothèques, tout est fermé... Prenez des vacances ! Ici vous trouverez un air pur, bienfaisant, qui fouette le sang et le cerveau.

— Je sais, monsieur le curé. Seulement je dois absolument retourner à Paris dans une huitaine de jours.

— Absolument ?

— Oui, dit Michel, en soutenant mal le regard du prêtre.

Un moment ils cheminèrent, silencieux. L'abbé Mathieu devinait très bien les raisons qui rappelaient Michel à Paris. Les yeux cerclés du jeune homme trahissaient une fatigue dont les veilles étaient moins responsables que les plaisirs. Mais, par délicatesse et jugeant que la conversation avait été suffisamment aigre-douce, il ne dit rien.

Michel, de son côté, sentait la faiblesse de

ses raisons et désirait ne point glisser sur là pente d'aveux pénibles...

Les herbes du chemin, parsemées de serpolets et de mélilots, craquaient sous les pas des promeneurs. Dans les haies qui bordaient les côtés, de jeunes bergeronnettes essayaient leur voix.

— Vous ne trouvez pas, monsieur Michel, qu'il y a dans nos campagnes de la douceur et du charme, et que cela repose délicieusement ?

— Si, monsieur le curé. Peut-être la piété filiale exagère-t-elle mes sensations ; mais j'aime mon Artois, ses plaines fertiles, doucement vallonnées, sans heurt et sans à-coup, ses villages enserrés de pâturages et de bois qui, vus de loin sous le soleil, ressemblent à de gros tas de fourrage amoncelés çà et là au milieu des champs. Il faudra qu'un jour je fasse un livre sur l'Artois... Qu'en pensez-vous, monsieur le curé ?

— Je trouve l'idée excellente. Avec votre plume délicate vous pourriez si bien chanter le sol natal !...

Les promeneurs arrivaient à l'extrémité du bois. Un magnifique panorama s'ouvrit devant eux : A mi-côte de la colline, le village de Vergy attachait ses fermes et ses enclos. Plus loin, tout au sommet de la colline, le vieux château des comtes de Terrienne dressait sa tour massive dont la base se profilait sur la ligne sombre de la forêt et le sommet sur un ciel absolument bleu. Les fermes et les granges, disséminées le long des rues du village, pointaient leurs coiffes en tuiles ou en ardoises au-dessus des bouquets d'arbres et, vers le milieu du village, la tour de l'église, percée d'abat-sons gigantesques et coiffée d'un toit presque plat, tout à fait disproportionné avec l'élévation de la construction, s'élevait comme un gros cierge blanc.

Comme le soleil commençait à devenir ardent, les promeneurs suivirent la lisière d'une haie en charmes entrelacés d'épines, et la conversation continua, aimable et confiante.

— Dans nos campagnes, monsieur le curé, est-ce que la religion s'en va comme dans les grandes villes ?

— Pas aussi vite ; mais elle s'en va tout de même. Il y a de moins en moins de monde aux offices. Les gens de Vergy ne sont pas hostiles au prêtre, au contraire ; mais ils se laissent glisser sur la pente de l'indifférence... Or, elle est terrible cette pente-là, monsieur Michel ! Ce sont les indifférents qui perdent une société, car leur attitude flottante encourage les mauvais et décourage les bons.

— Mon père, cependant, me disait hier soir que le peuple était resté bon, par ici.

— Au fond, oui. Ainsi, je n'ai jamais d'enterrement civil. Personne ne voudrait partir pour le grand voyage sans les consolations de la religion. On fait baptiser les enfants. On tient à ce qu'ils fassent leur première communion, qu'ils se marient à l'église... Mais, — et c'est là ce qui me peine, — pour tout ce qui concerne la pratique journalière de la religion, les devoirs du chrétien, la confession pascale, l'assistance à la messe le dimanche, c'est une désolation !

— Vous m'étonnez. Le vieux Vergy que j'ai connu jadis était tout autre.

— Moi aussi j'ai connu le Vergy dont vous parlez. Aussi vous comprenez le chagrin que me causent tous ces grands enfants qui m'accueillent volontiers chez eux, en ami, en intime même, mais qui me refusent ma meilleure joie de prêtre...

— A quoi attribuez-vous ce relâchement religieux dans nos campagnes ?

— Mon Dieu, les causes sont multiples. La presse répand des quantités de journaux, livres, revues, etc., où fourmillent des attaques grossières contre la religion, des contes grivois et des anecdotes dont les prêtres font les frais presque toujours. Les politiciens du canton organisent des conférences populaires dans lesquelles des orateurs d'occasion traitent de questions qu'ils ne connaissent pas et qu'ils prétendent apprécier en arbitres. Les instituteurs, — les uns par genre, les autres par crainte des fiches, — prennent nettement position contre la religion. L'école et l'église sont, vis-à-vis l'une de l'autre, en perpétuel état de siège.

— En somme, c'est l'épidémie moderne

qui étend ses ravages jusque par ici ?

— Oh ! absolument. Et puis, monsieur Michel, par-dessus toutes ces causes de désagrégation morale, il y a le manque d'exemple, le défaut d'entraînement. Les riches oublient les devoirs que leur impose leur situation. — Tenez, dans ce village de Vergy qui compte douze cents âmes, il y a un châtelain riche d'un à deux millions, un industriel millionnaire, un brasseur, un médecin, de riches commerçants, de gros fermiers... Eh bien, à part chez votre père, qui malheureusement demeure loin du village et par suite est moins mêlé à notre vie quotidienne, je rencontre chez tous une indifférence absolue. Tout ce monde-là vit dans une véritable fièvre d'argent. Chacun cherche à augmenter sa fortune, à l'augmenter toujours, à l'aide de calculs et de roueries qui ne sont pas toujours exempts de vice !...

— Je pensais que le maire et le brasseur étaient des hommes d'œuvres ?

— Ils l'étaient jadis, monsieur Michel, lorsque vous étiez enfant. En ce temps-là je n'avais

qu'à frapper à leur porte pour toutes les initiatives, pour les organisations de fètes de bienfaisance comme pour les secours privés. Mais aujourd'hui leur mentalité a changé. Le maire est le serviteur très respectueux et très docile de la préfecture qu'il vénère comme la dispensatrice de tous les bienfaits. Dans l'intimité, l'épanchement d'une causerie, il reconnaît très bien que le préfet prend, à l'égard des maires qu'il considère comme des domestiques, une attitude de tyran, mais en public il se garde bien de le dire !...

— Et le brasseur ?

— Oh ! lui... C'est le plus réactionnaire des hommes ! Mais... comme il vit avec la clientèle des cabarets, il a bien soin de ne jamais prononcer une parole qui fasse de la peine au conseiller général blocard !... En somme, chez tous les deux, le maire comme le brasseur, l'intérèt étouffe les convictions.

— Mon Dieu! c'est un spectacle assez courant aujourd'hui...

— Quant à M. Darily, le fabricant de corsets, c'est le type le plus parfait du parvenu

perverti. Il s'est enrichi en vingt ans, grâce à ses ouvriers qu'il paye beaucoup moins cher qu'en ville, et maintenant qu'il est cousu d'or, il ne regarde même plus les modestes travailleurs, vieillis et couverts d'infirmités, qui ont façonné jour par jour, minute par minute, son immense coffre-fort.

— Pas possible !

— Cela vous étonne, n'est-ce pas, monsieur Michel ? Moi, voyez-vous, je trouve que la poussée du socialisme a commencé vraiment à se faire sentir le jour où tous ces parvenus, enrichis trop rapidement pour qu'on ait oublié leur premier veston à 12 fr. 95, se sont mis à courir le monde en auto, joyeusement, avec des chaînes d'or sur le ventre, des bagues et des brillants aux doigts, et en éclaboussant tout autour d'eux... Le peuple n'est point sot. Il n'admet pas qu'un homme qui a eu la chance de tirer le gros lot dans les hasards de l'existence revienne en son village, oublieux du passé, de sa naissance, de ses amis, vivre fièrement et jouer au seigneur, sans jamais un regard de bonté pour

les humbles croisés le long des routes...

Michel regarda le vieux prêtre qui, sans emphase dans le geste ni dans la voix, disait de si belles choses.

Il était divinement beau, ce vieillard chargé d'ans et d'expérience, couronné de cheveux blancs comme d'une auréole de pureté, et qui, en parlant, fixait son œil gris sur le ciel bleu!...

— Ah! reprit le vieillard avec amertume, elle est toujours vraie la pensée de La Rochefoucauld!... Aujourd'hui, on aime mieux sacrifier l'honneur à l'intérêt, au bien-être, à ce sentiment vil et bas, à cette sorte d'instinct de conservation qui enlève toute dignité. Il y a, dans ma paroisse, une honorable commerçante qui m'a dit un jour :

« Vous comprenez, monsieur le curé, nous sommes dans une situation qui exige beaucoup de savoir-vivre, beaucoup de délicatesse. Aussi, on évite d'afficher ses sentiments, on passe sur bien des froissements... On fait parfois même le sacrifice de ses goûts pour que les affaires marchent bien. »

Michel eut pitié de la lutte intime qui torturait le vieux pasteur. Il questionna :

— Et M. de Terrienne ?

— Oh ! lui, il pourrait vous servir d'étude pour un de vos romans !... C'est le type du seigneur d'ancienne souche, qui porte un très beau nom mais le laisse ternir. Il est amoureux du vieil ordre féodal, mais amoureux à l'excès. Il veut que les paysans le regardent comme leur chef, mais il ne fait rien pour mériter leur estime et leur admiration. Il exerce l'autorité fière et arrogante et ne comprend pas qu'il soit possible de voisiner aimablement avec les gens du village, de pénétrer dans leur intimité, et d'en rester cependant distinct par le sang.

— Je croyais M. de Terrienne très populaire ?

— Oh ! Pas du tout !... C'est un fervent de tous les sports et de toutes les distractions. Il est très aimable causeur, fort galant homme du monde, bien posé dans la haute aristocratie... mais c'est tout. — De la sympathie chez lui, autour de lui, il n'a jamais réussi à en faire lever...

Le chemin que l'abbé Mathieu et Michel suivaient quitta brusquement la lisière du bois et versa les promeneurs sur la grand' route qui grimpait à Vergy.

C'était une route large, tout unie et toute grise, qui éblouissait comme une nappe blanche sous le soleil. — Pas d'arbres sur ses flancs. Seuls, des poteaux télégraphiques dressaient, tous les cent mètres, leur tige grêle.

Dans les champs qui bordaient la route les travailleurs se hâtaient. La sueur ruisselait sur leur front, le long de leurs joues, sur leurs bras musclés et tannés comme des feuilles de tabac séchées.

L'abbé Mathieu et Michel rendaient à tout instant le salut qui leur venait des champs voisins. Ils l'accompagnaient souvent d'un petit mot d'amitié, d'une de ces petites phrases qu'on se jette dans les campagnes, par manière de conversation, et dont le temps fait toujours les frais :

— Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, monsieur le curé.

— Est-ce que ça va durer, ce temps-là ?

— Faudrait vouloir... Il a plu assez. C'est tout juste si les foins ne sont pas pourris !...

L'abbé prêta l'oreille. Derrière lui résonnaient des pas de chevaux. Il se retourna et dit à son compagnon :

— Voilà justement M. de Terrienne.

— Il rentre de promenade à cheval ?

— Avec sa fille. Chaque jour, avant le déjeuner, ils sortent ensemble. Le comte est un excellent cavalier et M[lle] de Terrienne une amazone très distinguée.

Bientôt les chevaux atteignirent les promeneurs. Michel se jeta sur le bord de la route pendant que l'abbé Mathieu saluait largement, en enlevant son grand chapeau de feutre noir. Mais tandis que M. de Terrienne, ayant répondu d'un petit coup de chapeau, continuait de gravir la côte, sa fille arrêta son cheval et dit dans un sourire :

— Bonjour, monsieur le curé. Rien de nouveau au village ?

Reconnaissant Michel qui, très correct, le chapeau à la main, se tenait contre le talus, elle ajouta :

— Le bonjour à vous aussi, monsieur Servaux. Vous revenez si rarement à Vergy qu'on finira par oublier vos traits !...

Le jeune homme sourit :

— C'est justement ce que je me suis dit, mademoiselle. Et me voilà !

— Pour longtemps ?

— Je ne sais encore, mademoiselle. Je suis rentré hier soir et compte bien prendre quelques jours de vacances.

— A la bonne heure ! monsieur Michel. Faites provision de bon air et de soleil. Vous devez avoir besoin des deux. Or, l'air de Vergy, — vous ne vous en doutez peut-être pas ? — est le meilleur de France !...

Marguerite dit cela en montrant ses jolies dents blanches et en posant son œil bleu, doucement moqueur, dans le regard de Michel Servaux.

Elle ajouta :

— Alors, si vous êtes de Vergy pour quelques jours, nous aurons l'occasion de vous revoir. Je dois aller demain à la Fertay pas-

ser l'après-midi avec Lucienne. Je vous y verrai sans doute ?

— Oui, mademoiselle. Ma sœur vous attend ?

— Non, je devais lui envoyer un mot ce soir. Voulez-vous être mon courrier ?

— Très volontiers.

La jument s'impatientait et tournait sans cesse sur elle-même. Marguerite avait peine à la maîtriser.

Elle dit rapidement à l'abbé Mathieu :

— Monsieur le curé, ce matin je suis allée chez le vieux père Placide... Ça ne va pas du tout. Vous feriez bien de le visiter. Il me semble que le pauvre homme ne peut plus aller loin.

— Bien. J'irai cet après-midi et tâcherai de le confesser ce soir.

— Je crois que ce serait sage.

La jeune fille rendit les rênes, et la jument partit au grand trot. Bientôt Marguerite eut rejoint son père qui, fier et hautain, droit sur son cheval mis en travers de la route, attendait à trois cents mètres plus loin.

— Elle est charmante ! déclara Michel.

— Oui, mon cher ami. C'est une perle ! Elle et son père, c'est le jour et la nuit !... Et puis, Mlle de Terrienne n'est pas seulement une beauté physique qui attire les regards lorsqu'elle est en amazone comme aujourd'hui ou lorsqu'elle fait salon au château. Elle est mieux que tout cela : c'est une beauté morale. — Elle est charmante et ne s'en doute pas ; modeste, simple, toujours prête à s'oublier et à se dévouer pour les autres. L'an dernier, elle a, pendant plusieurs semaines, fait le ménage d'une pauvre poitrinaire qui avait six enfants tout jeunes, et s'est ainsi attiré les bénédictions d'une famille dont le père a été converti par sa charité.

Pendant que l'abbé Mathieu parlait, Michel suivait du regard les deux points noirs qui disparaissaient là-bas, de l'autre côté de la colline. Et sa pensée filait derrière comme un rêve...

La cloche de Vergy égrenait sur le village les premières notes de l'*Angelus*, et l'*Ave*

Maria montait harmonieusement au-dessus des champs.

Michel, surpris d'avoir été entraîné aussi loin par le charme de la conversation, serra la main du curé de Vergy et redescendit vers la Fertay.

Il coupa en droite ligne à travers champs, par un tout petit sentier de moissonneurs. — Et, pendant qu'il marchait sous la caresse du soleil, parmi les seigles qui le fouettaient au passage, il y avait toujours devant lui, sur l'écran diaphane de la pensée, une amazone charmante, avec deux grands yeux bleus d'une douceur infinie, deux jolis yeux d'amour...

LE SECRET DE LUCIENNE

I

Quand Marguerite arriva à la Fertay, Lucienne était au piano. Elle alla vers elle en souriant, lui saisit les mains, et, d'un air mystérieux :

— Bonjour, Lucienne. Vous êtes seule ?

— Oui. Père et Michel fument leur cigare au fond du jardin.

— Alors, c'est parfait...

Après avoir fermé la porte, Marguerite entraîna son amie dans un coin du salon, vers deux fauteuils qui tendaient leurs bras berceurs.

— Ma chère Lucienne, j'ai à vous causer de choses très sérieuses et puisque nous avons le bonheur d'être seules un instant j'aborde

la question tout de go, sans préambule. Vous permettez ?

— Mais oui, fit Lucienne, devenue subitement inquiète.

— Oh ! rassurez-vous ; il ne s'agit que d'un événement heureux. Voici en deux mots : Mon cousin, le lieutenant de Kerlioz, que vous avez rencontré au château et avec lequel, je crois même, vous avez dansé, aime une jeune fille que vous connaissez bien. Il désire l'épouser, et je viens vous prier de vouloir bien être intermédiaire... Mais qu'avez-vous donc, Lucienne ?

La jeune fille subitement était devenue très pâle. Sa tête s'était reportée contre le dos du fauteuil et une sueur froide lui perlait aux tempes.

— Vous avez mal, Lucienne ? répéta Marguerite.

— Non ; ce n'est rien. Un simple étourdissement. Cela va passer...

Marguerite planta son regard dans les yeux de son amie, et lui serrant affectueusement la main :

— Chère petite ! Ne souffrez plus... C'est vous qu'il aime.

Les deux jeunes filles demeurèrent un moment silencieuses, les yeux dans les yeux, les lèvres proches, les poitrines également haletantes. — Leurs regards se causaient, et dans le silence de la pièce leurs âmes communiaient pleinement.

Lucienne voulut paraître forte et formuler une phrase quelconque d'étonnement. Ses lèvres s'entr'ouvrirent... Mais aussitôt le joli doigt rose de Marguerite les ferma :

— Ne dites rien, Lucienne. Ne protestez pas. M. de Kerlioz vous aime et vous venez d'avouer qu'il y a chez vous réciprocité complète. Voilà ce qui pouvait vous arriver de plus heureux à l'un comme à l'autre !... Ma chère Lucienne, toutes mes félicitations et tous mes vœux !...

Marguerite, dans un éclat de rire, montra ses jolies dents blanches :

— Comme vous tombez facilement dans le piège ! J'avais à peine ébauché l'interrogatoire que vous en étiez aux aveux. Réelle-

ment, il n'est point malaisé d'être votre juge d'instruction !

Elle approcha plus près son regard. Sa main devint plus caressante et sa lèvre se posa sur le front de Lucienne.

— Alors, vous l'aimez tant que cela !

— Je l'aimais beaucoup, oui. Mais depuis un instant je l'aime beaucoup plus encore...

— Eh bien, ma petite Lucienne, remettez-vous de votre émotion et causons un peu des choses essentielles : Vous savez que M. de Kerlioz est ce qu'on appelle dans le monde « un blason usé ». — Il vous apporte un grand nom, une vie faite de probité et d'honneur, une main loyale et forte qui sera, durant votre vie, celle d'un ange gardien, mais c'est là presque toute sa dot. J'ai dit à M. de Kerlioz que M. Servaux vous faisait une dot de cent mille francs et que peut-être il désirerait un gendre plus fortuné...

Un peu de rouge s'épancha sur les joues de Lucienne :

— Vous avez dit ça ?

— Mais oui. Je ne voulais pas donner d'illusion à ce pauvre garçon.

— Oh ! c'est bien mal apprécier mon père.

— M. Servaux ne mettra pas d'opposition, vous pensez ?

— J'en suis certaine. Mon père m'aime trop pour briser mon rêve, et il a trop confiance en moi pour penser que j'aie pu me laisser entraîner à la légère.

— Seulement il croira peut-être que M. de Kerlioz est un coureur de dot ?

— Je me charge de lui assurer le contraire. Le lieutenant de Kerlioz a trop d'âme pour envisager le mariage comme une question financière...

Marguerite, étonnée de rencontrer tant d'enthousiasme dans le cœur de Lucienne, interrompit :

— Qu'en savez-vous ?

— Je le sais par tout ce que j'ai pu toucher de cette âme dans les causeries que nous avons eues ensemble. M. de Kerlioz est un charmant homme, un superbe officier ; tout le monde le reconnaît. Mais, derrière l'uni-

forme, derrière le prestige du galon et le panache, c'est lui que j'admire !

— Lucienne ! Mais vous parlez avec exaltation !...

— Non, Marguerite. C'est mon cœur qui dit sa chanson...

Frémissante, elle se dressa devant la glace. Elle avait de la rougeur sur le visage, de la clarté dans le regard.

— Mon Dieu ! que va dire père en me voyant si rouge ?

— Mettons-nous là, près de cette fenêtre entre-bâillée... Quand vous serez remise de votre émotion, nous passerons au jardin.

Lucienne s'assit sur le marbre de la fenêtre, donnant sa joue à la brise qui entrait, et Marguerite se tint près d'elle, accoudée au rebord d'un canapé. Et ainsi, communiant de confiance et de joie, elles étaient charmantes : Lucienne, avec sa forte chevelure noire dont les bandeaux largement ondulés descendaient près des tempes ; Marguerite, sous ses boucles blondes qu'elle relevait avec grâce par un joli ruban de satin bleu.

— Vous n'aviez jamais compris que j'aimais le lieutenant de Kerlioz ?

— Si. Depuis cette soirée dansante offerte au château. Dans le tourbillon d'une valse, vous avez perdu la branche de mimosa que mon cousin avait détachée d'une corbeille pour vous l'offrir. Or, quand on ramasse avec piété comme vous l'avez fait une pauvre fleur que les valseurs ont piétinée, c'est que cette fleur-là parle d'amour... N'est-ce pas, ma grande enfant?

— Oui, Marguerite. J'aurais souffert vraiment si M. de Kerlioz ne l'avait plus aperçue à mon corsage. Il aurait pu croire que je n'y attachais aucun prix.

— Je parie que vous l'avez conservée cette branche de mimosa?

— Oui. Elle est là.

Lucienne ouvrit le tiroir d'un guéridon et ramena de tout au fond un petit coffret en peluche rouge. Elle l'ouvrit. Il y avait là les choses les plus disparates et les plus insignifiantes, les plus sérieuses et les plus enfantines : une faveur bleue, un petit crucifix

d'ivoire, une branche de réséda fanée et décolorée, un petit mouton cassé et une trompette en fer-blanc, souvenirs des jouets d'enfance, une photographie jaunie, une épingle de cravate, des cartes postales illustrées, un bracelet en or, un petit éventail en papier, des lettres, deux bagues, deux menus, un ruban rose, un petit mouchoir de dentelles, une robe de poupée... tout le meilleur des souvenirs et du cœur!... Et tout au fond, enveloppée dans du papier de soie: la branche de mimosa du lieutenant de Kerlioz...

Marguerite reprit la première la conversation :

— C'est curieux la vie. Vous ne trouvez pas, Lucienne? — Qui aurait pu prévoir que les deux bonnes petites amies de pension deviendraient un jour deux cousines!...

— Oh! vous allez vite en besogne, fit Lucienne, en remettant le coffret dans le tiroir. Il y a loin de la coupe aux lèvres...

— Pas dans votre cas. Je vous avoue que je ne prévois aucun empêchement à ce projet de mariage. Le seul point noir, vous venez

de l'effacer, puisque vous aimez M. de Kerlioz même sans dot.

— Oui, Marguerite. C'est évident ; seulement...

La jeune châtelaine fut surprise de ce mouvement d'hésitation, de cette sorte de recul que l'enthousiasme de Lucienne subissait manifestement.

— Peut-être n'aimez-vous pas la vie un peu nomade des officiers qui sont obligés, tous les six ou huit ans, de changer de garnison et de déménager ?

— Non. Ça n'a aucune importance. Au contraire, j'aime le changement, les voyages, les émotions d'une vie mouvementée. Seulement...

La jeune fille hésita.

— Eh bien ?

— Il y a un obstacle : mon père. Vous le savez, Marguerite, je suis toute sa joie, un peu aussi sa providence depuis que l'âge le rend infirme. Si je le quitte, il ne saura survivre longtemps à mon départ.

— Bah ! La Providence a arrangé bien d'au-

tres difficultés !... Votre père pourra vous suivre.

— Non. D'abord mon mari n'aimera sans doute pas de jouer le rôle d'infirmier. Et puis, mon père aime trop ses champs pour porter en ville ses cheveux blancs. Il est né à la Fertay. Il y a toujours vécu. Son plus grand chagrin, j'en suis sûre, serait de ne pas y mourir.

Les jeunes filles se turent, car le jardinier venait d'appuyer son échelle contre le mur afin d'écheniller le grand rosier grimpant dont la mosaïque de boutons encadrait la fenêtre.

Elles passèrent au jardin.

Il n'était pas bien, bien joli le jardin de la Fertay. Il était tout plat, tout uni, sans pelouses et sans corbeilles, sillonné de sentiers étroits bordés de guirlandes de buis, qui se coupaient à angle droit et qui enserraient de larges parcs de légumes. Les bordures de buis étaient doublées, sur la largeur de plus d'un mètre, d'une bande de fleurs vivaces, d'où émergeait de temps en temps un arbre à fruits

taillé en forme de chandelle. Mais s'il n'avait pas les allures d'un parc, le jardin de la Fertay avait cependant beaucoup de charme et de poésie, car, derrière cette ligne de potager s'étendait à perte de vue une pépinière pleine d'oiseaux. Au milieu de cette pépinière serpentait une délicieuse petite rivière que traversait de distance en distance un pont rustique formé par l'entrelacement de branches tortueuses de chêne. Vers le milieu de son cours cette rivière portait sur un de ses flancs une gentille hutte faite en bois et en plâtre et coiffée d'un toit en paille.

Au pied de cette hutte, dans l'hémicycle formé par des tilleuls taillés, étaient installés des bancs de repos et des chaises de jardin.

C'est dans ce coin d'ombre enchanteur que M. Servaux et son fils étaient venus, après le dîner, fumer un cigare et prendre quelques heures de lecture.

Quand Marguerite et Lucienne débouchèrent du sentier couvert, Michel avait un livre en mains et M. Servaux parcourait les

colonnes d'un journal. Tous deux paraissaient très absorbés.

Rieuses et froufroutantes, elles s'annoncèrent :

— Bonjour, monsieur Servaux !

— Ah ! mademoiselle Marguerite !... Vous m'excuserez... je ne vous avais pas vue arriver, dit le vieillard en soulevant son chapeau et en serrant la main fine qui se présentait dans un geste aimable.

— Mais certainement, monsieur Servaux. D'ailleurs, c'est notre faute. Lucienne et moi, nous marchons si légèrement qu'on ne nous entend pas. Nous passons comme des anges...

En riant elle-même de sa réflexion, Marguerite s'avança vers Michel et lui tendit la main :

— Quand je vous serre la main, monsieur Michel, il me semble que je serre quelque chose de lointain... Oui, de très bon mais de très lointain...

— Pourquoi donc, mademoiselle ?

— Eh bien, vous êtes si souvent loin de Vergy, vous êtes si peu de chez nous qu'il y

a toujours entre nos poignées de main et nos causeries une longue chaîne de jours. — Vous savez... ces orangers du jardin des Tuileries?... Vous devez connaître ça, puisque vous êtes de Paris ?

— Oui. Eh bien ?

— Vous leur ressemblez. On les amène avec mille précautions aux Tuileries lorsque le soleil est le plus chaud de l'année et les jours le plus longs. Puis, dès que l'automne ramène la rosée, on leur fait reprendre le chemin de la serre. Vous, vous faites de même. Chaque année, aux plus beaux jours, lorsque Vergy a mis sa robe de fête, vous revenez passer quelque temps ici, et puis, un soir, vous regagnez la serre parisienne. Ai-je raison ?

— Oui, mademoiselle. Seulement, c'est ma vie qui l'exige.

— Votre vie ! Mais, monsieur Michel, vous avez au contraire le genre de vie qui vous permet le mieux d'arranger vos journées à votre guise et de demeurer où bon vous semble. Voyons, ne pouvez-vous écrire vos romans, vos nouvelles, vos pièces de théâtre,

à Lille ou à Marseille aussi bien qu'à Paris?

— Evidemment.

— Eh bien, pourquoi pas à Vergy ?

Marguerite, en disant cela, fixa le jeune homme. Elle comprit son embarras et, sans lui laisser le temps de chercher une réponse, elle lui tendit une perche de sauvetage.

— Que lisiez-vous donc quand nous sommes arrivées? Vous paraissiez très studieux.

Michel prit le livre qui dormait sur la table :

— C'est *La Terre qui meurt*, de René Bazin.

— Ah! oui... C'est joli, cela. Mais je trouve qu'il y a de la tristesse sur chaque page. Bazin a trop bien senti et exprimé l'agonie des campagnes. Il a trop bien entendu la voix du clocher de Soullans; c'est attristant jusqu'à la souffrance.

— J'ai eu la même impression que vous, dit Lucienne, la première fois que j'ai lu le livre. Et puis, un soir d'hiver, j'ai entr'ouvert à nouveau... j'ai été charmée ! Il y a de la tristesse d'agonie, c'est vrai, sur tout le livre ;

mais il s'en dégage en revanche une immense pitié pour ces vieux terriens, comme Toussaint Lumineau, qui pleurent sur les champs abandonnés mais les regardent toujours avec amour. Et bientôt on se prend à pleurer avec eux et, comme eux, à chérir la terre.

— Monsieur Michel, si j'avais votre plume et votre talent, savez-vous ce que j'écrirais?

— Dites ?

— Un roman magnifique qui serait tiré à des centaines de mille d'exemplaires et que j'intitulerais : *La Terre qui vit.* — Tout le monde lui tourne le dos à cette bonne terre ; vous devriez redresser l'erreur.

Marguerite regarda M. Servaux. Le vieillard, très ému, l'encourageait du regard.

Mais Michel ne répondit rien. Il se contenta de sourire en tortillant sa moustache. Puis la conversation prit un autre cours.

— Vous serez encore à Vergy dans huit jours, monsieur Michel ?

— Je ne pense pas, mademoiselle.

— Vous retournez à Paris ?

— Dans quelques jours, oui. J'ai affaire.

— C'est urgent ?

— Indispensable. Je dois voir mon éditeur au sujet de mon prochain roman.

— Oh ! C'est vraiment dommage ! Il y a chasse au château de demain en huit et je me faisais fête de vous présenter à nos invités. Écoutez, il y a moyen de tout arranger : allez à Paris cette semaine et revenez pour notre réunion. Vous verrez, vous aurez beaucoup d'agrément car le soir, après la chasse, il y aura dîner suivi d'une petite sauterie. Et puis, vous ne pouvez faire autrement que d'accompagner Lucienne. M. Servaux est trop souffrant pour le faire. Et puis, enfin...

— Enfin ?...

La jeune fille esquissa un radieux sourire dans lequel partait un peu de son âme :

— ...Vous me feriez un grand grand plaisir.

Michel cessa de balancer la tête et son indécision s'arrêta devant cet aveu envolé dans un élan de simplicité charmante.

— C'est dit ? reprit Marguerite, en regardant Michel avec des yeux dans lesquels des-

cendait quelque chose de doux et de suppliant.

— Oui, mademoiselle. C'est entendu. J'irai à Paris à la fin de la semaine et dans huit jours je serai des vôtres.

— A la bonne heure! Faudra-t-il vous faire seller un cheval au château?

— Merci, mademoiselle. Je prendrai ma jument noire. Voici plus d'un an que je ne l'ai montée; mais je suis bon cavalier et tiens bien les arçons.

— D'ailleurs les chasseurs mettront pied à terre pour pénétrer dans les fourrés. En somme ce sera plutôt une promenade d'agrément pour mettre les estomacs en appétit et les cœurs en gaieté.

— Ce sera délicieux.

— Je l'espère. Et vous, Lucienne? Prendrez-vous part à la chasse?

— Oh! moi, Marguerite, je n'irai que le soir pour le dîner et la sauterie. Ma présence est indispensable ici pendant la journée.

— Eh bien, mes amis, vous me donnez de la joie!...

— De la joie? releva Lucienne.

— Mais oui, ma petite. J'aime de vous revoir tous deux à Vergy. Cela me rappelle un passé qui fut heureux... Vous savez, quand vous étiez toute petite et que vous veniez jouer avec moi sur la terrasse du château et sur les pelouses...A ce moment-là j'avais encore ma mère et ses caresses.

Les beaux yeux bleus se voilèrent d'une larme et leur expression infinie de tristesse acheva la phrase commencée.

Lucienne souffrit de la douleur de son amie. Elle y fit diversion en disant à son frère :

— Cours à la maison. Tu diras à Mariette de nous apporter une tasse de thé.

Michel disparut dans le sentier où le soleil, filtrant au travers des taillis, venait poser de-ci de-là des taches d'or, et les jolis yeux bleus vidèrent peu à peu leurs larmes.

Monsieur Servaux pressa tendrement la main de Marguerite :

— Mademoiselle Marguerite, je vous remercie de ce que vous avez dit tout à l'heure.

— De quoi donc, monsieur Servaux ?

— Oui, tout à l'heure, là... devant mon

fils, vous avez parlé de Vergy, des douceurs qu'il donne à ceux qui l'habitent. Vous avez fait entrevoir à Michel la possibilité de continuer sa carrière d'écrivain en continuant la tradition... Vous l'avez décidé à revenir dans huit jours près de nous... C'est pour tout cela que je vous remercie, mademoiselle Marguerite.

— Oh ! monsieur Servaux, j'ai tant peur que M. Michel devienne un déraciné et que Paris le conserve tout à fait !...

La jeune fille craignit d'avoir ouvert un peu trop son cœur. Elle se reprit aussitôt.

— Sa présence doit vous faire beaucoup de bien, monsieur Servaux ?

— Oui. Elle me guérit. Depuis que Michel couche à la Fertay et s'assied à notre table, la douleur des jambes s'en est allée avec la douleur du cœur. Il y a eu liquidation générale, et je sens très bien que sous mes soixante-cinq ans il y a beaucoup de joies qui se trémoussent.

M. Servaux posa la main sur l'épaule de Lucienne et continua :

— Cette chère petite, voyez-vous, c'est mon bras droit ; mais il me faut l'autre bras pour être complètement heureux...

Marguerite ne put répliquer, car Michel apportait triomphalement un plateau chargé de tasses et une assiette bourrée de gâteaux secs.

— Me voilà garçon de café !... dit Michel en posant, avec une gaucherie voulue, le plateau sur la table. Mais j'avoue que c'est une profession que je ne porte point dans le sang.

Il se tourna vers Marguerite :

— Mademoiselle, une gaufrette ?... un suprême ?... une Frida ?...

— Mais votre thé ? monsieur Michel. Vos tasses sont en deuil !...

— Un tout petit instant, mademoiselle. Mariette prépare la théière.

La conversation s'aiguilla vers l'actualité politique, la chute du cabinet et les nouvelles combinaisons ministérielles. Puis, lorsque Mariette, coiffée d'un bonnet tuyauté dont les rubans pleuraient dans le dos, et

drapée d'un large tablier blanc, tout fraîchement déplié, apporta le thé fumant, les causeurs se resserrèrent autour de la table en fer.

— Vous sucrez, mademoiselle ?

— Volontiers.

Marguerite enfonça sa jolie main blanche dans le sucrier et s'adressa à Michel :

— Que préparez-vous en ce moment ?

— Un roman, mademoiselle.

— Le titre ?

— *La Sève qui part.*

— Tiens... C'est original. Et le schéma ?

— Très simple : Un écrivain de grand talent, Jean Kéras, a un encrier pornographique. Il rencontre sur sa route une charmante créature, Gilberte de Kroisset, dont il s'éprend éperdument. Gilberte consent à l'épouser parce qu'elle a découvert en lui un coin d'âme ensoleillé ; mais elle exige qu'il brise sa plume pour en prendre une nouvelle, plus idéalisante. Jean Kéras y consent avec bonheur, car, au fond, il se sent plein d'honnêtes aspirations et s'il s'est laissé entraîner dans la mauvaise presse, c'est parce que le vent

des passions a soufflé sur son cœur et en a chassé toutes les traditions. — Le nouveau converti, dégagé des amitiés néfastes qui l'influençaient et ternissaient son talent, enfante des chefs-d'œuvre. Et tout cela, c'est *la Sève qui part*...

Pendant qu'il parlait, Marguerite attachait son regard sur le visage de l'écrivain et sa physionomie était celle d'une femme en extase.

— Oh ! que ce doit être joli ! monsieur Michel.

— Pas mal. Assez peu romanesque pour être vécu. C'est de la psychologie très moderne.

— Et pour quand la mise en librairie ?

— Pour la fin de l'automne. Le manuscrit est chez l'éditeur depuis quinze jours.

— Mais dites-moi, monsieur Michel : où trouvez-vous l'inspiration pour concevoir de si belles choses ?

— Nulle part. La plume est un don, mademoiselle. L'écrivain qui charme par son style ne fait pas plus d'effort que le peintre

de génie qui, d'un coup de pinceau, idéalise un regard. Il exhale les qualités dont Dieu l'a comblé, tout simplement.

— Alors vous croyez à la vocation littéraire ?

— Absolument. Écrire est pour moi une joie ; et je ne suis jamais aussi heureux qu'après une veille prolongée, lorsque je m'endors en me disant : Encore une jolie page de faite !...

Marguerite se tourna vers M. Servaux :

— Au train dont il marche, votre fils, avant quarante ans, sera au bout du pont des Arts.

— Oh ! mademoiselle... fit Michel, en rougissant. L'Académie Française est une vieille maman très sévère qui n'est accueillante que pour les cheveux blancs.

— Mais aussi, ce me semble, pour les jeunes qui ont du talent.

— Mes enfants, conclut Lucienne en riant, si vous commencez le chapitre des compliments réciproques, nous risquons fort de ne pas l'avoir lu tout entier pour ce soir.

Cette répartie fit rire. On se leva.

— Vous êtes venue en voiture, Marguerite ?

— Oui, Lucienne ; avec la voiture anglaise et ma bonne petite Lisette.

Elle expliqua, en se tournant vers Michel :

— Lisette... c'est la petite jument que je montais hier.

— Ah ! oui... Elle m'a paru très jolie.

— Oui, une bonne petite bête pleine d'ardeur, et surtout assez douce.

— Vous avez aussi une auto, je crois ?

— Elle nous sert seulement pour les voyages et les excursions. C'est une énorme voiture de quarante chevaux et, franchement, pour les petites promenades, ce n'est guère pratique.

— C'est vrai, mais pour les excursions je trouve que l'auto est le véhicule de rêve.

— Vous l'aimez ?

— J'en raffole !

— Alors venez avec nous de dimanche en huit. Nous devons aller à Bienvillers. C'est un charmant pays, planté presque à égale distance d'Arras, de Doullens et d'Albert, où, chaque année, le dimanche le plus proche

du 14 juillet, on va vénérer saint Etton.

— On y va en pèlerinage ?

— Oh ! de très loin. C'est un pèlerinage très ancien et très connu. Les paysans invoquent saint Etton pour leurs moissons et pour leurs bestiaux. Si un jour vous écrivez quelque chose sur les légendes et sur les saints de l'Artois, vous pourrez vous rappeler votre pèlerinage à saint Etton. Allons... c'est dit ?

— Mademoiselle, j'accepte volontiers. Seulement vous aurez peut-être des invités ?

— Une petite cousine, une gamine de quinze printemps.

Marguerite se tourna vers Lucienne :

— Vous viendrez avec nous, n'est-ce pas?

— Mais votre voiture ne sera jamais assez grande !

— Si, si. Vous, ma cousine et moi, nous nous mettrons en arrière. Mon père et monsieur Michel, en avant.

— Et votre chauffeur ? objecta Michel.

— En chien de fusil sur le marchepied. Il a l'habitude.

— Mais qui tiendra le volant ?

— Mon père, c'est toujours lui qui conduit.

— Alors, mademoiselle, c'est accepté.

Marguerite lança un rapide coup d'œil à M. Servaux ; et dans ce regard, brillant comme un éclair, il y avait toute une phrase... Et cette phrase était joyeuse et triomphante :

— Voyez-vous que je sais vous garder votre fils !...

M. Servaux comprit la pensée délicate de Marguerite. Il la remercia :

— A la bonne heure ! mademoiselle. Vous savez très bien arranger les choses pour que tout le monde trouve son agrément.

— Sauf vous, monsieur Servaux, puisque j'ai oublié de vous inviter !...

— Oh ! moi... Vous avez bien fait de m'oublier. Je ne sors guère. — Mais je jouis de vos joies et je suis heureux de vous voir heureux près de moi, autour de moi...

Le regard de M. Servaux rencontra encore celui de Marguerite. Et ce regard disait :

— Oui, oui, je vous comprends...

Le soleil descendait déjà à l'horizon et

incendiait les troncs d'arbres. Marguerite prit congé et regagna sa voiture où le cocher s'était endormi.

Lorsqu'elle quitta la ferme, Michel demeura longtemps sous le porche, les yeux rivés sur la gentille voiture anglaise qui disparaissait sous l'ombre de l'avenue. — Il lui semblait qu'il venait de laisser partir de la gaieté très jeune, très vive, très franche... et qu'il avait frôlé quelque chose comme du bonheur...

II

Quand Lucienne conduisit M. Servaux dans sa chambre, comme elle le faisait chaque soir, elle l'embrassa longuement. Ses lèvres avaient une tendresse des jours de fête.

M. Servaux sentit passer dans ce baiser le frémissement d'une âme en joie...

— Tu es contente de ta journée, Lucienne ?

— Oh ! oui, père. Remarquez-vous comme Michel devient gai, rieur, enjoué, espiègle

même ? Il n'a plus son air figé de l'autre soir.

— Oui. Je l'ai remarqué. Je t'avoue que je craignais le contact de Michel avec son vieux berceau de Vergy, car les cœurs sur lesquels a passé le bruit des villes et des plaisirs souffrent souvent du calme de nos campagnes... Mais Michel paraît renaître avec joie à notre vie pastorale. Tu vois, il a accepté la réunion au château, l'excursion à Bienvillers... — Tout cela suppose un séjour prolongé.

— Quinze grands jours !

— Oh ! ma chère petite... C'est plus qu'il n'en faut pour me remettre tout à fait.

Lucienne embrassa son père une seconde fois, puis, très gamine, lui dit :

— Père, il faudra que j'aille à Arras demain matin pour faire arranger ma robe. Je dois faire changer les garnitures pour aller à la sauterie dans huit jours, chez Marguerite.

— Chère petite... Tu ne sais donc pas que la plus jolie toilette c'est la beauté que la na-

ture t'a donnée... Tu ne seras pas la dernière à être remarquée, je t'assure.

Lucienne se fit caressante :

— C'est possible, père, seulement si je n'étais pas coquette, je ne serais point femme...

M. Servaux sourit aux jolis yeux qui se penchaient vers lui et conclut :

— Tu as raison, petite. Va demain à Arras. Le désir de plaire, c'est de ton âge. — Mais sais-tu si les invités seront nombreux ?

— Beaucoup de messieurs, mais peu de dames.

— Tu sais des noms ?

— Marguerite n'a pas détaillé. Mais je suppose qu'il y aura comme la fois dernière : les de Kusbeck, les Dufortrain, le colonel del Barras et sa femme, les d'Ambrières, le comte de Lurac... ah ! et puis le lieutenant de Kerlioz.

— Le cousin de Marguerite ?

— Oui. C'est un charmant garçon. Il danse à ravir.

— Tu as dansé avec lui le mois dernier, je crois.

— Oui, plusieurs fois... fit Lucienne, en ne

pouvant dissimuler le rouge que l'émotion amenait sur ses joues.

M. Servaux remarqua le trouble de sa fille. Il continua d'interroger :

— C'est un lieutenant de dragons?

— Oui.

— Il est beau garçon?

— Oh! oui. Très, très bien.

— Grand?

— Je lui viens à l'épaule. C'était certainement le plus svelte et le plus distingué de tous les jeunes gens qui étaient là.

M. Servaux ne perdit pas des yeux sa fille. Il devinait de l'enthousiasme sous cette poitrine de vierge qui recélait mal son secret. Il continua, l'air indifférent :

— On m'avait en effet dit que M. de Kerlioz était très bien.

— Oh! quant à ça on ne peut pas dire le contraire.

— Malheureusement il y a plus de qualités que de fortune, à ce qu'on dit.

— C'est possible. Mais ce n'est pas la fortune qui fait les hommes.

Cette fois M. Servaux redressa sa belle tête encerclée de cheveux blancs :

— Mais, ma chère petite, sais-tu qu'on ne tient pas un autre langage lorsqu'on est amoureuse...

Lucienne instantanément devint pourpre... Sa timidité s'effarouchait devant le premier aveu d'amour. — Pour dissimuler son trouble, elle se mit à rire et se tourna vers la commode placée de l'autre côté du lit, sous prétexte de moucher la bougie.

Tout aussitôt sa pensée découvrit les incertitudes du lendemain. Elle se vit errant de ville en ville à la suite de son mari, loin, très loin de Vergy. Elle vit son frère, incertain et chancelant dans le tourbillon parisien, son vieux père traînant sa vieillesse dans la solitude et l'abandon... Alors, brusquement, elle voulut détruire chez son père le soupçon qu'elle venait de faire naître. Elle eut un rire bruyant pour mieux dissimuler le trouble de sa voix :

— Que vous êtes amusant avec vos idées !... Je ne peux pas dire du bien de quelque jeune

homme à marier, sans que tout de suite vous ébauchiez un plan pharamineux !...

— Alors, tu n'es pas éprise ?

Lucienne revint, légère, vers son père. Ses doits caressèrent les tempes du vieillard. Son visage se fit tout proche du sien et, dans un rire argentin, la jeune fille déclara :

— Moi ? Pas le moins du monde !...

...Et elle disparut dans un frou-frou soyeux.

Quand elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, le vent du soir passa sur son front, mettant un peu de fraîcheur sur son cerveau en feu.

La nuit était étoilée. Lucienne offrit au ciel ses grands yeux noyés de larmes et murmura dans un sanglot :

— Mon Dieu !... Pardonnez ce mensonge... Il est immense, mais c'est pour le père que je l'ai fait...

UNE LETTRE ROSE

Michel était parti à Paris le dimanche soir Quand il rentra, le mardi soir, il avait la gaieté d'un collégien qui revient en vacances. En apercevant son père et Lucienne, il eut un geste espiègle et tira de son portefeuille un billet de consigne.

— Savez-vous ce que je ramène avec moi ?... Non, je vous le donne en mille !... en dix mille !... Je rapporte une immense malle pleine de linge et de vêtements !

Il regarda son père :

— Cette fois vous ne me reprocherez plus de faire de rares et courtes apparitions. J'ai l'air de m'installer pour une saison !...

M. Servaux posa les mains sur les épaules de Michel et, après l'avoir considéré avec amour :

— Mon grand garçon, dit-il, soyez le bienvenu !

Michel reçut le baiser paternel et il lui sembla qu'avec ce baiser une larme descendait sur son front. Il releva les yeux... Son père pleurait en effet.

Lucienne, qui comprenait l'éclosion du bonheur dans le cœur du vieux père et voulait la laisser silencieuse, entraîna Michel dans sa chambre à coucher :

— Cher frérot, dit-elle, en caressant les belles moustaches de l'écrivain, si tu savais la joie que tu ramènes ici !...

— Tu crois que père est heureux de ma décision ?

— Tu as vu. Les larmes ont trahi son bonheur.

Un instant le frère et la sœur demeurèrent silencieux. Puis, tirant de son corsage une lettre rose, Lucienne déclara avec finesse...

— Oui, oui, monsieur l'écrivain, je sais pourquoi vous revenez si volontiers à Vergy maintenant : un œil bleu a traversé votre horizon...

— Que veux-tu dire, Lucienne ?

La jeune fille mit ses mains en porte-voix devant sa bouche et souffla tout doucement à l'oreille de Michel, avec un air mutin :

— Elle est gentille, hein, la petite châtelaine de Vergy ?

Pas un trait du visage de Michel ne trahit l'ombre d'une émotion.

— Lucienne, je t'avoue que je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Tenez, mon grand cachotier : voilà une lettre, arrivée d'hier, qui vous aidera à comprendre. J'ai reconnu l'écriture de Marguerite. Ce doit être charmant à l'intérieur...

... Et Lucienne Servaux, très comiquement, déclara :

— Adieu. Je me sauve !...

Michel, bouleversé, considéra l'écriture. C'était une main fine et légère qui l'avait tracée.

D'un coup d'ongle il fit sauter l'enveloppe. Un parfum discret, très discret, s'échappa. C'était comme un soupçon d'héliotrope... Et

Lucienne avait dit vrai : C'était charmant à l'intérieur.

« MONSIEUR MICHEL,

« Je viens vous dire des choses désagréa-
« bles et vous sermonner.

« Ce n'est pas à une petite fille comme
« moi à faire la morale à un homme de let-
« tres célèbre, je le sais, mais j'ai toutes les
« audaces...

« Quand vous aurez lu ces lignes, ne les ou-
« bliez pas ; mais pardonnez-les-moi. J'agis,
« croyez-le bien, avec franchise et en amie.
« Accueillez bien ma lettre rose.

« Dimanche soir, un brave homme de
« Vergy, qui m'a parlé de vous, m'a dit :
« C'est égal, la génération nouvelle est bien
« changée... Jusqu'au fils de M. Servaux qui
« n'a pas été à la messe !... — Ce fut tout. La
« réflexion était toute simple, mais elle por-
« tait en elle des pages de philosophie...

« Il m'était impossible de prendre votre
« défense. Je me suis contentée de mentir
« dans votre intérêt et de répondre évasi-

« vement : Il aura été retenu à la Fertay,
« car son père est très souffrant.

« Monsieur Michel, je vais vous dire un mot « bien grave : En n'assistant pas à la messe « dimanche, vous avez commis un crime, « car vous avez donné à nos pauvres paysans « l'exemple de l'indifférence religieuse.

« Vous allez vous fâcher tout rouge, peut- « être ?... Vous auriez tort, car je vous donne « à cette minute une très grande marque « d'estime et d'affection. C'est seulement à « ceux que l'on aime que l'on a le courage « de parler ainsi. Et je vous aime vraiment, « pour tout ce que j'ai touché de votre âme « et de votre talent dans vos ouvrages. Et je « vous aime encore, pour ce que je sens en « vous de spontanéité franche et ingénue. « C'est pour cela que je n'ai pu retenir ce « gros mot. Pardonnez-le-moi pour aujour- « d'hui ; vous m'en remercierez plus tard.

« Monsieur Michel, dites-moi, avez-vous « vraiment une objection sérieuse contre « les choses de la foi ? Cela se discute et se « raisonne. Il peut bien se faire qu'entre

« vous et le devoir il n'y ait que des ombres,
« un nuage, presque rien. Vous plaît-il de
« me le confier ? J'étudierai ce point et
« peut-être arriverai-je à dissiper un malen-
« tendu.

« Il y va de votre bonheur. Et ce bonheur
« est solidaire de quelques autres. — L'au-
« tre jour, à la Fertay, j'ai surpris une
« larme au bord d'une paupière... Si vous
« l'aviez vue, cette larme du père, si dis-
« crète et qui venait de si loin, elle vous
« eût ému, plus encore qu'elle ne m'a émue...
« Et là-haut il y a votre mère dont la joie ne
« peut être complète en ce moment, car
« elle vous aimait trop pour jouir de son
« ciel à plein cœur tant que quelque chose
« vous manquera sur cette terre.

« Monsieur Michel, entre vos mains vous
« portez plus d'une destinée et vous n'avez
« pas le droit de vous distraire de ce dépôt.

« Je vous laisse sur ces graves pensées
« Méditez-les un peu le long de vos prome-
« nades, en face de nos grands blés qui fris-
« sonnent sous le vent, au coin de ces haies

« où passèrent vos aïeux. Elles vous feront
« du bien.

« Pardonnez ma hardiesse. Je vous ai
« parlé avec franchise, comme je le fais
« toujours. Jamais je ne vous rappellerai
« cette lettre. Vous pouvez venir au château
« jeudi sans craindre de l'hostilité de ma
« part. Je vous accueillerai comme par le
« passé et ne ferai même pas allusion à
« cette lettre. Mais j'ose espérer que pour
« dimanche prochain votre conscience aura
« rendu son jugement.

MARGUERITE. »

Lentement, très lentement, Michel relut la lettre, s'attardant sur un mot, au coin d'une phrase, derrière une ligne. Un suave parfum s'exhalait de cette feuille rose, et l'âme du jeune homme s'en imprégnait avec bonheur.

— Chère petite ! dit Michel, en posant avec dévotion ses lèvres sur la signature.

Comme Michel remettait la lettre dans son enveloppe, Lucienne entre-bâilla la porte et questionna, légèrement moqueuse :

— Est-ce qu'il y a une marguerite à effeuiller ?

— Petite sotte ! répliqua Michel, en tendant la lettre à sa sœur. Lis, et tu verras qu'il n'est pas du tout question de ce que tu penses.

Rapidement Lucienne parcourut la lettre. Puis elle leva vers son frère ses grands yeux qu'une larme traversait :

— C'est plein de cœur, dit-elle. Conserve cette lettre, Michel, et tâche de la relire de temps en temps lorsque tu glisseras sur le bord du chemin... Ce que Marguerite te dit là, nous le ressentons tous. — Ce fait d'aller ou de ne pas aller à la messe n'a pour toi aucune importance, je le sais. Tu te places sur un terrain de large indépendance. Tu t'es tracé une ligne de conduite dans la fantaisie et le bon plaisir. Mais tu oublies qu'à Vergy tu es chef de file et que les chefs doivent montrer l'exemple... Tu prétends être un écrivain traditionnaliste, et tu oublies le chemin le plus droit et le plus large de la tradition... Tu ne veux pas être un déraciné, et

tu coupes délibérément la plus grande racine: celle de la foi...

Michel ferma par un baiser les lèvres de sa sœur :

— Petite sœur, ceci ne regarde que moi.

Il ajouta triomphalement, heureux de jeter un voile sur la perspicacité de Lucienne :

— En tout cas, tu vois bien que cette lettre ne contient pas un mot d'amour. Marguerite ne songe pas plus à moi que je ne pense à elle !...

Michel n'aimait pas d'ouvrir son âme et ne permettait pas non plus qu'on lui rendît visite... — Certain que maintenant il gardait pour lui seul le secret de son cœur, il descendit avec sa sœur rejoindre M. Servaux.

LES AILES QUI POUSSENT

I

Quand Michel arriva au château, les chevaux piaffaient dans la cour d'honneur.

D'un vigoureux coup d'éperon le jeune homme enleva sa jument qui franchit à belle allure la grille et la ligne des parterres.

Réunis par petits groupes, les chasseurs causaient sur le perron et dans le grand salon. Michel salua avec élégance, serrant de temps en temps des mains amies, et se dirigea vers l'angle du salon où se trouvaient le comte de Terrienne et sa fille.

Il s'inclina devant Marguerite et serra la main que le comte lui tendait.

— Soyez le bienvenu, monsieur Servaux, dit le comte.

Il ajouta, en présentant le jeune homme aux invités :

— Monsieur Michel Servaux, homme de lettres.

Des sourires gracieux et des propos flatteurs entourèrent aussitôt l'écrivain, car Michel Servaux, malgré ses vingt-neuf ans, avait déjà conquis dans la littérature une place large et brillante. Ayant du talent et de l'originalité, il s'était faufilé tout de suite jusqu'au premier rang dans la foule des romanciers contemporains. Aussi sa jeune renommée lui ouvrait toutes les sympathies. On pressentait en lui un de ces écrivains de race qui, avant quarante ans, prennent la gloire d'assaut.

Bientôt les groupes s'égrenèrent le long de la terrasse et les chasseurs montèrent en selle, aux aboiements assourdissants des chiens.

Quand la mousse du bois étouffa le pas des chevaux, Marguerite donna de la cravache et vint se placer à la hauteur de Michel :

— Eh bien, monsieur Michel, aurons-nous bonne chasse ?

— Évidemment, mademoiselle, puisque vous en êtes.

Marguerite sourit à ce coup droit de galanterie et continua :

— Père a lâché cette année beaucoup de lapins dans ses bois ; mais il y a tant de braconniers que les terriers sont souvent en deuil.

— Vous n'avez pas de garde-chasse ?

— Si. Nous en avons même plusieurs. Seulement il est bien difficile de surprendre les braconniers exercés, les professionnels, car ils tendent des lacs le soir à l'entrée des terriers fréquentés et filent au petit jour avec leur butin.

Comme les chasseurs commençaient à se distancer le long d'une avenue bordée de vieux ormes, Michel tira sur les rênes et rapprocha sa jument de celle de Marguerite afin que la voix fût moins élevée et la causerie plus intime :

— Mademoiselle Marguerite, merci de votre lettre rose. Elle était charmante.

La jolie châtelaine se tourna vers Mi-

chel et lui offrit la clarté de son regard :

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Puisque je vous en remercie, au contraire...

— Je suis heureuse de vous entendre dire cela, monsieur Michel. J'aurais eu peine si vous vous étiez froissé à cause de cette lettre, car c'était une poignée de main très franche, très sincère, très amicale aussi, que je vous offrais.

— Je n'en doute pas. C'est une sincérité que je sais apprécier.

— Remarquez, monsieur Michel, que je ne suis nullement intransigeante ; mais j'aime la tradition et j'estime qu'il ne faut pas semer ses principes au fil des jours, au hasard des caprices.

La jeune fille enveloppa Michel d'un regard plein de finesse :

— Or, avouez que c'est un peu ce que vous faites...

— Mon Dieu ! oui... un peu, dit Michel en riant.

— Vous ne m'avez jamais ouvert votre

âme, et cependant je la connais par cœur, car elle se reflète sur chacune des pages de vos livres. Voulez-vous que je vous dise mon opinion en deux mots ?

— Allez ! Vous m'intéressez...

— Eh bien, vous êtes un adolescent en pleine crise de doute. Oh ! parfaitement... Vous doutez de tout, sauf du plaisir ; et vous vous abstenez de tout ce qui ne satisfait pas votre égoïsme.

— Ah ! bah !...

— Oui, oui, monsieur Michel. Je comprends très bien votre état d'âme. Vous avez subi l'accès de fièvre qui vous a jeté en bas du lit des traditions et vous êtes tombé dans le doute. Mais vous savez, franchement, le doute est un manteau qui ne vous va pas du tout !...

— Pourquoi cela ?

— Parce que votre âme est trop fière et trop grande pour être à l'aise sous un habit ridicule. Oh ! vous pouvez protester... Je maintiens mon diagnostic ; vous avez voulu goûter un peu au doute par genre, par sno-

bisme, parce que c'est très parisien, très bien porté en ce moment dans un certain monde. Seulement vous ne faites pas du tout belle figure...

— Mais dites donc, vous avez de moi une bien triste opinion.

La jeune fille éclata de rire !

— Pas du tout, monsieur Michel. Je vous connais jusque dans les plus petits coins de vous-même et je sais parfaitement que vous n'êtes pas dangereux. La vie a pour nous tous plus d'épines que de roses, et j'imagine qu'un jour où une désillusion vous a atteint violemment, vous vous êtes rebiffé au lieu de vous résigner. — Ce jour-là vous avez donné un grand coup de poing sur le passé et arboré le doute à votre boutonnière...Vous guérirez de ce mal-là, monsieur Michel. En tout cas, si vous allez loin dans la vie avec le doute pour compagnon, vous n'en serez jamais sa victime.

— Au moins c'est consolant, repartit Michel, visiblement intrigué. Et pourquoi donc ne serai-je jamais une victime du doute ?

D'un coup sec de sa cravache, Marguerite cassa une branche de bouleau qui allait accrocher au passage le chapeau de Michel et abaissa lentement les yeux dans ceux de son compagnon.

— Eh bien ? demanda Michel, gêné de ce regard qui pénétrait jusqu'à sa conscience.

— Mon ami, vous ne sombrerez jamais dans les abîmes du doute parce que Vergy a mis trop de bonheur autour de votre berceau et que la voix caressante du pays natal est un peu comme la voix de la conscience... Le souvenir du clocher devient douloureux dans les faux pas de la vie morale... Or la douleur, vous le savez, monsieur Michel, trempe les caractères puis aide à mieux reconnaître le chemin du devoir.

Michel Servaux regarda Marguerite. Il était surpris de trouver tant de sagesse, de jugement et de fermeté sous une aussi frêle écorce. Lui, qui avait frôlé des mondaines et des demi-mondaines, qui avait analysé tant de femmes dans les causeries et l'intimité,

qui avait disséqué tant de fois le cœur féminin pour en connaître les fibres et tous les petits coins où nichent les sentiments les plus subtils, il venait de découvrir tout à coup une fibre qu'il n'avait jamais rencontrée et qui vibrait comme une âme...

Marguerite continuait :

— A Paris, monsieur Michel, dans la foule, dans le tourbillon cosmopolite, vous pouvez agir à votre guise sans craindre de laisser un sillage qui traîne comme une longue tache sur votre vie. Mais à Vergy, voyez-vous, vous êtes lié par tout ce que le passé a mis autour de votre nom. Vos ancêtres ont tous été des hommes d'exemple, des chefs de file, des jalonneurs... Renier leur programme ne serait-ce pas renier leur sang ? Or, ce sang-là, vous pouvez être fier de le sentir couler dans vos veines, monsieur Michel.

— C'est vrai, mademoiselle. Je suis très fier de m'appeler Michel Servaux. Mes aïeux n'ont pas, comme les vôtres, versé leur sang sur les champs de bataille, mais ils ont tous été des hommes d'œuvre, et vous avouerez

bien que l'action sociale est aussi une espèce de champ de bataille.

— Oh ! je crois bien. C'est même le vrai champ de bataille moderne. Les vainqueurs, à mon avis, seront ceux qui savent mettre l'égoïsme derrière eux et ouvrir largement les bras aux misères de toutes sortes. Je voudrais que mon père se pénétrât de cette idée. Chaque jour mes efforts tendent à ce but, mais hélas !...

— M. de Terrienne, je crois, est un peu, — permettez-moi l'expression, — ancien régime ?

— Oh ! absolument. Mon père a trouvé un blason dans son berceau et il a le tort de se figurer que, d'un seul coup, il a trouvé toutes les qualités avec tous les droits au respect et à l'estime. Si pourtant il élargissait un peu l'angle sous lequel il regarde la société, il comprendrait que le secret de l'estime est dans la bonté et que le respect ne vient pas sans l'estime.

Marguerite, en disant cela, avait de la douleur dans la voix. Michel le remarqua, et la

sympathie qu'il avait pour la jolie châtelaine s'augmenta subitement. Il dit, en martelant chaque mot de sa phrase :

— Mais, mademoiselle, savez-vous que c'est très profond ce que vous dites là ?

— C'est possible, monsieur Michel. Le cœur exhale souvent de jolies choses sans s'en douter...

Michel ne répondit pas. Il sentait un trouble étrange envelopper son cœur. Peu à peu il se rendit mieux compte : c'était l'amour qui venait d'en enfoncer les portes... — Il avait déjà éprouvé bien des fois de ces émotions qui fouettent le sang et bouleversent l'équilibre de tout l'être, mais jamais, devant une femme, il n'avait ressenti une attraction aussi vive, aussi entière, aussi pure...

Les chasseurs qui marchaient en tête venaient de s'arrêter devant un fourré et mettaient pied à terre.

— Mademoiselle, dit Michel, en descendant lestement de cheval et en présentant sa main à Marguerite, voulez-vous que je vous aide ?...

— Volontiers, répondit la jeune fille en appuyant légèrement sa main gantée dans celle de Michel.

Légère et souple, elle sauta à terre.

Pendant que la meute joyeuse se dispersait dans les fourrés, le comte de Terrienne rassemblait les chasseurs.

— Je vais attendre ici, monsieur Michel, car les fourrés sont remplis de ronces sauvages et d'épines. D'ailleurs, ces dames feront comme moi, je pense, ajouta Marguerite en se tournant vers deux amazones qui les rejoignaient avec M. de Kerlioz.

— Oh ! oui... A tout à l'heure, messieurs !

Michel Servaux et le lieutenant de Kerlioz confièrent leurs chevaux à un garde et s'enfoncèrent dans le taillis.

II

Après le dîner, qui avait été joyeux, on entra au salon.

Lucienne saisit Marguerite au passage :

— Merci de m'avoir placée près de votre cousin. Il est vraiment charmant.

— Il a été sentimental ?

— Non ; à cause des voisins. Mais il m'a déjà demandé de lui accorder la première valse. Aussi je m'attends à l'ébauche d'un aveu, ce soir même. Vous ne lui avez pas fait part de notre entretien ?

— Non. Il ne sait pas que vous l'aimez.

— Vous avez bien fait. Il vaut mieux qu'il ne sache pas...

Comme les cousines de Marguerite la réclamaient au piano, les jeunes filles se séparèrent.

Lucienne ouvrit son éventail et mit à son corsage les deux magnifiques boutons de rose que le lieutenant de Kerlioz, à la fin du repas, avait détachés d'une corbeille.

Michel rapidement vint trouver sa sœur :

— Attends, Lucienne. Je vais te fixer ces fleurs.

Et, profitant de cet instant de tête-à-tête, Michel dit tout bas :

— Kerlioz me paraît bien prévenant pour toi...

— Tu trouves ?

— Oui. Méfie-toi, petite sœur, et ne mets pas trop vite le pied dans le piège. Il est peut-être très bien, ce monsieur de Kerlioz, mais enfin nous ne le connaissons pas. Attends au moins que nous ayons des renseignements avant de t'engager.

Lucienne fit effort pour paraître étonnée :

— Tu parles sérieusement ?

— Mais certainement. Tu plais au lieutenant, te dis-je.

— Qu'en sais-tu ?

— Je l'ai compris à la façon dont il m'a parlé de toi ce matin, dans le bois.

— Oh ! Tu crois comprendre souvent bien des choses !... Si M. de Kerlioz m'aimait, il l'aurait dit nettement.

— En tout cas, petite sœur, tiens-toi sur tes gardes. De Kerlioz paraît gentil garçon. Il est très bien, dit-on. C'est possible. Mais il est officier.

— Et alors ? repartit Lucienne, en rougissant un peu.

Michel, qui avait fini d'attacher les roses

au corsage de sa sœur, regarda celle-ci fixement :

— Lucienne, tu oublies donc que les officiers sont des nomades, que chaque nouveau galon pousse plus loin sur la carte de France... Tu oublies donc qu'il faudra quitter Vergy et laisser seul le vieux père...

Lucienne, fouettée ainsi jusqu'au cœur et sans raison, sentit se redresser toute sa fierté. Elle riposta :

— Tu le laisses bien, toi, le vieux père !

Michel perçut toute la justesse de la repartie mais essaya quand même de justifier sa conduite.

— Certainement. Seulement moi, je dois habiter Paris. C'est ma vie qui l'exige.

Mais Lucienne se rebiffa encore et, regardant son frère dans le milieu des yeux :

— Alors, en supposant qu'un jour je sente mon cœur battre pour quelqu'un, je devrais lui refuser le bonheur parce que toi, que tout rappelle à Vergy, tu sèmes ta vie dans les plaisirs de Paris...; je devrais vivre en sacrifiée parce que toi, porteur d'un nom qui

s'est transmis ici de père en fils, tu désertes le pays natal en même temps que tu lâches ton devoir !...

Michel sentait les mots entrer dans son cœur comme des flèches... Et cela faisait comme une fissure où la douleur pénétrait.

Le piano expirait les dernières notes d'un morceau à quatre mains, et dans le silence qui commençait à s'étendre de nouveau dans le grand salon, Michel se trouvait mal à l'aise.

Ce fut M. de Terrienne qui, s'étant approché fort à propos, le tira d'embarras :

— Monsieur Servaux, vous êtes musicien, je crois ?

— Amateur, monsieur le comte ; mais pas artiste !...

— Oh ! vous êtes modeste... Ayez la bonté de rejoindre ma fille ; elle vous demande au piano.

Michel Servaux laissa Lucienne en causerie avec le comte de Terrienne et traversa le salon.

— Monsieur Michel, dit Marguerite, voulez-vous nous jouer quelque chose ?

— C'est que... je joue si rarement du piano !

— Mais votre violon est là, répondit la jeune fille en montrant l'étui sur le casier à musique.

Constatant l'étonnement de Michel, elle se mit à rire et expliqua :

— J'avais prié Lucienne de l'apporter.

Tout de suite elle ajouta, rieuse :

— Vous n'êtes pas fâché, au moins ?

— Contre vous ce serait difficile, répondit aimablement Michel.

Le jeune homme prit son violon et l'accorda.

Pendant que Marguerite lui donnait le *la*, Michel percevait une bribe de conversation voisine :

— M. Servaux est musicien ?

— Oh ! il joue admirablement du violon. Je l'ai entendu l'an dernier. Les cordes parlent sous ses doigts !...

— Au fait, ce doit être, car c'est une âme

d'artiste. Avez-vous lu son dernier roman ?

— *L'Engrenage ?*

— Oui.

— Oh ! je crois bien. C'est d'une psychologie si fine !...

— Ce jeune homme a bien du talent.

— C'est incontestable. D'ailleurs tous les critiques lui sont bienveillants.

— J'estime qu'il est dans le train qui mène à la renommée. Et vous ?

— Je le pense aussi.

Quand son éloge fut parti dans la finale de la conversation, Michel Servaux s'approcha du pupitre. Il prit la partition que Marguerite lui offrait et jeta un coup d'œil rapide. C'était une fantaisie sur le *Trouvère.*

Bientôt, aux accords du piano se joignit la voix chantante du violon. Michel joua à ravir. Il nuança délicieusement les jolis passages et sut mettre dans son exécution toute la finesse d'expression que Verdi lui-même, s'il eût été présent, aurait pu souhaiter. Ses cordes vibraient comme des voix humaines.

Quand il eut terminé, Michel Servaux fut

l'objet d'une véritable ovation. —Puis jeunes gens et jeunes filles glissèrent sur le parquet brillant les premiers pas d'une valse de Métra.

Michel chercha des yeux sa sœur... Elle était dans les bras du lieutenant. Il n'attarda ni son regard ni sa pensée sur le coin de salon que M. de Kerlioz avait sans doute choisi pour avouer son amour et, laissant Marguerite au piano, il alla inviter la jeune et jolie baronne du Tell qui attendait, debout, près de la porte du fumoir.

— La valse ne vous déplaît pas ?

— J'en raffole ! monsieur Servaux.

Ensemble, et causant joyeusement, ils se perdirent dans la vague ondulante des riches toilettes.

III

Vers onze heures, la voiture de la Fertay arriva devant la terrasse.

— Vous allez déjà nous quitter, monsieur Servaux ?

— A regret, monsieur le comte; mais nous avons promis au cher père d'être de retour avant minuit.

— Dans ce cas je n'insiste pas. Mais tout le monde regrettera votre départ, car si vous êtes un virtuose du violon, vous êtes aussi un prince de la danse... N'est-ce pas, madame de Kusbeck ?

— Oh ! certainement. Monsieur Servaux valse à ravir.

Pendant que Michel faisait ses adieux en donnant à chacune des dames qui lui avaient accordé une danse un mot aimable et spirituel, M. de Kerlioz s'approcha de Lucienne :

— Alors, vous préférez que je n'en dise rien, ni à votre père, ni à votre frère ?

— Je ne préfère pas. J'y tiens absolument, dit Lucienne.

Le lieutenant fut surpris de rencontrer tant d'énergie dans cette voix de jeune fille qui, tout à l'heure, dans le tourbillon d'une valse, exhalait si joliment son âme. Il insista :

— Cependant c'est à votre père que je dois avouer tout d'abord...

Il ne put achever. Lucienne tourna vers lui ses grands yeux pleins de franchise ;

— Ne vous ai-je pas dit tout ce que vous désiriez savoir ?... Je vous aime !...

Elle ajouta tout de suite :

— Oui, je vous aime sans détour, sans calcul... pour vous-même. Je vous aime de toute mon âme !... Mais en me donnant à vous, en cherchant le bonheur près de vous et en vous l'apportant, j'aurais du remords si je savais que mon vieux père a des larmes plein les yeux... Mon ami, emportez l'assurance que je suis à vous, toute à vous, rien qu'à vous... Mais laissez-moi le temps de préparer doucement mon père à l'idée de la séparation... Dans quinze jours je vous dirai peut-être moi-même de venir. Allons... adieu. Gardez mon souvenir.

— Dans quinze jours ?... rappela vivement de Kerlioz.

— Oui.

— Ne l'oubliez pas...

Lucienne saisit les doigts de M. de Kerlioz dans sa main fine et caressante et, laissant

tomber de ses prunelles d'amoureuse des regards veloutés, répondit très bas :

— Soyez tranquille, bel officier. Mon cœur est plein de vous...

Puis elle prit sa mantille et commença, comme son frère l'avait faite, la tournée des adieux.

Pendant que Lucienne retenait toute l'attention, Marguerite passa au fumoir où Michel enfilait son pardessus.

— Vous êtes satisfait de votre journée, monsieur l'écrivain ?

— Enthousiasmé ! mademoiselle. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré en une seule journée autant d'agréments.

— Alors revenez-nous bientôt, monsieur Michel. Vous serez toujours le bienvenu ici.

Michel Servaux se campa tout droit devant Marguerite et dit, avec un peu de trouble dans la voix :

— Mademoiselle, je ne doute pas de la cordialité de votre accueil, mais je préfère ne venir que très rarement au château, car...

Il hésita.

— Car ? questionna la jeune fille.

— ... J'aurais peur d'y laisser quelque chose....

Marguerite se mit à rire.

— Que vous êtes amusant et énigmatique, monsieur Michel ! Mais que pourriez-vous donc oublier ici ?

Michel s'approcha de l'aimée. Effleurant de ses lèvres les boucles blondes qui jouaient sur l'oreille de Marguerite, il murmura très bas, très bas, comme si son âme tout entière se confessait :

— Mon cœur...

En même temps il eut un geste rapide pour enlacer de ses bras nerveux la taille de celle qu'il adorait, mais la jolie châtelaine se dégagea de l'étreinte. Elle donna sa main blanche sur laquelle Michel déposa hâtivement un baiser brûlant, puis rentra au salon pour embrasser Lucienne.

Quand Mlle Servaux se fut blottie dans le coupé à côté de son frère, les chevaux tirèrent sur leurs traits. Alors, rapide comme l'éclair, Marguerite serra encore une fois la

main de Lucienne et celle de Michel. Mais ce dernier, en ouvrant la main sentit quelque chose glisser dedans. Par la portière il regarda. A la clarté de la véranda, près de laquelle la voiture passait, il constata que c'étaient des fleurs. Il les mit dans la poche de son pardessus et regarda avec Lucienne par la portière, dans la direction du château.

Les larges fenêtres étincelaient du reflet des lustres et versaient sur les pelouses de longues bandes de lumière qui dévoilaient, par-ci par-là, une portion fleurie d'un massif.

Sur la terrasse, Marguerite s'était attardée et sa jolie robe claire se détachait comme une silhouette toute blanche sur les pierres drises gu vieux castel des comtes de Terrienne.

— Qu'elle est gentille ! n'est-ce pas ? dit Lucienne.

— Marguerite ?

— Oui.

— Oh ! Elle est ravissante !...

Et, tout en fixant avec amour la silhouette blanche qu'un pâle rayon de lune venait caresser d'une teinte opaline, Michel vit sou-

dain une autre silhouette traverser son souvenir et se dresser à côté de Marguerite... : celle de Christiane... l'actrice, la Parisienne... l'ancienne...

Mais, d'un brusque effort de volonté, Michel Servaux renversa ce souvenir tristement décoré de remords. Puis, s'enfonçant dans les coussins, il garda toute sa pensée pour cette Marguerite, si pure de beauté, si riche d'intelligence et de cœur, qui venait de briller si soudainement dans sa vie...

IV

Quand sa sœur fut entrée dans sa chambre et que la Fertay fut tout endormie dans la nuit, Michel Servaux descendit sans bruit au salon. Il ouvrit la bibliothèque et tira d'un rayon un petit livre tout maculé et tout déchiqueté, qui appartenait à Lucienne. C'était un petit recueil de sélamographie. Il chercha :

Œillet : Amour pur.

Immortelle : Amour sans fin.

Chèvrefeuille : Vous m'enchantez.

Liseron : Vous m'enchaînez.

C'étaient les quatre fleurs que Marguerite lui avait jetées à l'heure des adieux. Michel remit le livre à sa place, ferma la bibliothèque, regagna sa chambre à pas de loup, et se coucha en livrant son âme à la douceur des rêves... des grands rêves d'amour.

LES AILES QUI BATTENT

I

A cause de la chaleur accablante, Lucienne avait servi le déjeuner sous la treille, à l'entrée du jardin.

Michel y fit honneur, car il avait fait une promenade matinale dans les pâturages de Vergy et le grand air lui avait fouetté le sang et stimulé l'appétit.

— Que signifient donc, père, ces affiches rouges qu'on colle à profusion depuis hier à Vergy ? Il y en a partout : sur les murs, à l'entrée des fermes, sur les portes des granges, les troncs d'arbres, les poteaux télégraphiques... absolument comme en temps d'élection !...

— Oh ! dit Lucienne, ils sont fous avec leurs conférences républicaines !

— Voici, expliqua M. Servaux : il s'agit d'une organisation politique qui étend ses ramifications dans toute la France. — La société des *Conférences républicaines populaires* possède un comité par département. Le département est divisé en sections, et il y a autant de subdivisions que de cantons. Dans chaque canton il y a un délégué qui, cela va sans dire, est une sorte de pivot autour duquel tourne toute la vie politique du canton. — Par ici, nous avons pour délégué un nommé Kharton. C'est un parfait imbécile qui, n'ayant jamais réussi à briller dans le monde intellectuel, s'est lancé sur le terrain politique. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois : aussi le fameux Kharton est monté tout de suite au pinacle. On dit même qu'il va se présenter à la députation aux prochaines élections.

— C'est un ambitieux ?

— Rien que cela. Mais un ambitieux brutal qui trace son sillon à coups de cravache. Comme un conquérant, il piétine les vaincus et, chaque fois qu'il a mis bas un adversaire,

il continue de le harceler et de le poursuivre de sa haine. Ainsi, il y a deux ans, aux élections générales, il va trouver un brave homme de Vergy, ancien sous-officier de l'armée de la Loire, qui, blessé à la guerre, a obtenu un bureau de tabac. — Kharton savait que le vieillard était réactionnaire et qu'il n'aurait pas sa voix. Brutalement, il lui pose le marché en mains : « Ou bien vous voterez pour moi à bulletin ouvert, ou bien on vous retirera votre bureau de tabac. » — Alors le vieux zouave se redresse. La révolte l'empoigne. Le bureau de tabac, c'est son gagne-pain... mais qu'importe ! Il saisit Kharton au collet, lui montre accroché à la cheminée le portrait de Napoléon III, et s'écrie :

— Faites tout ce que vous voulez. Moi... v'là mon patron !

— Mais c'est superbe, de la part de ce brave homme !

— C'est un héros de village... Ah ! il y en a bien de ces héroïsmes obscurs qui ne reçoivent pas leur récompense ici-bas...

— Et le bureau de tabac ?

— Quinze jours après, il était donné à un cabaretier de Vergy, un églantinard pur sang.

— Mais c'est infect !

— Oui ; il paraît que c'est ainsi en République...

— Mais vous oubliez la suite, père, remarqua Lucienne.

Elle se tourna vers son frère :

— Figure-toi, Michel, que le pauvre vieux avait trouvé une place de jardinier dans une maison d'horticulture. — Kharton l'apprend : il prend le train pour la Préfecture et va expliquer le cas au préfet. Le préfet, qui est souvent le petit garçon des politiques influents de son département, et qui ne tenait pas à se fourrer Kharton dans les jambes, avisa tout de suite. Il fit savoir au fleuriste que s'il ne renvoyait pas immédiatement son nouvel employé, il n'aurait plus une seule commande officielle. Le malheureux fleuriste, qui gagnait une grosse somme chaque année avec les fleurs des banquets et des fêtes, se garda bien d'oublier l'injonction préfectorale. Et le pauvre vieux est revenu à Vergy, désolé

mais pas ébranlé, avec toutes ses convictions.

Pendant un mois nous l'avons employé ici à de petits travaux et l'avons hébergé par charité. — Kharton savait que la Fertay était une forteresse imprenable : il a cessé de poursuivre sa victime. Mais, lorsque notre vieux fut rentré au service du brasseur de Vergy pour faire l'embouteillage des bières fines, Kharton revint à la charge...

— Mais c'est une sale bête que cet homme ! s'écria Michel.

La réflexion fit rire. Puis Lucienne continua :

— Le brasseur nous a raconté lui-même la scène : Kharton arrive souriant, aimable, en bon camarade. Il cause des champs, de la récolte qui s'avance, s'informe de la santé de madame et des enfants, et déclare qu'il vient chercher des boutures de rosiers. Le brasseur, qui possède une superbe collection de roses, l'invite très aimablement à faire un tour de jardin. Kharton s'extasie devant les roses, surenchérissant ses éloges devant chaque nouveau coloris découvert.

Tout à coup, au beau milieu d'un sentier, Kharton se plante devant le brasseur :

— A propos... On m'a dit que vous avez pris à votre service l'ancien buraliste... Ce n'est pas vrai, au moins ?

— Mais si, monsieur Kharton. C'est un très brave homme.

Alors Kharton s'exclama :

— Un brave homme, lui ! oh ! la la !... Vous n'allez pas le garder, je suppose ?

— Pourquoi pas ? J'en suis content.

— Eh bien, mon cher monsieur, si vous le gardez — retenez bien ceci — vous perdrez la moitié des cabarets dans lesquels vous livrez de la bière.

— A cause ?

— Parce que mes amis et moi ne ferons plus de réunion politique ni de conférences dans vos cabarets... C'est à choisir : ou bien renvoyer votre embouteilleur, ou bien consentir à la saignée dans vos recettes...

— En voilà un animal ! déclara Michel.

— N'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Alors, mon Dieu... Le brasseur, qui est un froussard et qui tient avant tout à ses intérêts, a mis dehors le pauvre vieux...

Lucienne ajouta, en se levant pour débarrasser la table :

— Et le malheureux, que personne n'osait plus employer, est revenu se réfugier ici. Actuellement, il garde nos moutons.

Michel se renversa dans son fauteuil en osier, alluma un cigare et dit, en regardant son père :

— Réellement, c'est incroyable. Il faut vivre sous un régime de liberté comme le nôtre pour voir de pareilles tyrannies !...

— Oh ! oui... La devise républicaine est un hochet merveilleux pour amuser les gens. C'est la boîte à double fond de nos escamoteurs politiques. On martyrise dans le tiroir du fond, mais on ne montre que le tiroir du dessus...

Comme Michel riait de cette réflexion, la porte de la véranda s'ouvrit et l'abbé Mathieu entra :

— Bonjour, mes amis. Je viens prendre le café avec vous.

Il ajouta, en se tournant vers Lucienne :

— Mademoiselle en a encore pour moi ?

— Mais oui, monsieur le curé. Il y en a toujours pour le curé de Vergy...

Le prêtre s'assit près de M. Servaux et, acceptant un cigare que Michel lui offrait :

— Savez-vous, monsieur Michel, ce que je viens faire ?... Je viens vous prier d'aller ce soir à la conférence. Vous pourrez ainsi me renseigner sur ce qui s'y dira. Moi, je ne puis assister à ces sortes de réunions. Ma robe de prêtre réveillerait les passions qui mijotent dans ces foules avinées. Il pourrait s'ensuivre des bagarres et des conséquences désastreuses...

— Si cela peut vous être agréable, monsieur le curé...

— Très agréable, monsieur Michel. J'aime à savoir exactement ce qui se dit et ce qui se fait à Vergy. J'aime à me rendre compte de l'enlizement progressif des âmes dans ma pauvre paroisse...

L'abbé Mathieu disait cela avec amertume. Michel comprenait la douleur de ce vieux prêtre de campagne qui avait passé toute sa vie à élever Vergy dans la tradition et auquel des marmots, à peine sortis du catéchisme, faisaient des pieds-de-nez en criant : « Couac » !...

— C'est entendu, monsieur le curé. J'irai. Comptez sur moi.

Il demanda, en tirant sa montre :

— A quelle heure exactement cette conférence ?

— Ce soir, à 7 heures, dans le bal du café de l'*Union*, en face de la mairie.

— Sur quoi ?

Les affiches portent la mention : « *Le bonheur d'après la religion et d'après la libre pensée.* »

— Et qui fait cette conférence ?

— Un publiciste de Paris.

— Quel nom ?

— César Kouilh.

— Connais pas... fit Michel.

M. Servaux passa le sucrier à l'abbé Mathieu et dit, en regardant Michel :

— Voilà une excellente occasion de connaître Kharton. C'est lui qui préside la conférence...

— Cela tombe bien. Je ne serai pas fâché de voir un peu cet oiseau-là.

Pendant une dizaine de minutes le malheureux « oiseau » fut tiraillé dans la conversation. L'abbé Mathieu, M. Servaux, Lucienne, Michel... personne ne se relâcha. Chacun voulait tirer une plume à soi, et bientôt le pauvre Kharton se trouva déplumé, entièrement déshabillé, gisant dans sa fange et dans sa médiocrité.

— Mais enfin, reprit Michel, comment se fait-il que des hommes sans valeur comme Kharton parviennent à une réputation aussi prépondérante ?

L'abbé Mathieu cessa d'aspirer la fumée de son cigare et s'appuya sur le bras de son fauteuil.

— Cela vient, monsieur Michel, de ce que les avancés ont toutes les audaces et qu'ils

emploient, pour atteindre leur but, des moyens malhonnêtes auxquels nous ne voulons pas avoir recours. Leur force vient de leur témérité, tout simplement.

— Voilà une fondation bien peu solide pour supporter une carrière !

— En effet. Il suffirait d'un coup d'épaule d'un homme de valeur pour mettre par terre tous ces politicaillons. Seulement, tant que quelqu'un se lève résolument, les gaillards ont les coudées franches. Leurs échafaudages, qu'ils dressent à grand renfort de phrases creuses et de promesses... ne tiennent guère. Ils croulent de temps en temps. Mais cela ne les gêne pas. Ils ramassent les matériaux, remettent le mieux possible bout à bout, boulonnent le tout avec de belles promesses... et le tour est joué : vive la République comme devant !...

— C'est étrange. Je pensais nos campagnes moins exploitées et nos paysans plus clairvoyants.

— Oh ! vous savez, monsieur Michel, l'erreur pénètre insensiblement. — Et ce qu'il y

a de malheureux, c'est qu'elle s'enracine plus vite et plus solidement que le bien.

Michel se tourna vers son père :

— Mais enfin, père, comment se fait-il que tous les honnêtes gens sommeillent pendant que les autres gesticulent ?

— Parce que, Michel, on pourrait coller sur la porte de tous les propriétaires et bourgeois riches la maxime de La Rochefoucauld : « Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer. »

— Il y a des peureux aussi à Vergy ?

— Oui ; tous ceux qui n'ont pas une profession indépendante : les fonctionnaires, les commerçants, tous ceux qui, de près ou de loin, peuvent être atteints par quelque vexation de la part des avancés. Ainsi, quand après douze ans de Conseil général je me suis retiré du domaine politique, je rencontre un riche rentier de Paris qui vient passer l'été à Vergy. Je lui dis : « Prenez ma place. Mes amis et moi ferons votre élection. Vous passerez haut la main, et plus tard nous vous pousserons à la députation. » — Le brave

homme m'a répondu : « Moi !... Je ne peux pas ; je suis retraité comme ancien commandant. D'ailleurs, j'aime ma tranquillité. J'ai tout ce qu'il faut pour vivre... Je ne veux pas entrer dans la mêlée. » Comme j'insistais, le digne propriétaire m'a dit : « Pourquoi ne restez-vous pas, vous, monsieur Servaux ? C'est votre place Vous êtes aimé comme un dieu dans le pays. Vous êtes sûr de passer député. »

M. Servaux leva les bras au ciel :

— Comme si on fait un député avec un vieillard de soixante-cinq ans !...

L'abbé Mathieu intervint :

— Évidemment, monsieur Servaux. Il faut être jeune, en pleine force physique et en pleine vitalité intellectuelle, pour se charger de tenir à la Chambre une place honorable. Vous, vous avez rempli votre rôle tant que vous avez pu. Vous avez bien mérité... Vergy vous est reconnaissant. — Malheureusement, depuis que vous êtes rentré sous votre tente, le bien que vous avez fait a été étouffé peu à peu par le sectarisme.... Les âmes sont en

déroute : elles redeviennent en friche. Il y a à Vergy beaucoup de chiendent et presque plus de pâquerettes...

M. Servaux répondit, en jetant vers son fils un regard rapide :

— C'est la faute des jeunes qui aiment le plaisir et leurs aises, et qui délaissent le devoir...

Michel ne releva pas l'allusion. Mais il sentit qu'elle portait du regret et de la douleur, et il la reçut avec peine dans son âme.

II

La salle de conférence était une salle basse, mais très longue, traversée de distance en distance par une énorme poutre sur laquelle s'asseyait un plancher qui n'était ni recouvert d'enduit, ni blanchi, et montrait ses barres de bois nues et alignées comme de longs barreaux d'échelle.

Sous chaque poutre pendait une lampe à pétrole, sertie dans une lyre en cuivre poli

qui se refermait sous un abat-jour en porcelaine blanche. Une tourtière en fer-blanc, fixée au piton d'attache, servait de fumivore.

Les murs de la salle, blanchis à la chaux dans les trois quarts de leur hauteur et goudronnés à leur base, se perçaient, de distance en distance, d'une fenêtre étroite et sans rideaux dans laquelle la lumière se perdait comme dans un trou noir.

Tout autour de la pièce pendaient des trophées de drapeaux tricolores et des gravures allégoriques, d'une lithographie grossière, bariolées de teintes crues et criardes, et qui représentaient : *L'humanité en marche vers le Progrès, la République et la Paix, la Démocratie libérant le monde, la Révolution donnant l'essor à l'Humanité, la Science pourchassant la souffrance.*

Des guirlandes de papier frisé, aux couleurs nationales, couraient au-dessus des auditeurs, s'accrochant par-ci par-là à une lampe, à une suspension, à une poutre, et allaient mourir, aux deux extrémités de la

salle, autour d'un buste de la République coiffée du bonnet phrygien.

Sous l'un des bustes, à l'extrémité opposée à la porte d'entrée, se dressait une estrade, — oh ! pas élevée, car l'orateur aurait heurté du front le plafond, — qui portait une petite table sur laquelle se trouvaient une carafe pleine d'eau et un verre à pied. Cette table était entourée d'un drap blanc sur lequel on avait cousu, en haut et en bas, deux ceintures de flanelle, — l'une bleue, l'autre rouge, — comme en portent les ouvriers terrassiers. Au centre, sur le blanc immaculé du drap, on avait épinglé, en lettres de papier doré, les trois mots fascinateurs : *Liberté, Égalité, Fraternité*.

Derrière la table étaient assis les membres du bureau. Sur le bord de l'estrade, entre les auditeurs et la petite table, l'orateur se promenait en parlant et gesticulant des bras et des jambes comme un moulin à vent...

Quand Michel arriva, la conférence était commencée. Il constata, d'un coup d'œil, qu'il y avait beaucoup de monde, et se glissa

sur l'un des bancs tout au fond de la salle.

— Bonsoir, monsieur Servaux, dit tout bas un vieux paysan qui reconnut Michel.

— Bonsoir, mon brave. Il y a longtemps que c'est commencé ?

— Cinq minutes à peu près.

Le paysan ajouta, faisant un porte-voix de sa grosse main ridée qu'il mit en paravent entre ses lèvres et l'oreille de Michel :

— Vous allez entendre du joli !

— Bah !...

Michel écouta :

— « Oui, citoyens, clamait l'orateur, je « sais que j'arrive dans un milieu travaillé « par la réaction, dans un pays où tous les « efforts des curés et des bourgeois proprié- « taires se sont ligués pour arrêter la marche « bienfaisante du Progrès et les bienfaits de « la civilisation moderne. Je sais qu'on éteint « chez vous toutes les lumières de la raison « avec les sornettes du catéchisme et les « inepties religieuses. Je sais, — permettez- « moi l'image, — que vos campagnes sont « pleines de chiendent religieux et que la

« routine éteint chez vous toutes les aspira-
« tions pour un idéal plus pur, plus beau,
« pour cet idéal de bonheur vers lequel la
« République, en généreuse dispensatrice,
« veut pousser tous ses enfants... Je sais tout
« cela, citoyens ! Mais je sais aussi que c'est
« un devoir pour ceux qui portent la lumière
« de la donner à leurs frères qui croupissent
« dans l'ombre... Et c'est pourquoi je suis
« venu ce soir parmi vous. »

Michel était suffoqué ! Jamais il n'aurait imaginé tant de haine, tant de bêtise, tant de cacophonie, tant de phrases creuses !...

Il demanda à son voisin :

— Et c'est comme cela depuis le commencement ?

— Oui, oui. Il a un toupet ce c...-là !

— Mais il se paie notre tête à tous... Il nous insulte à plein jet !

— On sait bien, monsieur Servaux. Seulement, il parle bien ; personne n'ose lui répondre.

Michel arrêta le dialogue et écouta, résolu

à poursuivre l'intéressante étude de mœurs que le hasard lui offrait.

L'orateur était pourpre, mais ne s'arrêtait pas. On sentait, à ses phrases à clichés tout préparés, à ses périodes longues et enchevêtrées, à toute cette phraséologie sociale, et à tout ce galimatias, qu'il récitait une leçon banale, apprise dans une arrière-boutique de francs-maçons, et qu'il servait toujours pareille dans les réunions politiques où on l'appelait.

En une demi-heure, le bandit fit table rase de tout ce qui est respectable.

D'une plaisanterie grossière il jeta Dieu par terre. — Non content de l'avoir détrôné si facilement, il lui substitua un matérialisme grossier dans lequel il fit passer tour à tour: la génération spontanée, les émanations panthéistiques, le transformisme expérimental, l'évolutionnisme, l'adaptation des cellules, etc., etc... — Il railla les saintes croyances, piétina les traditions, déchira le drapeau, plaisanta la famille, émietta toutes nos gloires, renversa nos héros, et jeta comme un

hoquet suprême un appel au collectivisme et à l'anarchie !...

Cravaché jusqu'au fond du cœur, cinglé sur toute son âme, Michel Servaux eut l'impression que le passé se levait tout d'un coup en lui... — Les tendresses que sa mère avait versées sur son berceau, les joies et les douceurs que la maison paternelle avait épinglées sur sa mémoire, les parfums de la terre qui s'étaient élevés autour de ses premiers pas, le grand soleil et les beautés de Vergy que Dieu avait mis dans son premier regard, les chansons douces et berçantes de la terre natale... tout protestait... Aussi, quand l'orateur, en terminant déclara :

« Partout s'élève, dans la magnifique ave-
« nue du Progrès, le soleil de la Démocratie.
« — Tous, nous le regardons avec amour,
« avec espoir, et, à Vergy comme ailleurs,
« je suis heureux de constater que pas un
« n'ose défendre le passé... »

... Une voix vibrante au fond de la salle cria :

— Moi !

Il se fit un silence de mort. La voix de Michel avait claqué comme un coup de tonnerre, et l'orateur, arrêté au milieu de sa péroraison, demeurait hébété..., les lèvres paralysées, le bras en l'air comme un de ces mannequins d'osier que les cultivateurs plantent dans un champ de colza pour effrayer les pigeons.

La fumée qui emplissait la salle l'empêchait de distinguer l'interrupteur. Il crut avoir affaire à un bon villageois facile à mettre en déroute avec quelques périodes ampoulées. Espérant asseoir solidement son triomphe sur la déroute de l'interrupteur, il déclara :

— Citoyens, la réunion est publique et contradictoire. Que celui qui ose défendre la routine avance !

Kharton quitta précipitamment son fauteuil présidentiel et saisit le bras de l'orateur :

— Maladroit ! C'est Michel Servaux... Vous n'êtes pas de taille !...

Mais il était trop tard. — Souple comme un chat, Michel Servaux avait traversé la salle et enjambé l'estrade.

Grand, bien sanglé dans sa jaquette à lon-

gues basques, la taille fine et dégagée, le col haut et droit sur des épaules bien charpentées, la cravate blanche nouée en torsade, le front haut et bien découvert, l'œil franc et clair comme un miroir, le geste facile, Michel Servaux était prêt à la riposte...

— Monsieur, dit-il, j'avais jusqu'ici l'avantage de ne pas vous connaître... Puisque le hasard nous pousse l'un vers l'autre, permettez qu'en homme du monde je me présente...

Alors, d'une voix claire et vibrante, le jeune homme annonça :

— Michel Servaux, homme de lettres et enfant du pays...

Un enthousiasme indescriptible souleva la salle. Tous ces braves paysans qui étaient venus à la conférence, les uns par crainte, d'autres sous la pression d'une menace, d'autres enfin par curiosité, et qui avaient écouté en silence, stoïquement, une profession de foi qu'en réalité ils désapprouvaient, voyaient avec joie qu'une main énergique saisissait tous leurs drapeaux et les relevait.

Les applaudissements ne cessèrent qu'au

moment où Michel étendit la main pour annoncer qu'il allait parler.

— Monsieur, reprit Michel en s'adressant au conférencier, ces applaudissements qui éclatent spontanément prouvent que vous avez perdu votre temps. Vous avez voulu faucher une moisson qui n'était point mûre... Vous avez voulu jeter bas nos clochers, nos familles, notre idéal et toutes les traditions que nous aimons... Mais vous avez oublié que tout cela a poussé comme des fleurs autour de notre berceau, que tout cela a parfumé notre vie... Vous avez oublié que la conviction c'est comme l'amour : on ne l'arrache pas ; et, si on veut la renverser de force, on ne réussit qu'à la grandir, la fortifier et l'enraciner davantage. — Gardez pour vous vos discours démagogiques, vos visions et vos utopies... Nous, nous gardons nos clochers, nos champs et nos cimetières.

A Vergy, il n'y a pas de révolutionnaires ; il n'y a pas d'anarchistes... Il n'y a que des travailleurs et des braves gens !

A ces mots, toute la salle se leva. Les uns

applaudissaient, d'autres montaient sur les bancs, d'autres agitaient leurs casquettes... De toutes les poitrines exaltées sortait le même cri :

— Vive monsieur Michel !

Ce dernier s'aperçut que le conférencier pâlissait. — Il l'acheva d'un coup de massue :

— Une autre fois, restez avec vos amis les anarchistes et ne venez pas nous donner la peine de vous renvoyer chez vous !...

A travers les applaudissements frénétiques quelques voix crièrent :

— A l'eau ! A la lanterne !...

Une véritable trombe humaine se poussa vers l'estrade.

Alors, pris de terreur, l'orateur avisa une fenêtre ouverte à proximité. Sans même prendre le temps de ramasser son chapeau, il enjamba le châssis et tomba dans la nuit...

Au milieu de l'hilarité générale les premières notes de la *Marseillaise* s'élevèrent dans la salle.

Kharton, jugeant la défaite complète pour l'orateur et désastreuse pour son prestige à

lui, essaya de ressaisir la faveur du public :

— Mon cher monsieur, dit-il d'un ton goguenard, en regardant Michel Servaux, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez !... Si j'ai un sage conseil à vous donner, c'est de partir illico.

Mais Michel croisa les bras et se campa bien fier et bien droit devant Kharton :

— Si je m'expose à quelque chose ici, c'est à l'estime de tous !

Un instant les deux adversaires se mesurèrent du regard. Puis, se sentant incapable de battre en brèche la dialectique de son jeune partenaire, Kharton prit la résolution de s'imposer par la force.

L'œil méchant, le front courroucé, il avança la main pour prendre Michel au collet ; mais celui-ci, saisissant les poignets du politicien, s'écria :

— Ne me touchez pas... ou je vous fais jeter dehors !

— Attendez, monsieur Michel... On y va ! crièrent plusieurs voix.

Avant même que Michel ait eu le temps

d'intervenir, quatre solides paysans avaient enjambé l'estrade et empoigné Kharton. — Puis, comme un lapin qu'on change de cabane, ils le jetèrent dehors et refermèrent la porte à clef.

La victoire était complète. Toutes les mains cherchèrent celles de Michel, et le jeune homme, à travers la peau rugueuse et tannée des travailleurs, sentait très nettement que de l'amour passait...

Peu à peu la salle se vida et les groupes se dispersèrent dans les rues du village, joyeux et rieurs. De temps en temps des cris partaient dans la nuit comme des explosions de joie : « Vive monsieur Michel ! Vive Vergy !... »

Michel Servaux fraternisa avec les paysans dans quelques estaminets de Vergy. Puis, vers dix heures du soir, il reprit le chemin de la Fertay, escorté par une trentaine de jeunes gens qui portaient des lanternes vénitiennes et chantaient joyeusement.

Quand Michel rentra à la Fertay, il trouva la grande cuisine de la ferme pleine de monde. C'étaient des paysans de Vergy qui étaient

venus tout de suite raconter à M. Servaux l'exploit de son fils.

Dès que le vieillard aperçut son enfant, il ouvrit les bras, et l'embrassant avec amour :

— Cher petit ! Tu es bien de chez nous...

Michel releva la tête et dit simplement :

— Père, il était sale... Je l'ai lavé à la mode de Vergy !...

III

Quand les paysans furent partis, Lucienne monta se coucher et M. Servaux alla fermer la porte cochère.

Comme il poussait le premier panneau de la lourde porte, il aperçut, au bout de l'avenue, les phares éblouissants d'une automobile. Il attendit.

En quelques secondes l'automobile arriva près de lui :

— Bonsoir, monsieux Servaux !

Le fermier s'avança près du chauffeur et reconnut le domestique de M. de Terrienne.

— Voici, dit celui-ci, une lettre que Mlle Mar-

guerite envoie pour M. Michel. Elle m'a recommandé de la lui remettre ce soir.

— Bien. Je vais la lui porter.

Le chauffeur fit virer sa machine, jeta un « bonsoir » au passage ; puis la lourde voiture s'enfuit à toute vitesse,promenant devant elle l'éclat argenté de ses phares.

M. Servaux rentra et remit la lettre à son fils :

— Michel, voici une lettre qu'on apporte du château.

— Pour moi ?

— Oui. C'est de Marguerite.

Michel décacheta d'un coup d'ongle :

« 10 heures, soir.

« Monsieur Michel,

« J'apprends à l'instant votre beau geste « et votre triomphe !...

« Je veux vous féliciter dès ce soir, car « vous avez été grand et vous avez bien mé- « rité de Vergy.

« Monsieur Michel Servaux, merci au nom

« du pays ; et permettez-moi de vous dire :
« Bravo ! Soyez toujours un cerveau !...

« Marguerite de Terrienne. »

P. S. — « N'oubliez pas que nous allons « à Bienvillers dimanche prochain. Nous vous « prendrons, Lucienne et vous, en passant « à la Fertay. »

Michel tendit la lettre à son père et dit :

— Père, j'ai reçu ce soir bien des félicitations, mais voici celles que je préfère...

L'ESSOR

I

— Vous connaissez bien toute cette région, mademoiselle Marguerite ?

— Oh ! oui, monsieur Michel. Nous la traversons souvent.

Elle expliqua :

— En face de nous : c'est Berles-au-Bois. A gauche, ce clocher très pointu : c'est Monchy. Au-dessus : le bois d'Adinfer...

— Cette ligne sombre, là-bas, sur la hauteur ?

— Parfaitement.

— Et Beaumetz ?

— Nous l'avons laissé sur notre droite en quittant Rivière.

L'auto marchait en troisième vitesse. La

route était bien unie et la voiture glissait silencieusement le long des grands blés d'or, pendant que le soleil, monté au-dessus de l'horizon, gaspillait ses rayons sur la plaine.

— Joli pays, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

M. de Terrienne, sans quitter des yeux la route grise où il lançait sa voiture, répondit goguenard :

— Oui... Il y a mieux. Il y a pire. Tout cela dépend de l'angle sous lequel on le voit... Ma fille trouve que l'Artois c'est la petite Suisse du Nord de la France. Moi, je trouve que l'Artois est comme tous les pays : il a ses beautés, mais il a ses défauts. Il a surtout le triste privilège d'être un pays de retardataires. Les paysans, par ici, sont bêtes à manger du foin !

Marguerite qui, du fond de la voiture où elle causait avec sa cousine et Lucienne, avait entendu la réflexion du comte, intervint :

— Oh ! père... vous êtes injuste ! Nos paysans, sous une écorce un peu rude, sous un

masque lourd et inesthétique, cachent des trésors de sensibilité et de délicatesse.

Elle s'adressa à Michel :

— Par ici, monsieur Michel, vous ne trouverez presque pas de familles désunies. Toutes ces familles de travailleurs, groupées autour d'un clocher, demeurent fraternelles dans leurs détresses comme dans leurs réussites.

— C'est possible, dit le comte ; mais les paysans sont bêtes, routiniers...

— Oh ! la routine... Voilà un bien grand mot ! D'abord, la « routine » n'est souvent que le simple surnom de la tradition... Et puis, je trouve que la routine n'a pas que des torts. — Elle est un peu comme une jolie rose tout en haut d'un grand rosier: pour cueillir la rose, il faut traverser pas mal de branches et d'épines... Or, père, vous vous arrêtez tout de suite aux épines...

Michel se retourna vers la jeune fille :

— Très jolie, votre image ! Vous permettez que je la mette dans mon prochain roman ?

Marguerite sourit à Michel et répondit, en posant sur l'écrivain deux beaux yeux câlins :

— ... Tout ce que vous voudrez.

— Il est certain, reprit à son tour Michel, que les relations intellectuelles ne se trouvent pas dans nos campagnes, mais on peut apprendre cependant de bien jolies choses en lisant dans l'âme de nos paysans. — Parce qu'ils vivent loin de la grande ville où les vies s'entre-choquent dans un immense *struggle for life*, et que leurs pensées ne sont point troublées par le vague des idées modernes, peut-être gardent-ils un sens plus vrai de la vie, un jugement plus ferme, une notion plus exacte des événements...

— Vous, monsieur Servaux, vous voyez les paysans avec vos yeux d'artiste et vous les aimez à la manière d'un peintre qui cherche des « têtes » pour ses études !...

— Je vous demande pardon, monsieur le comte. Je ne m'arrête pas seulement aux détails du costume ; j'analyse le dedans, et je vous assure qu'il y a de réelles beautés.

— Bah ! C'est que vous n'avez pas approfondi...

— Si. J'ai causé souvent avec nos paysans : j'ai pu les apprécier. — Toujours ils m'ont paru des arbres vigoureux, bien enracinés, solides sur leurs traditions, peu accessibles aux idées neuves qui n'ont pas fait leurs preuves, durs aux vents et aux frimas...

L'automobile venait d'entrer dans le village de Berles-au-Bois, et M. de Terrienne avait ralenti la vitesse de sa machine.

Michel, tendant le bras vers une prairie toute verte, située à l'entrée du village, finit sa phrase :

— ... un peu comme ces pommiers rabougris qui, jusqu'à leur mort, donnent toujours la même espèce de pommes.

Le comte éclata de rire :

— Oh ! monsieur Servaux !... Vous aimez les images ; seulement, avouez qu'on pourrait faire pour nos paysans ce qu'on fait souvent pour les pommiers : les greffer.

— A quoi sert de greffer un arbre lorsqu'il donne de bons fruits ?

M. de Terrienne était fort entier dans ses idées. Il n'aimait point la contradiction ; et les reparties de Michel l'agaçaient manifestement.

Comme l'auto quittait le village, qui vers Bienvillers mesure à peine 400 mètres de longueur, et débouchait dans la plaine, Marguerite détourna la conversation. Montrant du doigt la flèche de pierres blanches, tout épineuse et toute grêle, du clocher de Pommier :

— Oh ! Voyez donc le beau panorama !

— En effet, dit Michel. Tous ces villages verts, embroussaillés autour des clochers, dispersés dans les moissons, sont comme de gros bouquets au milieu d'un cadre rustique. Mais le cadre est superbe !

— Là-bas, tout au fond, derrière Pommier ? demanda Lucienne.

— C'est Hubercamps, avec le bois sur la droite.

— Et plus haut encore ?

— C'est le bois de la Bazèque.

Michel demanda à son tour :

— Et Bienvillers ?

— Là... juste en face de nous, répondit le comte sans quitter des mains son volant.

— Mais pourquoi tous ces pays-ci portent-ils la même finale : « au-Bois » ?

Le comte se mit à rire :

— Demandez à ma fille. Elle connaît toute l'histoire du Pas-de-Calais.

Marguerite fit une petite moue derrière le dos de son père, comme pour dire : « Qu'il est agaçant !... » Puis elle répondit, en se tournant vers Michel qui l'interrogeait du regard :

— Il y a toute une légende. Dans le temps, — c'est si lointain qu'il est impossible de mettre une date approximative, — les villages de Berles, Bienvillers, Monchy et Sailly formaient les quatre points cardinaux d'un bois immense. Or, le roi de France qui était garçon et cherchait une femme, réunit un jour à sa cour les principaux seigneurs du royaume qui avaient des filles et leur dit : « Vous êtes tous riches de bourses et de fiefs. Je veux que la reine de France vienne d'un de vos castels. Revenez tous avec vos nobles

filles. Je prendrai pour femme celle qui portera la plus riche ceinture comme symbole de sa fortune... »

— C'est original, dit Lucienne.

— En effet. Seulement, n'oubliez pas qu'il s'agit d'une légende.

Marguerite continua :

— Or, au jour fixé, les seigneurs et leurs filles arrivent au palais, tout ruisselants d'or et de pierreries. Seule, une jeune fille qui venait des provinces d'Artois, brune et jolie, dit-on, ne portait ni or, ni pierres précieuses. Elle avait sur les cheveux une couronne de feuilles de chêne et portait à la taille, en guise de ceinture, une branche de chêne tordue. Elle fut accueillie par des rires et des quolibets. Le roi la fit appeler. — Mais elle, sans s'effaroucher, dit simplement : « Sire, les bois de mon père sont si grands et si garnis de chênes, que je porte sur moi le symbole de ma fortune. Et cette ceinture vaut, à elle seule, toutes les ceintures de mes rivales... » — C'est ainsi que la fille du seigneur de Bienvillers devint reine de France ; et c'est pourquoi les

villages, par ici, ont tous mis, comme un écusson à côté de leur nom, les mots : « au-Bois. »

— C'est fou ! déclara le comte.

— Comme toutes les légendes, monsieur le comte. Seulement, cette légende-ci est si charmante !...

Les voyageurs entraient dans Bienvillers par un chemin creux et sinueux, bordé de vieux tétards dont les têtes, larges et bosselées, piquées çà et là de petits rejets courts et raides, ressemblaient à des têtes de vieilles femmes, osseuses et presque dégarnies de cheveux.

— Attention, père ! cria Marguerite. Il y a un tournant brusque là-bas, dans le bas de la côte, en face de la maison à terrasse.

M. de Terrienne coupa l'allumage et pressa sur le frein légèrement. La lourde voiture vira doucement sur la gauche et descendit dans le village, entre les voitures dételées qui s'alignaient de chaque côté de la route.

Le comte stoppa en face d'une auberge près de l'église et les voyageurs descendirent pendant que le chauffeur s'inquiétait d'un garage.

Il y avait foule autour de l'église. Les pèlerins arrivaient nombreux de toutes les directions et, à la voix des cloches qui chantaient joyeusement, se joignaient les cris des forains, les trompettes des enfants, l'orchestre des chevaux de bois, les fanfares du cirque...

En descendant de voiture, Marguerite perçut une conversation qui venait d'un groupe voisin :

— C'est le châtelain de Vergy ?

— Oui ; avec sa fille.

— Et les trois autres ?

— Les filles, je ne les connais pas. Mais le garçon, c'est Michel Servaux.

— De la Fertay ?

— Oui. Il paraît qu'il est rudement capable !

Comme son père l'appelait pour le débarrasser de son cache-poussière, Marguerite n'entendit pas le reste de la conversation. Mais son amour s'enorgueillit tout de suite. — Le cœur des femmes a plus de chauvinisme lorsqu'il s'attache à une renommée en même temps qu'à un homme...

— Oh ! la jolie tour ! déclara Michel, en désignant la vieille tour massive qui se dressait toute droite sur le bord de la route :

— Oui. Elle date du XIVe siècle, n'est-ce pas ? Marguerite.

— Vous vous trompez, père : du XIIe siècle. L'église a été brûlée plusieurs fois, mais la tour est toujours la même.

Ensemble ils pénétrèrent dans l'église.

Il y avait foule. Au fond, sur un autel blanc et doré, trop éclairé par une traînée de feu que le soleil lançait par les fenêtres du chœur, brûlaient quantité de bougies rouges. — Dans la nef latérale de droite les reflets des carreaux de couleur couraient partout en danse serpentine : sur les gros piliers blancs, sur les toilettes claires, sur les visages basanés, sur les dalles, les bancs, les bannières, les statues... Le beau soleil de juillet faisait de cette église de village, blanchie à la chaux, un immense kaléidoscope.

Dans la chaire, un prêtre faisait le panégyrique de saint Etton. Il le faisait sans éloquence, à coups de phrases apprises par

cœur, mais cependant Michel écouta avec intérêt l'histoire de cet évêque qui avait évangélisé l'Artois et qui avait laissé à Dompierre et à Bienvillers des souvenirs si vivaces...

Après le sermon, il se pencha à l'oreille de Marguerite :

— Si nous avancions un peu ?

— Attendez... suivez-moi.

Et légère, aimable, Mlle de Terrienne se faufila entre les épaules des rudes paysans qui se tenaient debout sous la tour.

Les jeunes gens gagnèrent l'allée latérale de droite et trouvèrent un banc vide près du hérisson en fer où brûlaient des centaines de petits cierges. Ils firent signe à M. de Terrienne et aux deux jeunes filles qui vinrent les rejoindre.

Tout bas Michel demanda :

— Pourquoi les pèlerins ont-ils chacun une petite botte de foin et un morceau de pain ?

— C'est une vieille coutume. On fait bénir le pain et le foin pour les animaux.

— Pour leur donner à manger ce soir ?

— Oui, saint Etton est invoqué par les fermiers pour les bestiaux malades.

M. de Terrienne qui avait entendu la conversation, dit à son tour :

— C'est de la superstition !

Marguerite, d'un signe des yeux, fit comprendre au jeune homme qu'il valait mieux ne pas répondre. Michel se tut.

Après la messe, Marguerite demanda à Michel, en sortant :

— Je parie que vous avez fait des études de mœurs ?

— Beaucoup. Vous ne sauriez croire combien la vie est un champ d'étude pour nous qui écrivons... La plume, c'est la vocation qui nous la donne ; mais le coloris, c'est dans toutes les vies qui s'agitent autour de nous que nous le trouvons.

— Alors, si un jour vous écrivez un roman sur l'Artois, vous y mettrez les impressions que vous venez de glaner ?

— C'est bien possible.

— Mais vous n'oublierez pas de bien fleurir votre livre avec une belle page d'amour ?

Michel se demanda dans quel but Marguerite disait cela. Il crut deviner dans les beaux yeux amoureux qui se levaient vers lui un aveu que les lèvres n'osaient exhaler... et il se rappela avoir lu quelque part cette pensée de Mme Cottin : « La langue du cœur n'a pas besoin de mots pour être comprise ; c'est dans les yeux qu'elle est écrite. »

II

Le soir, quand Lucienne et Michel, ramenés en auto par le chauffeur du comte, rentrèrent à la Fertay, ils aperçurent les fenêtres du salon éclairées.

— C'est une visite ? demanda Lucienne à la bonne.

— Oui, mademoiselle : un monsieur.

— Il y a longtemps qu'il est là ?

— Une grosse heure. Il cause avec M. Servaux.

Elle ajouta, en se tournant vers Michel :

— Il est venu pour vous voir.

— Quel nom ?

— Je ne sais plus. Mais la carte de ce monsieur est là, sur le coin du buffet.

Michel saisit la carte, et tout de suite s'écria :

— Mais c'est mon éditeur !

Comme un grand enfant joyeux il entra au salon :

— Bonjour, monsieur Vollman. Quelle bonne surprise de vous voir à la Fertay, dans le vieux nid de ma famille !

M. Vollman serra amicalement les mains du jeune écrivain et dit en riant :

— On ne vous voit plus jamais à Paris. Alors j'ai pris la résolution de venir moi-même à Vergy.

— Il est de fait que je deviens tout à fait terrien. Je commence à aimer mon Artois comme Maurice Barrès aime sa Lorraine et Henry Bordeaux sa Savoie. Je m'enracine...

— C'est ce que me disait justement monsieur votre père.

Michel indiqua un fauteuil à son ami, et la conversation prit son cours :

— Mon livre se vend ?

— Non. Il s'arrache... Les éditions fondent comme des boules de neige !

— Gros chiffre de vente ?

— Depuis quinze jours je n'arrive plus à contenter mes libraires habituels. Si cela continue, nous fêterons la centième édition avant la fin de l'année.

— Alors vous m'apportez de l'argent ?

— Oui. Vous ne venez plus jamais me voir !...

— Et dire, s'écria Michel en regardant son père, que cet excellent M. Vollman a fait mille grimaces pour éditer mon premier livre ! J'ai dû, je me souviens, lui avancer trois mille francs comme garantie en cas de non réussite... — Maintenant il me paierait presque pour avoir chaque année un nouveau manuscrit !...

M. Vollman ne répondit pas, mais sourit malicieusement en tortillant sa moustache. Puis il ouvrit un portefeuille et rangea sur la table, par petits paquets, deux lignes de billets de banque.

M. Servaux laissa les deux amis régler

leurs comptes et passa à la cuisine pour prier Lucienne de mettre la table.

— Dépêche-toi, Lucienne. Ce monsieur va dîner avant de reprendre son train.

— Il ne couche pas ?

— Non. Il doit rentrer à Paris pour demain matin et va prendre ici le dernier train de dix heures et demie.

Le soir, Michel prit son chapeau pour reconduire son ami à la gare.

La soirée était douce. Le ciel étoilait.

— Irons-nous à pied ? demanda Michel.

— Moi, je préfère. Nous pourrons causer. Ce sera une délicieuse promenade digestive.

Quand ils furent sur la route de la gare, dans le silence de la nuit, l'éditeur questionna :

— Eh bien, monsieur Servaux, vous ne songez pas encore à fixer votre affection ?... Vous allez toujours rester célibataire ?

— Mon Dieu ! je vous avoue que le mariage m'a toujours effrayé. Il me faudrait à

moi une intellectuelle douce et affectueuse qui puisse vibrer à mon contact, qui puisse aimer comme moi, sentir comme moi...

— Eh bien, monsieur Servaux, j'ai votre affaire : une jeune fille charmante ; vingt et un ans ; fille unique ; grosse dot : deux cent mille francs.

— Parisienne ?

— Oui. Elle épouserait volontiers un jeune homme d'avenir.

— Ah ! fit Michel sans enthousiasme.

— Pensant à vous, j'ai questionné adroitement, et j'ai la certitude maintenant que vous seriez accueilli à bras ouverts par l'intéressée et les parents. Voulez-vous que je prépare une entrevue ?... Chez moi, par exemple ?

Michel ne répondit pas.

— Une entrevue n'engage à rien, insista M. Vollman. On se voit, on se cause, on s'apprécie... et si la réciprocité lève facilement, avec joie, sans effort, on se reconduit par la main...

Michel s'arrêta, et saisissant son voisin par le bras :

— Écoutez, mon cher ami ; je vous suis fort reconnaissant pour cette preuve de sympathie, mais j'appréhende ces entrevues organisées. Le blé ne veut pas être tourmenté pour lever, vous le savez. Or, l'amour est un peu comme le grain de blé...

Surpris de cette résistance à laquelle il ne s'attendait guère, l'éditeur insista :

— Évidemment, monsieur Servaux. Seulement, je tiens à vous mettre devant les yeux tous les avantages, outre les avantages pécuniaires qui sont exceptionnels. — D'abord, le père a été ministre et le redeviendra, assure-t-on dans les milieux parlementaires. Il vous ouvrirait de grandes et hautes relations. L'oncle est académicien et pourrait avoir une influence des plus heureuses sur votre avenir. Vous avez beaucoup de talent, c'est incontestable. Vous êtes jeune et déjà détenteur d'un nom très en honneur dans le monde des lettres. Il n'y a de doute pour personne qu'un jour vous irez vous asseoir sous la Coupole, mais... cette nouvelle parenté pourrait bien avancer l'heure de votre triomphe... Et

puis, vous serez à peine fiancé que tout de suite un joli ruban rouge viendra se fixer à votre boutonnière...

Michel marchait pensif.

— Eh bien, monsieur Servaux ? Vous paraissez rêveur ?

— Oui. Je songe à tout ce que vous me dites ; seulement...

Il hésita :

— Mais quoi ?

— ... Êtes-vous bien sûr qu'avec tout cela j'aurai le bonheur ?

— Que vous faut-il donc ? Je ne vous pensais pas aussi exigeant !

— Non, cher ami. Je ne suis pas exigeant. Je me passerais facilement, très volontiers même, des décorations, des ministres, des honneurs et de tout le tremblement !... Mais je tiens essentiellement à être heureux. Je veux bien lier ma vie librement, mais je ne veux pas qu'on l'enchaîne...

— Vous avez parfaitement raison. Aussi, c'est pour cela que je vous propose une jolie fleur pour votre boutonnière. Croyez-moi,

monsieur Servaux ; ma petite Parisienne est une ravissante petite fleur que vous pourrez épingler avec fierté sur votre cœur...

Michel leva les yeux vers les hauteurs de Vergy où la vieille tour du château dressait sa robe blanche, et où les étoiles, barrées à l'horizon par la ligne sombre de la forêt, semblaient des boutons d'or piqués dans le sommet des arbres :

— Oh ! dit-il très bas, très bas... comme s'il eût craint de perdre son secret, je connais une petite fleur des champs qui a plus de parfum que toutes les jolies fleurs de Paris...

Intrigué, M. Vollman voulut connaître le nom de cette fleur éclose sur la route que Michel avait parcourue depuis qu'il avait quitté Paris, mais l'écrivain garda obstinément son secret.

Arrivés à la gare, les deux amis se promenèrent le long du quai en attendant le train. Ils causèrent de toutes sortes de choses, du Tout-Paris, des théâtres, des potins, du roman en préparation, de la vie de cam-

pagne, etc., etc... Puis, quand le train fut entré en gare, l'éditeur ouvrit la portière d'un wagon et dit à Michel, en lui tendant la main :

— Allons... à plus tard ! Je suis tout à votre disposition. Si votre projet ne se réalise pas, écrivez-moi : je préparerai de suite l'entrevue.

Comme Michel ne répondait pas, il ajouta :

— Ma petite fleur de Paris est jolie, vous savez...

— Ah !

— J'en connais beaucoup qui, à votre place, ne la laisseraient pas faner sur sa tige...

— C'est que... fit Michel, hésitant, elle a peut-être moins de parfum que celle de chez nous...

— Bah ! Pour pouvoir comparer deux fruits il faut les goûter séparément.

Le train prit sa course lentement, et M. Vollman, qui avait espéré causer avec Michel de son mariage aussi facilement que de l'édition d'un livre, partit désappointé,

laissant le jeune homme rêveur mais nullement ébranlé, ni dans ses convictions, ni dans son amour. — Il y a des âmes qu'on n'exploite pas...

III

En quittant la gare de Vergy le chemin descend entre deux haies de pâturages, puis traverse une bande de petites maisons d'ouvriers.

Presque toutes les lumières s'étaient éteintes dans ces intérieurs modestes. Les travailleurs, immobiles dans le sommeil, réparaient les forces perdues et préparaient celles du lendemain. Et Dieu mettait la paix et le silence sur toutes ces vies humaines...

Tout à coup, comme il passait devant la dernière maison d'où, par les volets mal joints, s'enfuyait un filet de lumière, Michel entendit des sanglots. Il s'arrêta net, et prêta l'oreille. — Dans la nature le sommeil avait pris toutes choses et les feuilles des arbres elles-mêmes, fatiguées d'avoir été

tourmentées par le vent, s'appuyaient les unes contre les autres, immobiles et odorantes. La plainte venait donc de la petite maison...

Sur le bout des pieds, afin de ne pas faire de bruit, Michel se glissa près du volet. Ce dernier n'était pas accroché à l'intérieur ; il était simplement poussé. Michel écarta un peu les deux feuillets afin d'agrandir l'angle de lumière. Alors sa poitrine se serra : on veillait un mort !...

La pièce était petite. Au plafond une lampe était suspendue. Tout autour de la place, assis sur des chaises, des hommes et des femmes se serraient. Les hommes, la casquette sur les genoux, les bras croisés, le regard à terre, paraissaient ne penser à rien. — Peut-être leurs cœurs battaient-ils plus vite que de coutume, en sentant que la mort avait frappé près d'eux, qu'elle était dans la place, là... tout près ? Mais leurs visages, tout balafrés de rides que le vent de la plaine avait tannées, offraient comme des masques, une impassibilité absolue. — Seule, près de

la cheminée, une fillette d'une quinzaine d'années se serrait contre sa mère avec de l'épouvante au fond de ses grands yeux qui fixaient obstinément le visage du mort...

Sur un grand lit, au fond, contre le mur, reposait une longue forme blanche, imprécise à cause des linges qui enserraient les bras et les jambes, un peu fuselée vers les pieds, mais très large vers les épaules, et qui se redressait légèrement sur un petit oreiller où s'appuyait une tête maigre et cireuse, aux traits affreusement contractés... Et sur cette figure de cadavre, que les joies de la vie avaient certainement épanouie jadis et que la mort avait figée en un rictus effrayant, insouciantes et espiègles deux mouches s'étaient posées...

Près du lit : une petite table. Dessus : un crucifix entre deux bougies plantées dans des chandeliers en cuivre, et une assiette pleine d'eau bénite dans laquelle baignait une branche de buis desséchée.

Au pied du lit, la tête enfouie sous l'oreiller du mort, les mains crispées sur les draps,

une femme sanglotait... Et tout là-bas, au fond, dans la pénombre, penchée sur un prie-Dieu, la figure dans les mains, une jeune fille se recueillait devant la mort. — On ne voyait pas son visage qu'elle tenait tout entre ses mains gantées ; et son grand chapeau à larges bords garantissait ses cheveux de l'indiscrétion de la lumière. Mais, à sa taille élancée, à l'élégance de son attitude, on pouvait assurer que ce n'était point une femme du peuple.

— Sans doute une parente de la ville... pensa Michel.

Comme il achevait cette réflexion, la jeune fille abaissa les mains sur son prie-Dieu.

Alors Michel Servaux fut secoué jusqu'au cœur... et le volet qu'il écartait doucement d'une main se referma avec bruit.

Au tapage que fit le volet, toutes les têtes se tournèrent vers la fenêtre. Une voix dit :

— Il me semble qu'on a frappé.

— A moi aussi.

— Jean-Baptiste, allez un peu voir, dit une troisième voix.

D'un bond Michel Servaux se rejeta en arrière, gagna à pas de loup le pignon de la maison qui bordait les champs, et se coucha dans un champ de trèfle tout humide de rosée.

Il entendit très nettement qu'on ouvrait la porte. Il écouta :

— Non, dit l'homme qui avait passé la tête dehors, il n'y a personne.

... Puis la porte se referma.

Michel sortit de sa cachette, revint près de la fenêtre et, à nouveau, écarta les volets.

On causait maintenant à l'intérieur :

— Pourtant, j'ai bien entendu frapper, disait Marguerite.

— Il vous a semblé, mademoiselle, objecta un vieux paysan à cheveux blancs, le menton et la lèvre tout à fait rasés. Quand on veille des morts, on a toujours peur ; on croit entendre des choses qui ne sont pas. Ainsi...

... Et le vieux se mit à raconter une histoire de brigand quelconque.

Mais Michel n'écoutait plus. Tous ses regards étaient pour le joli visage qui s'incli-

nait là-bas, au pied du lit... Toutes ses pensées allaient à cette Marguerite qu'il aimait de façon si intense, si exclusive, et cependant avec une passion si douce, si peu exaltée, avec une passion dans laquelle la voix de la chair et des sens avait moins d'écho que celle du cœur... Toutes ses pensées tendaient vers cette jolie châtelaine qui parsemait sa route de bonté, de délicatesse, de charité, qui voulait son bonheur après celui des autres et qui ignorait si souvent son rang, ses titres, sa beauté, pour aller souffrir avec les malheureux, consoler les malades, prier pour les défunts... Et ce nouvel aspect de l'aimée, Michel ne le dédaigna point. — Il le préférait presque à tous les autres...

Les épaules nues, une fleur dans les cheveux et au corsage, le sourire et la joie sur le visage, Marguerite de Terrienne, dans le tourbillon d'une valse, pouvait avoir autant d'adorateurs que de danseurs. —En amazone, légère et rieuse, spirituelle et amusante, elle pouvait ensorceler les amoureux les plus exigeants. — Chez elle, dans le déshabillé de

tous les jours, parmi ses fleurs et les mille parures de son « home », elle pouvait arrêter les plus grands rêveurs : ses beaux yeux, avec leurs mille reflets, étaient pour les cœurs comme deux labyrinthes dont la sortie du premier n'était que la porte d'entrée du second. — Mais Marguerite avait d'autres charmes insoupçonnés que Michel venait de découvrir tout d'un coup, par hasard ; et ces charmes venaient en droite ligne de son cœur : elle aimait les humbles.

Après avoir fait l'aumône de l'argent, après avoir fait l'aumône de la poignée de main aux malades, elle savait faire aussi l'aumône de la prière... La charité qu'elle faisait à Vergy, elle ne la faisait point par réclame, mais par amour... Quand elle disait aux pauvres malades : « Je vous aime », elle ne mentait pas, car son amour restait fidèle après le départ des souffreteux...

Après une journée de plaisir, au lieu de faire comme son père et passer agréablement une soirée au milieu de revues et de magazines illustrés, dans l'égoïsme du bonheur,

elle s'était souvenue qu'en bas du village il y avait de la tristesse, de la souffrance, de la misère... Elle s'était souvenue qu'il faut, dans le malheur, prendre un peu de la part du voisin et que la douleur enguirlandée de sympathies creuse dans les cœurs des fissures moins cruelles...

Toute simple, voilant son élégance naturelle d'une robe sombre tout unie, elle avait pénétré dans la chaumière. Elle avait consolé les éplorés, rattaché les cœurs à l'espérance, d'un bon mot raffermi les courages, et réuni toutes les forces de la famille disloquées sous le choc... Et maintenant, donnant l'exemple aux hommes et aux femmes qui l'entouraient, elle priait avec ferveur mais sans ostentation.

Derrière son volet qu'il entr'ouvrait d'une main frémissante, Michel lui envoya tout bas dans la nuit de doux serments d'amour...

Tout à coup Michel Servaux fut tiré de sa rêverie.

Au tournant du chemin de la gare venaient d'apparaître les gros phares d'une automobile. Il se rangea de côté pour laisser passer

la voiture. Mais celle-ci vint se ranger près de la maison mortuaire et le chauffeur bloqua ses freins.

— On dirait l'automobile du château, pensa Michel.

Il s'approcha tout près et reconnut en effet le chauffeur de M. de Terrienne.

— Bonsoir, mon ami. Vous venez rechercher Mlle Marguerite ?

— Oui, monsieur Servaux.

— Eh bien, voulez-vous entrer là et dire à Mlle de Terrienne que j'ai deux mots urgents à lui dire.

— Bien, monsieur Servaux.

Le chauffeur pénétra dans la chambre mortuaire et Michel attendit.

Bientôt le domestique réapparut, suivi de Marguerite.

Michel, qui se tenait près de la porte, toucha du doigt le bras de la jeune fille :

— Mademoiselle Marguerite ! Venez... j'ai besoin de vous causer.

Ils s'éloignèrent à quelques mètres sur la route, derrière l'automobile.

Alors Michel, se raidissant pour refouler tout le sang qui lui arrivait au cœur, serra les mains de Mlle de Terrienne et déclara tout bas, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif :

— Mademoiselle Marguerite, je vais ce soir vous dire une folie... Vous me la pardonnerez?

La jeune fille ne répondit pas. Mais Michel s'aperçut que ses mains tremblaient. — Tout de suite il ajouta :

— ... Je vous aime !

Comme, en disant cela, Michel serrait nerveusement les doigts de Marguerite, celle-ci se dégagea et répondit doucement comme si elle ouvrait avec bonheur son cœur devant l'aveu :

— Monsieur Michel, ne serrez pas si fort ! Ma main, si vous l'aimez, vous ne la perdrez pas... Vous venez de m'avouer votre amour; moi, voilà longtemps que je n'ose l'avouer...

En disant cela Marguerite tendit la main à Michel Servaux. Le jeune écrivain la porta à ses lèvres avec respect et avec amour.

— Alors vous m'aimiez et n'en disiez rien?

— C'était pour mieux vous le dire à partir de ce soir...

— Chère petite !

Longuement, l'enlevant de terre dans ses bras nerveux, Michel Servaux enlaça sa fiancée dans une étreinte folle. Il lui mit un baiser sur les yeux, puis s'enfuit à travers les champs de seigle qui commençaient à onduler sous la brise de la nuit.

Quand il franchit le seuil de la Fertay, il se souvint de la conversation qu'il avait eue avec M. Vollman. Tout bas il répéta :

— Je ne connais pas la jolie fleur qu'il me destine, mais elle a sûrement moins de parfum que celle de chez nous...

Au lieu de rentrer avec précaution, comme il faisait d'ordinaire, Michel ouvrit les portes et les referma avec fracas. Puis, une lampe à la main, il pénétra chez son père :

— Père... oh ! apprêtez-vous à recevoir une grande confidence.

L'accent joyeux de son fils rassura tout de suite le vieillard.

— Une confidence ? fit-il.

— Oui ; et une grande nouvelle qui vous comblera de joie.

M. Servaux s'assit d'un bond sur son lit.

— Dans ce cas, va, mon petit ; dis vite.

— Eh bien, père, j'aime Marguerite et Marguerite m'aime aussi.

— Tu dis? questionna le fermier stupéfait.

— Je dis, père, que demain vous pourrez aller demander pour moi la main de Mlle de Terrienne...

Alors Michel raconta la scène de la maison mortuaire et le dialogue qu'il avait eu avec la châtelaine de Vergy.

M. Servaux ne put répondre de suite, car l'émotion l'étranglait. Son vieux cœur, tout usé à force d'avoir souffert, tout resserré sur ses peines comme un vieux rhumatisant, venait tout d'un coup de se détendre comme un ressort, et tout vibrait ensemble : la surprise, la joie, l'amour...

Mais, derrière ce grand garçon qui venait de se confesser si vite, si franchement, il sembla à M. Servaux que la tradition se redressait en souriant...

LES AILES BRISÉES

I

Le matin, M. Servaux avait dit au premier valet :

— Vous n'irez pas aux champs aujourd'hui. Vous nettoierez le coupé et vous vous occuperez des chevaux et des harnais. Je dois aller cet après-midi au château.

Lui-même avait surveillé le pansage des deux jolis normands au poil fin et luisant, et vérifié l'astiquage des cuirs et des cuivres. — Il voulait que son attelage fût irréprochable pour aller au château demander la main de Marguerite, pour ce grand voyage vers le bonheur...

A midi, on déjeuna sous la treille. Mais les plats retournèrent à la cuisine moins vides

que de coutume. L'appétit chômait. Les corps s'oubliaient presque... Les cœurs seuls vivaient.

— Que d'événements tout de même depuis mon retour ! dit Michel. Je crois sortir d'un rêve...

M. Servaux acheva de plier sa serviette et répondit, en offrant une cigarette à son fils :

— Cher petit ! Tu te trompes... C'est dans un rêve au contraire que ce jour va te faire entrer...

Puis il tira sa montre :

— Il est une heure et demie. Je vais m'habiller afin d'arriver au château vers trois heures.

— Lucienne, ajouta-t-il, en se tournant vers sa fille, tu as préparé toutes mes affaires ?

— Oui, père. Vous trouverez sur votre lit tout ce que vous m'avez demandé.

— Vous mettrez une cravate blanche et des gants blancs, n'est-ce pas ? demanda Michel.

M. Servaux posa ses larges mains osseuses sur les épaules de son fils et, le considérant avec amour :

— Ne crains rien, mon petit. Lucienne m'a préparé ma redingote, ma chemise brodée, mes souliers vernis... Je vais être beau comme je ne l'ai pas été depuis trente ans peut-être !... Ah ! Michel ! tu ne peux savoir la joie que tu me donnes aujourd'hui. — Voici que je suis vieux, tout craquant d'ankylose, tout meurtri de rhumatismes, et cependant je suis heureux... Je sens le printemps rentrer dans mon vieux cœur et l'emplir d'espérance bien chaude. Tu sais, Michel, les vieux arbres tout rabougris que les vents de l'hiver ont brisés donnent encore parfois de jolis rejets... Ce qui fait l'arbre, ce ne sont pas les branches... : c'est la sève.

Lentement, très lentement, comme lorsqu'on embrasse un objet de piété, M. Servaux posa ses lèvres sur le front de Michel et dit, avec un accent d'infinie tendresse :

— Mon petit ! Merci pour le bonheur que tu ramènes à Vergy...

Ensuite, il entra dans sa chambre.

Quand son père fut parti, Lucienne s'approcha de Michel. Depuis le matin, depuis qu'elle

savait la grande nouvelle, elle avait eu mille fois envie de dire à son frère: « Tu es heu-
« reux parce que tu aimes et te sens aimé...
« Et moi, je suis heureuse de la même façon...
« Tu avais bien deviné : de Kerlioz me désire
« pour femme. »

Les joies intimes aiment à se confesser, et lorsqu'on les renferme obstinément dans un coin du cœur elles finissent par devenir pesantes et par faire mal... Aussi, c'était avec bonheur que Lucienne allait enfin pouvoir exhaler son secret. — Déjà ses lèvres s'entr'ouvraient... Mais soudain, au milieu de cette joie familiale qui emplissait la Fertay, dans cette confiance qui soulevait les cœurs, Lucienne entrevit la possibilité d'un refus... Elle revit comme autrefois son vieux père oublié, délaissé, traînant seul vers la tombe son chagrin, ses souffrances... Et alors, elle éleva son âme très haut, très haut, au-dessus de toutes les aspirations de son cœur, très haut jusqu'au sacrifice... et renferma sa joie.

— Tu allais dire ? questionna Michel qui avait vu les lèvres s'entr'ouvrir.

Délibérément Lucienne biaisa :

— Je me disais : A-t-il de la chance tout de même, ce Michel, de conquérir aussi aisément les jolis cœurs !...

— Mais, petite sœur, tu connaîtras aussi quelque jour cette joie-là. Quelqu'un te mettra dans sa vie comme je mets Marguerite dans la mienne.

Lucienne s'appuya contre son frère et dit, douce et câline :

— Tu crois ?

— Mais certainement. Tu as des yeux si grands, si francs, si purs, qu'une âme fatalement voudra s'y mirer.

Michel disait cela avec affection, en regardant Lucienne dans le fond des yeux. — Mais la jeune fille tenait bien son secret, et Michel ne comprit pas que les jolis yeux noirs disaient :

— C'est déjà fait...

II

Quand M. Servaux arriva au château, il fut introduit dans le salon.

Sur les guéridons d'énormes potiches débordaient de fleurs, et la pièce s'emplissait de la senteur des giroflées et du parfum des héliotropes. M. Servaux s'assit dans un fauteuil près d'un guéridon. Machinalement son regard se promena sur les objets qui l'entouraient ; mais il s'arrêta vite devant la photographie de Marguerite qui s'offrait, entre un album de l'Exposition de 1900 et une pile de cartes postales illustrées.

Il la considéra attentivement et pensa : « Elle est vraiment jolie et distinguée... » — Volontiers, avec cette complaisance que mettent les pensées à flâner devant la beauté, il s'attarda dans sa réflexion.

Bientôt une porte claqua et M. de Terrienne entra.

Il s'avança en souriant vers M. Servaux ; mais, comme il lui tendait la main, il aperçut

les gants blancs... Son sourire immédiatement se figea au coin des lèvres.

Sans un mot, d'un geste de la main, il indiqua un fauteuil au visiteur et vint se placer en face de lui. Alors, rapidement, de cet œil exercé aux détails du monde et aux conventions, M. de Terrienne releva le costume, les souliers vernis, le chapeau haut de forme, la cravate blanche... Il eut envie de parler le premier, puis il eut pitié... — Il s'efforça de donner à sa physionomie un masque impassible, prit dans un vide-poche un petit coupe-papier pour occuper ses doigts nerveux, surexcités, et attendit.

— Monsieur le comte, commença le père de Michel, je suis bien souvent venu vous trouver pour des questions importantes, parfois confidentielles... Mais aujourd'hui ma démarche a un caractère plus spécial...

M. Servaux avait beau faire appel à toute son énergie ; malgré lui sa voix était mal assurée. Le comte s'en aperçut, mais, par convenance, n'interrompit pas.

— Monsieur le comte, si vous le permet-

tez, je laisserai à la porte tous les préambules et toutes les phrases détournées pour vous exposer nettement le but de ma visite.

— Comme il vous plaira, monsieur Servaux.

Alors, posant sa main gantée sur le bras du fauteuil afin de donner comme un point d'appui à son émotion, M. Servaux déclara :

— Monsieur le comte, mon fils m'a prié de venir solliciter pour lui la main de Mlle Marguerite.

A cette phrase que M. Servaux avait prononcée lentement, en scandant les mots, le comte de Terrienne ne répondit pas. Mais le coupe-papier avec lequel il jouait se brisa net sous la pression rageuse des doigts. Le comte jeta les morceaux dans un porte-cartes et se leva. Les mains en poches, il arpenta la portion du salon comprise entre la cheminée et les deux canapés, le regard à terre, le front volontaire.

— Ma communication a l'air de vous bouleverser ? dit M. Servaux, affreusement pâle.

— En effet, monsieur Servaux. J'aurais préféré pouvoir donner une réponse à un inter-

médiaire et vous éviter la peine de la recevoir vous-même...

M. de Terrienne s'arrêta. Il jugea, à la pâleur de M. Servaux, que le coup de lance avait été assez profond.

Le père de Michel ne répondit rien. Il demeurait anéanti, disloqué par ce coup de massue si imprévu. Il éprouvait, devant l'écroulement de son rêve, la douleur que doit éprouver l'architecte qui voit disparaître son œuvre en quelques secondes, dans un incendie ou un tremblement de terre.

Tout à coup son cœur se déchira et un sanglot traversa le silence du grand salon. — Mais ce fut tout. M. Servaux eut honte de sa faiblesse ; il se ressaisit aussitôt et sa voix, mal assurée tout à l'heure, vibra comme une lame :

— Monsieur le comte, le sort qui n'a jamais été clément pour moi vient de me voler une nouvelle joie... Le coup est dur pour moi, mais je l'accepte. Il sera dur pour mon fils ; je l'aiderai à le supporter. Seulement, je dois avouer que je m'attendais à une tout autre réponse...

— Il est vraiment fâcheux, monsieur Servaux, qu'avec votre tact, votre jugement, votre connaissance de la vie, vous n'ayez pas songé à l'impossibilité de l'union que vous me proposez. Vous vous seriez évité une grande peine et vous m'auriez évité, à moi, un véritable regret...

— Quel regret ?

— Eh oui, monsieur Servaux. Il y a des gens auxquels on fend le cœur d'un geste délibéré parce qu'ils ne méritent que de l'antipathie ; mais il en est qu'on appréhende de faire souffrir... Or, vous êtes de ceux-ci, monsieur Servaux. J'ai toujours eu pour vous une profonde estime, une très réelle amitié. Cette estime et cette affection, je les reporte entièrement sur vos enfants ; mais vous auriez dû comprendre qu'il y a dans nos amitiés un fossé infranchissable... Vous avez essayé de le franchir : Vous avez eu tort.

M. Servaux reprit toute son assurance. Il savait maintenant qu'il rentrerait à la Fertay en traînant de la désillusion tout le long du chemin ; il voulait au moins que cette désil-

lusion s'appuyât sur une raison sérieuse.

— Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir, monsieur le comte.

M. de Terrienne approcha un fauteuil et s'assit près du père de Michel.

— Voyons, monsieur Servaux, je vais vous citer un exemple qui vous fera comprendre le motif de mon refus : il y a un an, Marguerite, qui venait de franchir sa vingtième année, a été demandée en mariage par un riche industriel du Nord. Le père de ce monsieur est venu ici même, comme vous aujourd'hui, me dire ce que vous venez de me dire... J'ai refusé. — Et notez, cher monsieur Servaux, que le prétendant était un charmant garçon,fils unique, et qu'il apportait une fortune de cinq millions.

M. Servaux saisit cet aveu comme une planche de salut et s'y cramponna :

— Je savais, en effet, que vous faisiez de la fortune une question secondaire, et c'est pourquoi j'avais espéré que la démarche de mon fils...

M. de Terrienne interrompit :

— Voyons, voyons, monsieur Servaux, ne revenons plus sur cette question, je vous prie. J'estime M. Michel. C'est, je le sais, un jeune homme de grand avenir. Il rendrait ma fille heureuse, j'en suis persuadé ; mais, vous ne l'ignorez pas, monsieur Servaux, il y a dans la noblesse française une vieille tradition qui domine les alliances...

— La question du sang ?

— Précisément, monsieur Servaux.

Le comte de Terrienne regarda M. Servaux, et son œil avait quelque chose de provocant sous une fierté mal dissimulée.

M. Servaux releva le gant :

— Je sais parfaitement que la noblesse désire rester homogène jusque dans ses titres, mais vous avouerez, monsieur le comte, qu'il est fâcheux de faire du mariage une question de particule.

— Je n'ai pas, monsieur Servaux, à vous suivre sur une question d'appréciation toute personnelle. Ma décision est irrévocable, et je m'étonne de votre insistance à vouloir l'ébranler.

En disant cela, le comte se leva, signifiant à son visiteur qu'il voulait clore l'entretien. Mais M. Servaux demeura assis :

— Monsieur le comte, je vais partir, le cœur brisé... Vous n'en doutez pas, car vous êtes père et vous savez combien les douleurs qui atteignent le cœur des enfants s'enfoncent en même temps dans le cœur des parents... Mais avant de quitter ce salon, j'ai une demande à vous adresser. La voici en deux mots : Vous venez de solutionner avec aisance une question qui, à mon avis, vaut bien quelques jours de réflexion... C'est votre droit ; je n'ai rien à dire. Mais vous oubliez que cette question-là intéresse Mlle Marguerite plus directement que vous-même. Vous pourriez, ce me semble, prendre le temps de la consulter.

— Je n'ai pas à consulter ma fille, répondit froidement M. de Terrienne.

— Il y va cependant de son bonheur.

— C'est précisément son bonheur que je défends.

M. Servaux jugea qu'il était temps de quitter ce salon où il était entré, le soleil dans

le cœur, et où, en quelques minutes, il venait de voir son espoir mis en miettes.

Il se leva, et très correct, dressant sa grande taille devant le comte :

— En tout cas, monsieur le comte, je pourrai dire à mon fils que vous n'avez pas osé faire paraître Mlle de Terrienne devant moi. Je sais bien ce qu'elle aurait répondu, elle, car elle a le sens très exact de la vie : elle voit les hommes et non les particules !...

— Ah ! monsieur Servaux, s'écria le comte devenu pourpre, ne me provoquez pas... ou je vous fais chasser de chez moi !...

En disant cela, M. de Terrienne s'était approché d'un guéridon. Il mit le doigt sur un timbre.

— C'est cela, monsieur le comte, faites-moi chasser par vos laquais. Ce sera un honneur de plus pour mes cheveux blancs...

Les deux hommes se mesurèrent un instant du regard.

M. Servaux, comme un lion blessé qui défend son petit, redressait tant qu'il pouvait ses épaules ankylosées et comprimait les lar-

mes que le cœur affolé envoyait dans les yeux.

Blême et surexcité, M. de Terrienne appuya sur le timbre.

Un valet de chambre vint aussitôt.

Le comte se tourna vers lui, et désignant du doigt le beau vieillard endolori :

— Joseph, reconduisez monsieur à sa voiture !...

III

Quand M. Servaux eut regagné son coupé, il s'effondra sur les coussins, et se mit à sangloter.

Les paroles dures et autoritaires du comte lui avaient frappé sur le cœur comme des coups de marteau et la douleur avait jailli comme l'eau d'une éponge qu'on exprime.

Dans le premier moment, il ne prit pas garde à son chapeau qu'il écrasait dans l'angle du coupé ni à ses gants blancs qui étaient tombés sur le tapis et que la semelle des souliers salissait. Il n'avait devant lui que le souvenir cruel d'un homme arrogant, injuste et

méchant, qui l'avait cravaché d'une phrase cinglante et l'avait mis à la porte de chez lui.. Et ce souvenir d'une blessure que l'amour-propre ne pouvait supporter devenait atroce. — Le vieillard fuyait le château comme une bête fouettée qui cherche un refuge...

Quand la voiture atteignit les derniers arbres de l'avenue, M. Servaux passa la tête par la portière et cria au cocher :

— Prenez à gauche, par Vergy.

Il ajouta :

— Vous arrêterez au presbytère.

Puis il s'épongea les yeux et serra ses tempes où les artères battaient une charge folle.

Lorsque les chevaux s'arrêtèrent devant le presbytère de Vergy, M. Servaux entra vivement par la porte basse du jardin.

La vieille servante du curé sarclait dans un parc. M. Servaux demanda, de loin :

— Monsieur le curé est là ?

— Oui, monsieur Servaux. Il est dans son bureau.

Le père de Michel poussa la porte du corridor. — L'abbé Mathieu, qui l'avait aperçu

par la fenêtre de son bureau, venait au-devant de lui. Tout de suite il lut sur le visage du visiteur qu'il s'agissait d'une chose grave et referma avec soin la porte.

Alors, d'une voix haletante et précipitée, M. Servaux raconta ce qui s'était passé. Ensuite il pleura comme un enfant.

— Voyez-vous, monsieur le curé, j'ai déjà traversé bien des crises, car je suis un familier de la souffrance... Mais jamais je n'ai été meurtri aussi profondément. Cette journée est une brisure dans mon existence!... Dieu paraît oublier que je suis las de souffrir...

L'abbé Mathieu, profondément ému, considéra le vieillard avec pitié. Il connaissait la force de volonté de M. Servaux et il comprenait qu'il avait fallu un terrible choc pour mettre si bas une énergie qui n'avait jamais plié dans la vie.

— Monsieur Servaux, dit-il, même dans les plus grandes épreuves, même dans celles qui paraissent tellement imméritées que nous les déclarons injustes, il ne faut jamais montrer le poing au ciel. La secousse est terrible, je

l'avoue. Elle a ébranlé votre pensée et votre cœur. Mais elle n'est pas de celles qui détruisent irrémédiablement. M. de Terrienne veut jouer au tyran ; c'est dans ses cordes habituelles. Mais je connais sa fille : elle n'est pas de celles qui laissent disposer de leur cœur... M. Michel est encore jeune; qu'il laisse faire le temps. Vouloir brusquer les événements serait, à mon avis, assurer la défaite... Il faut absolument convaincre de cela M. Michel.

M. Servaux prit la main du prêtre :

— Monsieur le curé, je vous en prie, allez vous-même à la Fertay. Préparez peu à peu Michel à recevoir la nouvelle. Ce sera moins cruel pour lui et moins pénible pour moi.

— Volontiers, dit le prêtre, en prenant son chapeau et sa canne qui pendaient au portemanteau.

Avant de sortir, M. Servaux leva vers son compagnon des yeux pleins de douleur :

— Et puis, monsieur le curé, tâchez surtout de mettre Michel en garde contre sa nature impulsive. Je le connais. Il est prompt

dans ses décisions... Pourvu que son chagrin ne le chasse pas de Vergy !...

L'abbé Mathieu comprit l'appréhension de M. Servaux.

— C'est surtout pour cela, dit-il, que je vais vous devancer à la Fertay.

— A la bonne heure ! monsieur le curé... Je me réjouissais de sentir Michel près de moi ; et depuis que Paris me l'avait rendu, la joie et la santé étaient rentrées chez moi... Mais maintenant j'ai peur...

— Bah ! Le chagrin traîne toujours après lui des craintes exagérées.

— Oh ! non... J'ai le pressentiment que je vais perdre mon fils une seconde fois...

L'abbé Mathieu ne laissa pas aux larmes le temps d'apparaître. Il poussa M. Servaux vers son coupé et lui dit tout bas, afin de ne pas être entendu du cocher :

— Je vais descendre à la Fertay en droite ligne, par le sentier des moissonneurs. Vous, rentrez tout doucement et faites un détour par le chemin de la gare.

— C'est entendu. A tout à l'heure.

M. Servaux monta dans sa voiture et dit à son domestique :

— Nous rentrerons par le chemin de la gare. Allez doucement, car les chevaux ont chaud.

Le coupé glissa lentement sur la route grise, entre les champs chargés de moissons d'où s'élevait l'éternelle chanson de la terre.

Et pendant que la voiture s'enfonçait dans la plaine, M. Servaux se faisait tout petit, tout petit, dans un coin du coupé, afin que les moissonneurs qui goûtaient sur le bord du chemin ne vissent pas qu'il était en toilette... et qu'il avait pleuré...

LE DÉTOUR

Après le départ de M. Servaux, le comte de Terrienne était monté à la chambre de sa fille.

La chambre de Marguerite ouvrait directement sur le parc, de sorte que la jeune fille n'avait vu ni M. Servaux ni le coupé qui stationnait dans la cour d'honneur. De plus, comme sa chambre était située tout à fait à l'angle du château, elle n'avait pas entendu les éclats de voix qui montaient du salon. Aussi, M. de Terrienne la trouva très calme, occupée à broder devant sa fenêtre. Il se fit aimable, caressant même, et proposa une promenade à cheval sous les bois.

Marguerite fut surprise de cette sollicitude

soudaine, car M. de Terrienne était d'ordinaire très froid, même dans l'intimité. Elle comprit qu'il s'agissait d'une communication importante et que son père, en diplomate, opérait un mouvement tournant. Elle posa son ouvrage et demanda :

— Vous avez à me parler, père?

Comme le comte regardait par la fenêtre sans répondre, elle ajouta :

— Vous tournez autour de moi comme un gros pécheur autour d'un confessionnal! — C'est donc bien grave ce que vous avez à me dire?

M. de Terrienne se pencha vers sa fille et dit, en s'efforçant de sourire pour cacher son souci :

— Grande enfant!... Je viens tout simplement te proposer une promenade à cheval. La journée a été chaude; j'ai mal à la tête et ne serais pas fâché de sortir un peu. À la tombée du jour, sur la lisière du bois, ce sera délicieux.

Marguerite comprit que cette phrase en cachait une autre que le cœur retenait avec

peine. Elle voulut l'arracher. Mais elle n'y parvint pas, et quand, se levant, elle dit :

— Vous paraissez souffrant, père? contrarié même...

— C'est possible, répondit le comte sans sourciller, car j'ai des ennuis avec mes fermiers. Ces gens-là ne sont jamais contents! Ils voudraient que je renferme mes bois afin d'empêcher les lapins d'aller s'amuser dans leurs luzernes et leurs betteraves !...

La jeune fille s'apercevait bien que son père dissimulait. Mais les secrets que le comte gardait obstinément dans son cœur, Marguerite savait qu'ils étaient comme des clous rouillés dans une vieille barre de chêne. On ne les arrachait pas : on ne pouvait que les briser...

Elle n'insista pas et mit sa robe d'amazone.

Toute la soirée M. de Terrienne demeura avec sa fille. Il ne voulait pas la laisser seule un instant, de peur qu'un domestique indiscret parlât de la visite de M. Servaux et... de son départ...

Après avoir fait une partie d'échecs avec

M. de Terrienne, Marguerite alluma un flambeau et vint prendre sur les lèvres paternelles le baiser qu'elle cueillait chaque soir.

Mais elle rendit le baiser plus longuement que d'habitude et demanda :

— Père, ne jouez pas avec ma curiosité... Vous avez quelque chose à me dire, je le sens...

M. de Terrienne serra sa fille dans ses bras et répondit, rieur et bon enfant, insistant sur les trois premiers mots :

— Mademoiselle de Terrienne, vous avez raison. J'ai un grand secret à vous confier. Je vous le donnerai demain matin.

— Et ce secret, demanda encore Marguerite, me fera sourire?

— Mieux que cela, petite fille; il fera ton bonheur...

II

Marguerite dormit mal. La curiosité veillait dans son cœur, et cette veilleuse-là brillait trop pour que les yeux ne s'ouvrissent pas comme au grand jour.

Le matin, elle se leva de bonne heure et descendit.

Elle trouva son père dans son bureau. Il était en robe de chambre et dépouillait son courrier.

— Bonjour, ma fille, dit le comte en caressant les boucles blondes qui folâtraient sur les épaules de Marguerite.

— Bonjour, père !

Tout de suite, Marguerite embrassa son père, et, s'approchant tout près de son oreille, lança comme un souffle :

— Votre secret? père... Vous m'avez promis pour ce matin.

M. de Terrienne attira sa fille près de lui dans l'angle du canapé et commença lentement, en soupesant les mots et en cherchant à lire dans les yeux de Marguerite la façon dont ils entraient dans son cœur :

— Ma chérie, tu sais que j'ai déjà reçu beaucoup de visites à ton sujet... Depuis un an les partis se sont présentés nombreux, j'oserais même dire trop nombreux... Je les ai toujours éconduits, les uns avec ton assen-

timent, les autres sans même t'avoir consultée parce qu'ils ne méritaient pas de retenir l'attention. Mais aujourd'hui je me trouve en face d'une demande qui laisse les autres bien loin derrière elle...

M. de Terrienne fixa son petit œil gris dans les yeux bien clairs de Marguerite pour voir si ces derniers allaient trahir quelque chose.

— Il s'agit d'un jeune homme charmant avec lequel tu as dansé ici à notre dernière réunion.

Un éclair de bonheur traversa les beaux yeux de la jeune fille. Elle demanda, craignant que Michel ne l'entraînât vers Paris :

— Ce serait pour rester à Vergy ?

— Oui. Je sais que pour le mariage c'est ta première condition. Je l'ai donc exposée au prétendant qui accepte avec joie. Le château est très grand. Je vous installerai dans la partie centrale et la partie ouest, et je garderai pour moi les appartements de la vieille tour qui regarde l'étang.

Marguerite écoutait son père en souriant. La joie brillait dans ses yeux. M. de Ter-

rienne le remarqua et s'en félicita ; mais il fut très surpris de constater que sa fille ne demandait ni le nom, ni l'âge du prétendant. Il la dirigea donc dans cette voie :

— Tu devines sans doute de qui je veux parler ?

La jeune fille rougit :

— Mais oui... père. Depuis longtemps j'aimais la franchise de son regard, le charme de sa voix... et puis surtout son intelligence si vive, sa plume si fine, si délicate...

Le comte tressaillit. Brutalement il interrompit :

— Tu dis ?

— Je dis que depuis longtemps, avant même d'être assurée de réciprocité, j'aimais Michel Servaux.

D'un geste rageur, M. de Terrienne repoussa sa fille. Puis il quitta le canapé sur lequel il se prélassait.

Ah ! c'était donc une comédie ! et M. Servaux avait raison de réclamer la décision de Marguerite... Les jeunes gens s'aimaient ?...

La jeune fille, constatant le désarroi moral

du comte, se leva, pâle et craintive. M. de Terrienne se planta devant elle et dit, en s'efforçant d'apaiser sa voix et de retenir la colère tout au fond de son regard :

— Mais non... Il ne s'agit pas de Michel Servaux. C'est le comte de Lurac qui demande ta main...

— Ah ! Celui-là, jamais !...

... Et Marguerite tomba, en pleurant, dans les bras de son père.

Celui-ci, sachant que les femmes sont faites de nerfs et non de volonté, sachant aussi que les nerfs sont comme des cordes de violon auxquelles un bon archet fait rendre tous les sons et toutes les expressions, se fit caressant afin de mieux persuader :

— Voyons, voyons... Marguerite. Je ne comprends ni ton amour, ni tes larmes... Que tu aies senti ton cœur battre spontanément et qu'à plaisir tu l'aies empli d'amour, c'est tout naturel à ton âge... Qu'un jeune homme qui valse à ravir, possède une âme d'artiste et sait se servir des meilleurs mots pour dire habilement une chanson d'amour, t'ait poussée

dans son filet, c'est encore très naturel, car ta jeunesse ne manque ni de grâce, ni de séduction... Mais qu'à la légère, sous le choc d'une première impression, tu te sois laissée glisser insensiblement sur une pente dangereuse, sans essayer de réagir contre le courant de la passion, c'est inconcevable !...

Marguerite leva vers son père deux yeux très doux, mais obstinés :

— Je ne vous comprends pas, mon père. J'aime Michel Servaux librement et à plein cœur. Je l'aime de toute mon âme, comme je me sens capable d'aimer quelqu'un.

— Tu le crois, parce que tu es jeune et n'as pas l'expérience de la vie. Tu le crois, parce que tu es franche et sensible et que tous les calculs de Michel Servaux échappent à ton regard.

— Je vous répète, mon père, que j'aime Michel Servaux de toute mon âme !

Monsieur de Terrienne connaissait le cœur de sa fille. Il comprit, à cette réplique simple mais résolue, qu'il allait à une défaite... Néanmoins, il continua :

— Je te crois, chère petite. Mais ton erreur est celle de toutes les jeunes filles qui sont peu sorties, qui n'ont vu qu'un tout petit coin de la vie et s'accrochent désespérément au cou du premier Don Juan qui passe...

— Il n'y a pas d'erreur dans mon amour, mon père. Et c'est précisément parce que cet amour n'a été ni provoqué, ni calculé qu'il surpasse tous les autres. Il a jailli dans mon cœur, comme les grands lis blancs sortent de terre à l'entrée du printemps ; il a jailli pur et embaumé, parfumant mes pensées et soutenant ma vie.

Le comte arpenta la pièce, visiblement déçu et mécontent :

— Je t'en prie, Marguerite, ne fais pas de littérature ! Les jolies phrases n'ont rien à voir dans une question aussi sérieuse que celle-ci.

— Vous avouez donc, père, que vous faites de mon mariage une question financière, puisque vous laissez la sensibilité à la porte et n'admettez pas la part du cœur...

— Si. J'admets fort bien la part du cœur,

mais le cœur, à ton âge, est comme un enfant qu'il faut continuellement tenir par la main.

Marguerite se redressa :

— Père, vous saurez qu'à mon âge le cœur ne fait plus de faux pas...

— Oh ! oh ! Tu es bien prétentieuse !...

— Parfaitement. Et j'ai le droit de l'être, devant votre attitude inconcevable !

Monsieur de Terrienne sentit la colère monter sous sa langue. Mais il serra les dents et l'arrêta. Il savait que les menaces le mettraient vis-à-vis de sa fille, résolue mais calme, dans une infériorité morale.

— Comment ! mon père... Vous m'avez, souvent contre mon plaisir, traînée à votre remorque dans tous les salons du nord de la France. Vous vous êtes servi de ma beauté, j'ose le dire, pour faire valoir votre nom et vos titres, pour satisfaire votre vanité et entendre les éloges qui me suivaient dans le monde... Vous avez, — oh ! ne protestez pas ! — mis adroitement devant mes pieds des adorateurs par douzaines, des héritiers jeunes et beaux, des couronnés de toute taille... Je n'ai jamais

rapporté à Vergy qu'un cœur lourd d'ennui et de mépris. — Or, maintenant, parce que j'aime Michel Servaux, je sens mon cœur léger et plein de vie. Le bonheur y chante tout le long du jour... — Alors, mon père, pourquoi dites-vous que je n'ai vu qu'un tout petit coin de la vie et qu'il y a de l'erreur dans mon amour ?

Drapée dans un peignoir mauve, pli Watteau, garnie de flots de rubans, la jolie châtelaine se tenait droite devant son père. Sous les cheveux d'or pâle que le sommeil avait desserrés et qui retombaient, souples et ondulants, sur les épaules, sa figure avait une pâleur de cire et son regard une expression de douleur immense :

— Mon père, je vous le répète, j'aime Michel de toute mon âme. Il n'y a pas d'erreur dans mon amour. Les cœurs qui vibrent à l'unisson et qui se rencontrent dans la vie se reconnaissent vite... Michel m'a tendu la main : j'ai compris que je pouvais en toute confiance y appuyer mon âme...

— C'est possible. Mais tu as eu un grand

tort : tu as oublié que le sang des Servaux n'a pas d'histoire...

Marguerite eut un rire saccadé et bruyant, comme un spasme de la gorge et du cœur :

— Ah ! vous voilà bien, vous, avec vos préjugés stupides, vos manies des grandeurs !... Vous trouvez que ce sont les blasons qui décorent les hommes ? Moi, je trouve que ce sont leurs âmes !

M. de Terrienne, cette fois laissa échapper sa colère ; il frappa sur son bureau un coup de poing terrible :

— En voilà assez ! Tu épouseras M. de Lurac.

— Jamais !

— Nous verrons bien !... D'abord il est comte et Michel Servaux n'est qu'un roturier...

Marguerite laissa son cœur venger sa souffrance :

— Les titres sont souvent faits pour ennoblir la médiocrité !

— Il est riche de trois millions...

— Michel Servaux est riche de cœur et

d'esprit. Demain il sera riche de gloire !

— Il a une distinction que n'a pas ton Servaux !

— Les portes usées, mon père, ont beau être bien vernies ; elles ne valent plus jamais rien !...

— Que veux-tu dire?

— Je dis que le comte de Lurac a épuisé toutes ses caresses et tous ses baisers dans des relations que tout le monde connaît..., que vous-même connaissez. — Son cœur est vide d'amour et de sincérité. Or, mon père, si j'accepte le mariage, c'est pour cueillir le bonheur. Je ne veux pas être un mannequin d'étalage !...

— Assez ! rugit le comte, pourpre et hors de lui. M. de Lurac m'a demandé ta main : je la lui donne. — Tu peux rentrer dans ta chambre.

... Et M. de Terrienne, le bras tendu nerveusement, montra la porte à sa fille.

— C'est bien, père. Je vais sortir ; mais retenez ceci : sans me consulter, vous avez mis ma main dans celle de M. de Lurac..

Mais il y a loin de la promesse à la réalité. Vous avez engagé ma main... J'empêcherai qu'elle se serre !...

Quand Marguerite monta le grand escalier d'honneur, traînant derrière elle un chagrin immense, elle croisa le valet de chambre.

— Pardon, mademoiselle, dit celui-ci. Ce matin, de très bonne heure, on m'a remis cette lettre pour vous.

Il ajouta de suite :

— On m'a bien recommandé de ne la remettre qu'en vos propres mains.

Marguerite reconnut l'écriture et demanda :

— C'est M. Michel qui est venu lui-même ?

— Oui, mademoiselle. Il a frappé contre le carreau de ma chambre. Le jour se levait à peine.

Marguerite monta quelques marches afin que le domestique ne vît pas ses larmes. Mais Joseph reprit :

— M. Michel m'a dit qu'il y avait une réponse. Il est convenu que je la lui remettrai à l'estaminet de la gare cet après-midi, en conduisant M. le comte.

— Bien, Joseph. Je vous la donnerai tout à l'heure.

La jeune fille se tourna vers le domestique et dit très bas :

— Merci, Joseph.

— Vous avez du chagrin, mademoiselle ? questionna le serviteur qui devinait un coin du drame.

— Oui, Joseph ; beaucoup...

Ce fut tout... M. de Terrienne sortait de son cabinet en claquant la porte avec violence.

Le valet de chambre descendit, avec sa brassée de tapis ; et Marguerite se glissa dans sa chambre.

Quand elle eut fermé la porte, la pauvre enfant tomba à genoux au pied de son lit, devant le grand crucifix d'ivoire et sanglota :

— Mon Dieu ! Vous avez été témoin de mon amour et de ma souffrance... Ne m'abandonnez pas...

Puis les larmes, trop longtemps contenues, coulèrent abondantes, descendant tout le long des jolies joues rosées et allant se

cacher dans les plis du peignoir mauve.

Quand, après la période de surexcitation, le calme fut rentré dans son cœur, Marguerite s'approcha de la fenêtre ouverte dans laquelle le soleil encadrait ses rayons d'or et décacheta la lettre de Michel :

« Vergy, 8 heures, soir.

« Chère petite,

« Mon père est allé, cet après-midi, au châ-
« teau demander votre main.

« M. de Terrienne, après un entretien re-
« grettable, a sonné son valet de chambre et
« a dit : Reconduisez monsieur à sa voiture !...

« Un tel soufflet, M. de Terrienne n'était
« pas de taille à le lancer, et mon père ne
« méritait pas de le recevoir.

« Depuis cet instant réellement tragique
« une fissure immense s'est ouverte dans
« notre destinée. Comme cette fissure ne
« pourra désormais se combler, je vais vous
« quitter pour toujours.

« Vous avez, pendant quelques semaines,

« retenu mon cœur à Vergy. Je vous en re-
« mercie pour mon vieux père et pour moi.
« C'est à cause de vous que je suis resté à
« Vergy : c'est donc par vous que mon père
« et moi avons été heureux...

« Il vous sera facile de m'oublier, car votre
« vie de château sème sans cesse sur votre
« route des plaisirs et des admirateurs. —
« Quant à moi j'emporterai, emprisonné dans
« la brisure de mon âme, le souvenir délicieux
« de la charmante étoile de Vergy qui a su
« mettre tant de bonheur dans une petite
« partie de ma vie...

« Je pars pour Paris après-demain matin.
« — Avant de partir, je désire revoir une
« dernière fois vos jolis yeux... Ils mettront
« dans mon cœur leur suprême adieu ; et leur
« infinie douceur soutiendra mon âme dans
« les batailles de la vie...

« Dites-moi où et quand je pourrai vous
« dire mon adieu... »

Marguerite saisit un crayon dans un vide-poche et ajouta rapidement sous la signature de Michel :

« Je ne vous comprends pas, monsieur Mi-
« chel !... La vie vient de vous atteindre
« douloureusement, et tout de suite je trouve
« le désarroi dans votre âme !...

« Réfléchissez avant de pleurer sur votre
« sort. — On pleure sur les morts, monsieur
« Michel, mais non sur les vivants. Or, mon
« amour pour vous est plus vivant que ja-
« mais... Il vient, au contraire, de se fortifier
« au contact de l'épreuve et, si vous avez la
« patience de vous confier au temps, vous le
« retrouverez un jour plus pur, plus sublime,
« plus auréolé.

« Rappelez-vous que Vergy compte sur
« vous, que vous portez sur vos épaules, un
« nom, une tradition, une destinée... Ne per-
« dez pas tout cela hâtivement, sans réflexion;
« bientôt vous souffririez de votre décision...

« MARGUERITE. »

P. S. — « Mon père part pour Nancy, cet
« après-midi. Ce soir, je serai donc seule.

« Quand les domestiques seront couchés,
« vers onze heures, je vous attendrai dans

« le fumoir. Vous n'aurez qu'à entrer par la « porte du salon qui ouvre sur le parc. Je la « laisserai entre-bâillée. »

Mlle de Terrienne plaça sous enveloppe et sonna Joseph. Elle lui remit la missive avec mille recommandations et prit un livre au hasard dans sa petite bibliothèque.

Elle voulait chasser ses pensées d'amour par des pensées d'un autre genre. Mais, à la première page qu'elle entr'ouvrit, elle lut cette phrase de Mlle de l'Espinasse :

« Aimer, c'est faire un pacte avec la douleur... »

III

Vers onze heures, tout dormait autour du vieux château des comtes de Terrienne. La lune se promenait lentement entre les nuages, comme un énorme disque de crème laiteuse, et ses montagnes estompaient d'une ligne irrégulière et bleutée sa pâle phosphores-

cence. Les feuilles des peupliers frissonnaient sous un petit vent mutin qui venait du sud, et les fleurs des acacias, détachées par le froid de la nuit qui coupaient la sève, tombaient lentement en tourbillonnant, comme à regret... embaumant leur chute de leurs derniers parfums.

L'ombre emplissait les fenêtres qui, sur la longue façade toute blanche du château, marquaient de distance en distance de grandes taches noires.

Soudain, à une fenêtre du rez-de-chaussée un éclair jaillit, rapide et faible comme le feu d'une allumette qu'on craque... Puis une lueur apparut, pâle comme celle d'un flambeau.

— Marguerite est fidèle au rendez-vous, pensa Michel.

Il sortit de dessous le grand rhododendron qui lui avait offert une guérite improvisée.

En rasant les murs il gravit les degrés du grand perron de granit et arriva vite devant la porte du salon. Tout était silencieux et obscur. Dans chaque carreau biseauté la lune

se mirait des multitudes de fois, comme à plaisir.

Michel poussa doucement la lourde porte et pénétra dans l'obscurité du salon. Un rayon de lumière s'enfuyait par la porte du fumoir restée entr'ouverte et projetait sur tout un pan de mur, parmi les tableaux et les tentures, des lignes géométriques lumineuses et brusquement coupées.

Rapide et souple, Michel atteignit la porte du fumoir. — Marguerite, serrée dans une jolie robe tailleur, se tenait debout près de la cheminée. En apercevant une ombre dans l'entre-bâillement de la porte, elle ne put retenir un petit sursaut de frayeur.

— Rassurez-vous. C'est moi, dit Michel en fermant la porte.

Tout de suite il fut aux pieds de Marguerite. Saisissant la main de la jeune fille il la baisa longuement et murmura très bas, très bas :

— Marguerite... Oh ! que j'ai du chagrin !...

Ils demeurèrent ainsi, un moment silen-

cieux. Le même amour empoignait leurs cœurs. La même angoisse les torturait. — On avait brisé leurs âmes... mais elles demeuraient quand même enchaînées dans leur morcellement.

Marguerite se baissa vers Michel et, l'attirant doucement à elle :

— Relevez-vous, monsieur Michel. Ne vous laissez pas abattre ainsi et ne me donnez pas la peine d'avoir de l'énergie pour deux... L'épreuve est dure, c'est certain. Elle brise nos cœurs et met par terre toutes nos aspirations, toutes nos joies, tous nos lendemains... Mais les épreuves passent et, si on les regarde passer de pied ferme, sans plier l'échine, sans laisser fondre sa volonté au creuset du chagrin, on triomphe lorsqu'elles sont passées...

— Marguerite !... Vous oubliez qu'il y a des épreuves qui tuent du premier coup.

— Non, mon ami. L'amour dénature vos sensations et jette un faux jour sur l'écran de vos pensées. Les épreuves, voyez-vous, sont comme ces nuages qui tout à l'heure, lorsque je suis arrivée dans cette pièce, m'ont volé la

clarté que la lune envoyait ici... Elles volent le bonheur, c'est certain... Mais c'est pour un instant seulement. Les épreuves, monsieur Michel, viennent et s'en vont dans la vie comme les nuages !...

— Mais je vous aime, moi ! Et mon amour, depuis que votre père lui a barré la route, est si intense, si exclusif, qu'il est plus douloureux que toutes les épreuves et que toutes les douleurs humaines !

Michel, la figure crispée comme celle d'un blessé qui a reçu une balle en plein cœur et vient souffrir près de son drapeau, se traîna à genoux devant Marguerite et supplia :

— Marguerite !... Faites-moi vivre... Fuyons ensemble !...

Soudain la jeune fille redressa tout en elle : son cœur, ses pensées, ses désirs, sa fierté.

— Fuir serait folie ! Notre amour n'a pas le droit d'être égoïste. Nous ne sommes, ni vous ni moi, des inconnus perdus dans la foule, sans attaches et sans histoire, sans conscience et sans devoirs... Notre bonheur, nous avons le droit de le garder pour nous,

mais vous oubliez que le bonheur est pour la vie ce qu'est la fleur dans les jardins : si on coupe la tige pour porter la fleur bien loin, il n'y a bientôt plus de parfum... Or, la tige pour nos deux vies, c'est tout ce qui nous entoure : c'est Vergy, le clocher, le berceau, les voix mystérieuses qui montent de tous les coins de notre petite patrie...

Elle ajouta, douce et caressante, en prenant le front de l'écrivain entre ses mains fiévreuses.

— Oh! mon ami... Élevez votre âme plus haut que la passion qui vous torture. Élevez-la jusqu'à la hauteur d'un beau geste, d'une bonne action. Souvenez-vous qu'il y a près d'ici un cœur qui ne bat que pour vous, qui ne vit que par vous, et auquel il faut épargner la plus légère émotion... Souvenez-vous qu'il y a là, tout près, dans ce coin d'Artois que vous chérissez malgré vous, — parce que, sans vous en douter vous portez dans le cœur un grand coin du ciel natal, — des cheveux blancs, de l'honneur, de l'amour... Souvenez-vous que vous êtes le pivot autour duquel

tournent toutes sortes d'espérances de notre vie intime comme de notre vie sociale... Souvenez-vous que Vergy vous aime, vous attend, vous espère... Oh ! mon ami !... Pour tout cela plus que pour moi, restez !...

Les yeux levés comme vers un rêve, Michel regardait Marguerite. Les paroles qui s'exhalaient des lèvres de l'aimée descendaient comme des gouttes de rosée sur son cœur endolori. Il demanda, en serrant les mains de Marguerite :

— Et si je reste, me suivrez-vous à la Fertay ?

M[lle] de Terrienne ne s'attendait pas à cette insistance. Mais elle entrevit tout de suite le chemin de son devoir :

— Monsieur Michel, tant que mon père s'opposera à notre bonheur, et tant qu'il vivra, je ne pourrai être à vous.

Le jeune homme tressaillit comme si son cœur venait d'être horriblement cravaché :

— Alors vous ne m'aimez pas !

— Comment pouvez-vous dire cela ? répondit Marguerite avec de la tristesse et du

reproche dans les yeux. Je vous aime, mon ami, autant qu'on peut aimer sur terre... Librement et avec joie je me suis juré de ne mettre que vous dans mon cœur et près de mon nom ; mais je n'oublie pas que le comte est mon père.

— Il vous a brisé le cœur ! Il n'a pas d'entrailles !...

— Il n'en est pas moins vrai qu'il est mon père, monsieur Michel. Je suis majeure et puis, je le sais, franchir sa décision. Mais je préfère ne pas traverser brutalement la route qu'il a refusé de m'ouvrir...

— Mais vous n'arriverez jamais à lui arracher son consentement ! Plus vous le presserez de supplications, plus il s'obstinera...

— C'est possible, monsieur Michel. Mais vous oubliez que la Providence joue avec les volontés humaines et qu'elle renverse souvent les obstinations les plus violentes.

— Oh ! s'écria Michel, en battant l'air de ses grands bras, la Providence n'a rien à voir dans cette affaire !

Mlle de Terrienne ne répondit pas. Michel

s'approcha tout près d'elle ; à la lueur du flambeau, il vit qu'elle pleurait.

— Marguerite ? questionna-t-il, subitement apeuré.

— Oh ! mon ami, votre phrase m'a fait mal...

— Et c'est pour cela que vous pleurez ?

Marguerite regarda Michel Servaux avec des yeux que traversaient de grands éclats d'amour tout voilés de douleur. Puis, serrant les mains de l'aimé tout contre ses lèvres, elle murmura :

— Je pleure au souvenir de ce que le médecin m'a encore dit cet après-midi...

Très bas, elle ajouta :

— Mon père est sérieusement malade... il ne le paraît pas. Personne ne le sait... Mais il est à la première période d'une affection qui l'entraînera, a affirmé le docteur, insensiblement mais fatalement...

— Mais le comte paraît se porter très bien ?

— Écoutez, Michel ; croyez-moi. Je n'ai pas de détails à vous donner ; je ne dois pas vous en donner... Mais vous supposez bien

qu'il s'agit d'une affection grave et très sérieuse puisque le docteur a déjà jugé utile de m'avertir.

Elle continua avec tristesse :

— Or, les médecins n'avertissent pas souvent la famille d'un malade longtemps avant l'issue fatale...

La châtelaine de Vergy regarda Michel Servaux. Elle attendait les paroles douces et bienfaisantes qui devaient rafraîchir son angoisse... Mais Michel, tenaillé par son amour et enraciné dans sa décision, répéta coup sur coup :

— Non, non... Je ne puis plus rester ! Je ne puis plus !...

En disant cela, il s'approcha de la jeune fille, brusquement l'enlaça dans une étreinte folle, et, collant ses lèvres contre les siennes pour prendre le baiser suprême, il murmura :

— Marguerite !... C'est parce que je vous aime que je m'en vais !...

Comme un voleur, il s'enfuit :

Mlle de Terrienne traversa rapidement le

grand salon où, par les fenêtres la lune entrait en pâle visiteuse, et cria, bouleversée et haletante :

— Michel ! Michel ! Ne faites pas cela. C'est un détour que vous regretterez dans votre vie...

Mais sa voix, comme une plainte, se perdit dans la nuit.

Alors la pauvre enfant, rejetée seule dans sa souffrance, tomba à genoux sur le seuil en suppliant :

— Mon Dieu ! Faites qu'il se souvienne de moi et remettez-le un jour dans ma vie...

LES FEUILLES MORTES

I

Dans les campagnes de l'Artois, le jour de la commémoration des morts est une sorte de fête nationale du souvenir... Les cimetières s'emplissent de fleurs et de prières. Les tombes sont comme de gros bouquets devant lesquels le regret s'agenouille...

Le jour de la Toussaint et le 2 novembre, les livres d'heures remisés dans un coin d'armoire sortent de leur retraite, et les longs voiles de crêpe descendent sur les visages... — Les champs sont délaissés, les enclos sont fermés. Dans les fermes, la vie elle-même se suspend... Toutes les voix des villages se taisent devant la voix des cloches qui monte, plaintive, vers le ciel.

Après l'office des morts, M. Servaux, appuyé sur le bras de sa fille, avait tenu à porter au cimetière, comme tout le monde, sa prière et sa gerbe de fleurs. Mais tout à coup, comme il terminait son *De Profundis* devant la tombe de Mme Servaux, un sanglot éclata : c'était son cœur qui se brisait !...

Gênée par les regards qui venaient des tombes voisines, et surtout brisée elle-même par le contre-coup de la douleur paternelle, Lucienne saisit le bras de M. Servaux :

— Père ! Partons... Voulez-vous ?

— Tu as raison, Lucienne ; partons...

Il ajouta, en désignant les paroissiens de Vergy qui allaient de tertre en tertre rendre visite aux parents ou amis disparus :

— Je ne veux pas que tout ce monde-là voie mes larmes. Je n'ai jamais pleuré en public à Vergy...

M. Servaux poussa un soupir et acheva sa pensée :

— Il est vrai que je n'ai jamais autant souffert...

— Ne ravivez pas ainsi votre chagrin, sup-

plia Lucienne. Cela nous fait mal à tous deux.

— La douleur, vois-tu, Lucienne, c'est mon élément ; c'est désormais ma vie.

— Mais non, père. Comme toutes choses ici-bas votre douleur aura son terme... Nous ne savons rien de l'avenir.

Peut-être cet avenir pour vous est-il gros de surprises.

— Oh ! Il faudrait qu'elles viennent coup sur coup les surprises..., sans quoi, je n'aurai plus le temps de les connaître !...

Lucienne coupa cet entretien qui entrait dans le cœur comme une vis dans une barre de chêne et que chaque phrase enracinait davantage. — Cela faisait mal comme une tenaille que l'on fixe sur les lèvres d'une plaie et que l'on tord progressivement.

— Nous rentrons à la Fertay par la gare ou par le bois ?

— Descendons par le bois. Nous verrons moins de monde.

M. Servaux et sa fille se dirigèrent vers la petite porte du cimetière que fermait un tour-

niquet en bois. — Ce tourniquet, analogue à ceux qu'on place à l'entrée des expositions et des cirques pour faciliter le contrôle, permettait aux paroissiens de passer un à un et préservait le cimetière de l'invasion des grands bœufs blancs qui, l'été, erraient en liberté dans les pâturages voisins.

— Oh ! comme les feuilles tombent !... constata M. Servaux, lorsque sa fille et lui eurent atteint le chemin creux qui, contournant le château, traverse toute une bande de bois puis descend à travers champs vers la Fertay.

— C'est la gelée de la nuit dernière qui les a avancées.

— Mais vois donc comme elles tombent ! reprit M. Serveaux, en désignant avec sa canne le centre de l'allée où les feuilles s'amoncelaient. Il semble que les arbres s'associent à notre chagrin... Ils jettent leurs feuilles comme des larmes sur la terre, absolument comme nous venons de porter sur les tombes nos souvenirs et nos pleurs...

Comme M. Servaux et sa fille arrivaient

à un croisement de chemins, ils aperçurent débouchant du sentier qui remonte en droite ligne de l'église de Vergy, une silhouette de femme. A sa démarche et à sa sveltesse, Lucienne reconnut de suite Mlle de Terrienne.

— Attendons un peu, père. Voici Marguerite.

Mlle de Terrienne, reconnaissant ses amis de la Fertay, pressa le pas et s'avança tendant la main :

— Bonjour à tous deux !

Les mains se serrèrent.

— Vous revenez du cimetière ?

— Oui, répondit M. Servaux ; nous venons de pleurer nos morts...

Marguerite remarqua cette expression : « pleurer nos morts ». Elle comprit que le cœur du vieillard portait côte à côte les noms de Mme Servaux et de Michel... Elle ne releva pas l'allusion. — D'ailleurs, avec intention, Lucienne détournait déjà la conversation :

— Vous faites comme nous, Marguerite : vous prenez les petits chemins déserts afin

d'être plus seule et croiser moins de monde?

— Oui, Lucienne. Le chagrin n'aime ni le bruit, ni le monde... Aujourd'hui les gens de Vergy sont en deuil, c'est vrai; mais leur deuil ne ressemble pas au mien...

Elle ajouta, avec une infinie tristesse dans le regard :

— Moi, je pleure des vivants ; et ce deuil-là, peut-être, est plus lourd à porter que l'autre...

Marguerite évoquait les souvenirs de Michel et de M. de Terrienne.

M. Servaux ne s'arrêta pas au premier, mais s'inquiéta du second :

— M. de Terrienne ne va pas mieux ?

— De mal en pis !... Avant-hier, étant de passage à Lille, je suis allée à l'asile de Lommelet pour le voir. Mais l'état de surexcitation de mon père était tel ce jour-là que le directeur m'a conseillé de me retirer.

Marguerite conclut, à travers ses larmes :

— Oh ! oui, monsieur Servaux ; ce deuil-là est lourd !...

— Je le comprends, mademoiselle Margue-

rite. Mais vous vous alarmez peut-être à tort. M. de Terrienne reprendra un jour ou l'autre ses facultés...

Marguerite branla la tête :

— Non, monsieur Servaux. Quand mon père reviendra à Vergy, ce sera pour aller là-bas...

Et elle indiqua le cimetière.

— Le chagrin vous exagère la situation, répondit Lucienne pour consoler.

— Non, Lucienne. Je n'écoute pas mon chagrin ; mais je crois le directeur de Lommelet, qui ne m'a pas caché la vérité : mon père est irrémédiablement perdu. Cette folie qui a commencé insensiblement par de la mégalomanie, et qui maintenant atteint son paroxysme, peut se prolonger longtemps encore, quelques années peut-être, mais ne subira pas de régression.

Marguerite prit son mouchoir et le mit devant ses lèvres pour recueillir le sanglot qu'elles retenaient difficilement :

— C'est désormais pour moi la vie d'une isolée dans la douleur...

M. Servaux et les deux jeunes filles se turent. Ces trois êtres avaient souffert ensemble ; tous trois sentaient ensemble les souvenirs s'amonceler autour d'eux...

Un coup de vent balaya le chemin et les feuilles mortes tourbillonnèrent. — Un gros paquet de feuilles rousses vint se blottir sur le manchon de Marguerite. La jeune fille le prit dans sa main gantée et, le jetant au vent, dit :

— Ma vie est un peu comme cela : un paquet de jours qui se succèdent, gris et sans reflets comme des feuilles mortes, et que le vent emporte au hasard...

— Mademoiselle Marguerite, reprit M. Servaux, je comprends très bien que votre chagrin soit immense... Mais ne dites plus que vous êtes une isolée dans la douleur ; vous oubliez que nous sommes là...

— Vous êtes là, et vous êtes pour moi deux vrais anges gardiens... Vous permettez souvent à ma tristesse de s'appuyer sur vous... Merci.

M. Servaux, plus ému encore que Margue-

rite qu'il aimait et que M. de Terrienne lui avait refusée pour fille, serra la main de la châtelaine en pleurs et continua son chemin vers la Fertay.

Marguerite, attirant vivement Lucienne, lui murmura à l'oreille :

— J'ai reçu ce matin une lettre du Maroc.

— Ah ! Nouvelles heureuses ?

— Très. M. de Kerlioz vient de se couvrir de gloire autour de Settat. Il est décoré et nommé capitaine !

— Pas blessé, au moins ?

— Non ; et il vous aime toujours !...

Dans un baiser rapide Marguerite donna toute sa tendresse et ajouta :

— Courage ! Lucienne... Dieu sait que vous avez souffert. Il vous rendra un jour le bonheur.

Les jeunes filles se séparèrent, car M. Servaux s'était déjà avancé quelques mètres plus loin.

Lucienne soutint le retour chancelant de son vieux père, emplissant son cœur de l'es-

pérance que Marguerite venait de lui jeter au passage...

Quant à Mlle de Terrienne, rendue toute à ses pensées, elle s'achemina lentement vers le cimetière.

Elle s'avança entre les grands arbres presque dépouillés de feuilles et qui tendaient vers le ciel leurs gros balais de branches, marchant contre le vent qui lui cinglait le visage et lançait, par instants, de gros paquets de feuilles mortes qui frémissaient...

Dans la nature qui expirait sous les coups de l'hiver, Marguerite de Terrienne promena son cœur délabré, percé et croulant comme une tombe, mais une tombe toujours ouverte, jamais refermée, où le souvenir de Michel Servaux s'enterrait chaque jour et chaque jour renaissait...

II

Quand le facteur apporta le courrier du soir, M. Servaux et l'abbé Mathieu causaient

dans la salle à manger où Lucienne venait de leur verser une tasse de thé.

— Mlle Lucienne n'est pas là ?

— Vous avez besoin d'elle ?

— C'est rapport à une lettre recommandée. Il faudrait qu'elle signe.

M. Servaux se leva et entre-bâilla la porte de la cuisine :

— Lucienne ! Le facteur te demande.

— Voilà !

Légère comme une fauvette, Lucienne Servaux arriva.

Elle prit la lettre que le facteur lui présentait, et tout de suite l'émotion empourpra ses joues.

— Il faut signer ?

— Oui, mademoiselle; si vous voulez bien...

— Où ?

— Là, répondit le facteur en indiquant du doigt une des cases de son livret de contrôle.

Lucienne prit une plume et promena son paraphe d'une main agile mais un peu tremblante.

Puis, pendant que le facteur remettait à l'abbé Mathieu les quelques journaux et revues qui étaient arrivés à son adresse, elle ouvrit la lettre et la parcourut rapidement.

Pendant qu'elle lisait, M. Servaux ne la quitta pas des yeux :

— Ce n'est rien de mal pour nous ? demanda-t-il, lorsque sa fille eut achevé de lire.

— Non, père. C'est une lettre de Casablanca. M. de Kerlioz m'écrit au sujet de Marguerite. Il s'inquiète de son état de santé et de son état moral depuis que son père est parti à Lommelet.

Lucienne ajouta, en mettant la lettre dans son enveloppe :

— M. de Kerlioz vient de se signaler au siège de Settat. Il est décoré et nommé capitaine. Marguerite va être bien contente !...

Pâle, le visage contracté et figé comme un masque, les yeux à terre, évitant de regarder son père, Lucienne se dirigea vers la cuisine.

Lorsqu'elle eut refermé la porte, M. Servaux se pencha vers son voisin et dit tout bas, sur ce ton voilé qui porte les confidences :

— Monsieur le curé, cette petite-là me cache quelque chose...

— C'est mon avis aussi, déclara l'abbé Mathieu en allumant un cigare que M. Servaux venait de lui offrir.

— Depuis longtemps déjà je m'aperçois que Lucienne est changée. Elle a perdu son entrain, sa gaieté. Elle ne rit plus jamais, sourit rarement, cause peu, mange de moins en moins...

M. Servaux suspendit sa phrase et, regardant l'abbé Mathieu :

— N'est-ce pas sous la signature de cette lettre que gît le lièvre ?

L'abbé Mathieu s'enfonça dans son fauteuil, aspira plusieurs fois de suite la fumée de son cigare dont la cendre prenait des proportions gigantesques et, brusquement, dans une expiration bruyante, jeta devant lui un lourd panache de fumée.

— Monsieur Servaux, je crois que vous êtes sur la bonne piste... M. de Kerlioz a déjà rencontré plusieurs fois votre fille dans le monde. A la dernière soirée donnée au

château on a même, paraît-il, remarqué les prévenances que le lieutenant avait pour Mlle Lucienne...

— On me l'a dit aussi.

— Or, M. de Kerlioz est lieutenant sans fortune; Mlle Lucienne jolie jeune fille fortunée... De part et d'autre il y a tout un trésor de sentiments élevés... Alors concluez!...

— Oh! Il est certain, monsieur le curé, que M. de Kerlioz et Lucienne sont deux âmes admirablement faites pour se comprendre.

L'abbé Mathieu s'accouda sur le rebord de la table, posa son menton dans le creux de sa main, et, fixant M. Servaux de son petit œil malin:

— Êtes-vous sûr, monsieur Servaux, qu'elles ne se sont pas comprises déjà?... A votre place je m'informerais. — Marguerite de Terrienne est l'amie intime des jeunes gens: elle doit avoir reçu dans chaque oreille pas mal de confidences. Interrogez-la donc adroitement.

— C'est vrai. J'y songerai dès que je la verrai.

La conversation bifurqua sur un autre terrain, car Lucienne venait de rentrer. — Son visage était moins pâle, mais exprimait toujours la même lutte intime. Son cœur certainement avait reçu un choc violent et les secousses continuaient de l'ébranler...

— Monsieur le curé, demanda la jeune fille, vous reprendrez bien une tasse de thé ?

— Merci, mademoiselle. Votre thé est délicieux; mais je préfère ne pas récidiver. D'ailleurs, comme Voltaire l'a dit : Toujours du plaisir n'est pas du plaisir...

— Oh ! oh ! monsieur le curé; vous êtes un lettré !

— Pas tant que cela, mademoiselle. Documenté, tout simplement...

Lucienne rangea les tasses sur le plateau, près de la théière, et remporta le tout à la cuisine.

— Surtout, recommanda l'abbé Mathieu en se penchant à l'oreille de M. Servaux, ne la questionnez jamais. Ce serait le moyen de

ne rien savoir. — C'est par Mlle de Terrienne que vous pourrez connaître quelque chose.

— Je l'espère.

A ce moment Lucienne rentra, portant sa boîte à ouvrage :

— Monsieur le curé, vous permettez qu'en causant près de vous je travaille à ma broderie ?

— Mais certainement, mademoiselle. Seulement, nous allons vous enfumer avec nos cigares ; ce sont de véritables cheminées d'usines !...

— Soyez sans crainte, monsieur le curé : j'aime la fumée de tabac.

L'abbé Mathieu se pencha vers la broderie que Lucienne tenait sur ses genoux :

— Oh ! Mais c'est joli ce que vous faites là !

— Vous trouvez ?

— Certes.

— C'est un chemin de table que j'avais commencé pour Michel, espérant son mariage... Malheureusement, j'ai maintenant tout le temps de le terminer...

Un silence glacial emplit la salle. — En évoquant le souvenir de son frère, Lucienne venait tout d'un coup de briser les cœurs et de fermer les lèvres.

Au bout d'un moment, M. Servaux reprit la conversation :

— Michel a souffert, c'est vrai, quand le comte lui a refusé la main de sa fille : mais il a eu tort de fuir en désespéré comme il l'a fait.

— La douleur égare... Le chagrin ne raisonne pas son premier mouvement...

— C'est possible, monsieur le curé. Mais Michel a eu tort de se regimber ainsi contre la destinée. Il a souffert, c'est certain. Mais ma fille et moi n'avons-nous pas pleuré autant que lui ? Son malheur nous a frappés tous les trois.

Lucienne essaya d'excuser son frère :

— Après une forte secousse morale, on se trouve bien de changer d'atmosphère...

— Lucienne, je ne reproche pas à Michel d'avoir cherché à noyer son chagrin dans les fêtes, les soirées, les plaisirs, tout le tinta-

marre du monde !... Seulement, je lui reproche sa façon de procéder. — Il n'aurait pas dû quitter Vergy comme il l'a fait, un beau jour, sans presque prendre le temps de nous prévenir. Il faut n'aimer ni son pays, ni les siens pour agir ainsi !... Au surplus, si Michel se souvenait encore tant soit peu, nous l'aurions vu aujourd'hui ; il aurait apporté des fleurs sur la tombe de sa mère...

M. Servaux regarda l'abbé Mathieu et dit, avec un grand geste las :

— Oh ! non... Michel est bien mort pour moi !...

— Voyons, voyons... père, reprit Lucienne, vous êtes d'un pessimisme désolant ! Michel reviendra un jour ou l'autre. J'ai confiance.

M. Servaux désigna sa fille au curé de Vergy :

— Cette petite-là, c'est un trésor ! Elle pense comme moi, j'en suis certain ; mais, pour chasser le chagrin qu'elle voit dans mes yeux, elle chante quand même l'espérance...

Lucienne posa son ouvrage sur la table,

et, se faisant légère et mutine, courut se blottir sur les genoux de son père.

Comme lorsqu'elle était petite, elle glissa ses doigts fuselés dans la barbe de M. Servaux et dit, doucement autoritaire :

— Ce soir, monsieur le curé va souper avec nous ; il est défendu de dire un seul mot attristant...

M. Servaux embrassa sa fille sur le front:

— Chère petite ! Tranquillise-toi. C'est fini pour ce soir... Allons ! Mets vite la table.

Le repas fut exempt à la fois de mélancolie et de gaieté, car si M. Servaux et sa fille avaient fait appel à toute leur énergie pour refouler la tristesse qui insensiblement enlisait leurs cœurs, il leur avait été impossible d'installer subitement la gaieté dans leurs âmes. — La joie ne s'acquiert pas au gré des désirs... Dans les cœurs endoloris, qui portent des plaies mal cicatrisées, elle éclôt mal et ne résonne pas.

Pour distraire, l'abbé Mathieu avait ouvert son armoire aux anecdotes. Il avait narré

les histoires les plus originales et les plus risibles de son répertoire. Lucienne était venue à la rescousse en racontant certains faits de la vie privée d'un notaire des environs, millionnaire mais avare, qui venait de mourir dans un véritable galetas. M. Servaux lui-même s'était prêté de bonne grâce au récit des souvenirs gais et des aventures fantastiques de sa vie de caserne. — Mais on sentait que les cœurs faisaient effort pour briser le cercle de tristesse qui les enserrait, et que le rire n'avait pas un écho bien net.

Après le café, l'abbé Mathieu quitta ses hôtes.

La nuit était descendue, toute noire, sur la Fertay. — C'était une de ces nuits froides et brumeuses de novembre, où les étoiles sont en grève et où le ciel pleure, sur la terre qui meurt, une versinette très fine, très ténue comme du brouillard, mais qui glace et que le vent, par instants, vous envoie au visage comme de froides gifles.

— Monsieur le curé, voulez-vous qu'on vous reconduise ?

— Merci, mademoiselle Lucienne. Je connais le chemin comme ma poche.

— Mais vous allez être mouillé, objecta M. Servaux.

— Non; j'ai ma pèlerine.

— Vous retournez directement à Vergy ?

— Je dois passer chez les Dulormier. L'aîné des enfants a une angine, et la mère m'a prié de le revoir ce soir.

— Mais c'est un détour énorme que vous allez faire là !

— Cinq à six cents mètres seulement par le sentier. Et puis, c'est un détour qui fera plaisir à ces pauvres gens... je dois le faire.

L'abbé Mathieu serra la main de M. Servaux et de Lucienne et s'enfonça dans la nuit, modeste et silencieux, portant devant lui l'oubli absolu du bien-être et tout le rayonnement de son apostolat sublime.

M. Servaux ferma la grande porte cochère et revint vers la ferme en s'appuyant contre sa fille.

Comme il posait le pied sur la première marche du perron, des feuilles mortes, chas-

sées par le vent, le fouettèrent au visage.

— Oh ! ces feuilles mortes !... Comme leur chanson me semble triste aujourd'hui !... Tu ne trouves pas, Lucienne, que toutes ces feuilles qui courent autour de nous passent un peu comme des plaintes ?

— La chute des feuilles, père, est toujours attristante. Elle met de la mélancolie dans les cœurs comme dans la nature. Mais quand viendra le printemps, sous le manteau des feuilles mortes les bourgeons renaîtront...

Lucienne se pencha vers son père et l'embrassa avec tendresse :

— Et chez nous, père, sous le manteau de nos souffrances le bonheur renaîtra un jour...

M. Servaux rendit à sa fille son baiser et dit, en la serrant longuement et avec affection :

— Chère petite ! Que Dieu t'entende !...

Le père et la fille se séparèrent et gagnèrent leurs chambres, pendant que Mariette vérifiait la fermeture des portes et des fenêtres.

III

L'été, quand M. Servaux avait souffert de rhumatismes, il avait fait descendre son lit dans un petit cabinet du rez-de-chaussée situé à l'extrémité de l'habitation. Depuis qu'il était guéri, il continuait de coucher en bas. Il pouvait ainsi faire du feu dans sa chambre pour réchauffer ses vieux membres, qu'irriguait un sang trop clair et trop froid.

M. Servaux dormait ordinairement d'un sommeil léger, entrecoupé, qui n'était en quelque sorte qu'une insomnie intermittente; mais, en cette nuit du 2 novembre, les paupières du vieillard refusaient complètement de se rejoindre... Il y avait trop de souvenirs au fond de ses yeux, trop de tristesse au fond de son cœur : Michel qu'il adorait, et dans la main duquel il espérait remettre le gouvernail de sa maison, était parti sottement à la suite d'un coup de tête, emportant sur son cœur une grande plaie, une plaie d'amour en-

core toute saignante, que le foyer seul aurait pu recoudre... Marguerite, qu'il aimait de tout son cœur et qu'il avait rêvé d'avoir pour fille, portait héroïquement sa belle âme endeuillée... Lucienne, qu'il voulait heureuse et gaie, était ballottée de tristesse en tristesse et cachait un secret..., un mal peut-être qui allait la briser à son tour... Et ainsi, autour du vieillard, le vide se faisait, la peur de vivre tombait, élargissant ses ondes dans le malheur comme fait un caillou qu'on jette à la rivière... Et toutes ses joies, toutes ses espérances, se détachaient ainsi une à une de son cœur, un peu comme les feuilles jaunies qui avaient quitté les branches..., qui, hier encore, étaient vertes comme de l'espoir et aujourd'hui jonchaient le sol, décolorées, desséchées, anéanties... — Et puis ce vent lugubre que l'hiver poussait déjà sur le seuil de novembre !... Ce vent froid et bourru qui courbait les arbres, brutalement, par assauts, en sifflant furieusement et en giflant tout ce qu'il rencontrait sur sa route !... Tout cela jetait dans la Fertay de la peur, du frisson, de l'épouvante.

Au milieu de la nuit M. Servaux se leva pour remettre du charbon dans son feu. En passant près de la fenêtre il écarta les rideaux : dehors, tout était sombre. Les toits des granges découpaient sur l'horizon une bande de ciel gris et lourd, tourmenté comme un ciel d'opéra ; et contre les vitres, une petite pluie fine et cinglante venait battre méchamment.

— Quelle triste nuit ! pensa M. Servaux.

Mais soudain, son attention fut attirée par une traînée de lumière qui, partant de la maison, allait se jeter sur le côté contre les portes de la remise.

M. Servaux écarta davantage les rideaux et constata que le faisceau de lumière partait de la chambre de sa fille.

A la clarté de la veilleuse il regarda sa montre : elle marquait deux heures.

— Deux heures ! Et Lucienne ne dort pas !... Que veut dire tout ceci ?

Il enfila un pantalon, jeta sur ses épaules sa lourde robe de chambre et, sans mettre de chaussures afin de faire moins de bruit,

monta jusqu'à la chambre de Lucienne.

Arrivé près de la porte, par la serrure de laquelle passait un cordon de lumière, le vieillard perçut très nettement des sanglots. Alors il n'hésita plus et, sans frapper, ouvrit la porte.

Lucienne, qui était à genoux au pied de son lit, devant le crucifix, se leva, surprise et épouvantée.

— C'est vous, père ?... Oh ! vous m'avez fait peur !...

M. Servaux ne répondit pas ; mais il saisit la lettre qu'il venait d'apercevoir sur la table de nuit, à côté du bougeoir :

« Mademoiselle,

« Après le départ de M. Michel vous m'avez « écrit une de ces lettres qui font mal parce « qu'elles tordent le cœur à coups de phrases.

« Vous me disiez : Je vous aime. — Vous « êtes le premier qui soyez entré dans mon « cœur ; vous y resterez toujours... Mais mon « devoir me retient à Vergy : je ne puis « abandonner mon vieux père. Brisez donc

« votre épée et venez à Vergy, ou bien oubliez-
« moi...

« Mademoiselle, je n'ai pu faire ni l'un ni
« l'autre. Je n'ai pas eu la force de vous rayer
« de ma pensée ni le courage de briser ma
« carrière. Je suis né soldat ; j'aime ma vie
« de soldat. — A Vergy j'aurais été incapa-
« ble d'aimer assez la vie des champs pour
« être aimé de vous... Alors je me suis réfu-
« gié sous les plis du drapeau : pour vous
« oublier j'ai sollicité tous les postes dange-
« reux. Je suis venu au Maroc. J'ai offert ma
« poitrine aux balles et mon front aux coups
« de sabre. J'ai couru au danger et j'ai cher-
« ché la mort... En vain ! La mort a frappé
« tout autour de moi mais n'a pas voulu de
« moi. — Par une faveur de la Providence,
« ou par un hasard inexplicable, je me re-
« trouve, à la fin de cette campagne, absolu-
« ment sain et sauf. Mais je suis capitaine, et
« j'ai la croix...

« Mademoiselle, le vent de gloire n'a pas
« éteint dans mon cœur le beau passé d'a-
« mour. — Votre image était devant moi, au

« Maroc comme en France ; et c'est sans
« doute pour ne pas mettre de larmes dans
« vos yeux que les balles ont sifflé près de
« moi sans m'atteindre...

« Chère étoile de ma destinée, vous êtes
« toujours dans mon cœur. Vous y êtes plus
« brillante que jamais... Oh ! je vous en
« supplie, acceptez de scintiller toujours dans
« ma vie... Ma croix je vous la donne ; et
« ma main, je vous l'offre. — La carrière
« maintenant s'ouvre toute grande devant
« moi, et si Dieu me prête vie, j'aurai quelque
« jour une couronne de lauriers à mon képi.
« Si vous m'aimez toujours, ne me dites plus
« de briser mon épée... Je vais rentrer en
« France ; vous me donnerez la main... Nous
« monterons à l'autel ensemble et je dirai à
« M. Servaux : père, vous avez perdu un
« fils... Dieu vous en rend un autre... Vous
« êtes vieux et fatigué : louez votre ferme de
« la Fertay et venez habiter près de vos en-
« fants. En les voyant heureux vous redevien-
« drez joyeux... »

Pâle et tremblante, les cheveux flottant sur

les épaules, Lucienne regardait son père. Ce dernier, lorsqu'il eut achevé de lire, ouvrit ses bras tout grands... Lucienne s'y précipita en pleurant et M. Servaux, la serrant avec tendresse, murmura :

— Ma fille !... Ma chère petite fille !...

Se dégageant doucement de l'étreinte, Lucienne questionna, les yeux baissés :

— Vous me pardonnez, père ?

— Mais, chère petite, de quoi veux-tu que je te pardonne ? Tu t'es sacrifiée pour moi... Tu as souffert pour moi, simplement, en silence, héroïquement, et tu demandes pardon ! Non, Lucienne, je ne te pardonne pas : je t'admire...

— Mon père !

— Lucienne ! Remercie Dieu qui m'a conduit ici ce soir...

M. Servaux ajouta, en s'approchant de sa fille et en lui baisant les paupières :

— Mignonne, tu seras bientôt madame de Kerlioz...

— Que dites-vous là, père !

— Je dis ce que je dois dire, Lucienne.

Dès demain j'écris au capitaine de Kerlioz qu'il peut rentrer en France et que sa fiancée l'attend au vieux manoir de la Fertay...

Lucienne se serra contre M. Servaux et dit, au travers de ses larmes :

— Oh ! non, père. Ne faites pas cela !

— Tu ne l'aimes donc plus ?

— Si. Plus que jamais... Seulement...

— Mais quoi ?

— Je ne veux pas quitter Vergy.

Lucienne, en disant cela, se redressa en face de M. Servaux. Mais celui-ci, lisant au fond des grands yeux noirs l'aveu que les lèvres retenaient, répondit dans un baiser :

— Si, petite. Tu quitteras Vergy, car nous partirons ensemble...

Lucienne tressaillit :

— Vous parlez sérieusement, père ?

— Très sérieusement, Lucienne. — Je ne pensais jamais quitter Vergy. Mon rêve eût été d'y mourir. Mais, puisque le malheur m'y écrase, et puisque le bonheur m'ouvre les bras ailleurs, je partirai...

— Et vous ferez cela sans regret ?

— Sans regret, oui ; car je suis certain que de Kerlioz et toi serez heureux.

— Mais vous, père ?

— Moi, je serai heureux de votre bonheur...

Pendant quelques instants l'émotion bloqua les lèvres. Puis Lucienne reprit :

— Alors, vous viendrez près de nous ?

— Oui, puisque ton fiancé vient vers moi comme un fils...

— Mais, reprit encore Lucienne, avez-vous réfléchi à la gravité d'une telle décision ?

— J'ai réfléchi à tout, chère petite. Écoute : Couvre-toi et viens dans ma chambre. Il y a du bon feu. Nous serons mieux pour causer.

Lucienne passa un peignoir et descendit avec son père.

Lorsque M. Servaux fut enfoncé dans son grand voltaire, les pieds sur les chenêts, la jeune fille s'assit légèrement sur ses genoux et encadra de ses bras nus sa belle tête de vieillard :

— Je vous écoute, père.

— Lucienne, ma conviction est faite main-

tenant : Michel est bien mort pour la Fertay et, en supposant que le malheur le pousse de temps en temps vers nous pour panser ses plaies, il traînera toujours sa vie loin de Vergy... Michel est désormais un déraciné pour lequel le chemin du pays natal sera un chemin d'hôpital... Or, bien que Michel m'ait fait souffrir cruellement, il reste mon fils. — Je veux qu'après ma mort il ne puisse pas dire : « Père m'a oublié autant que je l'ai oublié moi-même... »

M. Servaux, en disant cela, ne put retenir ses larmes.

— Père, dit affectueusement Lucienne, ne ravivez pas ainsi vos souvenirs...

— Si, ma fille. Ce m'est une joie d'épancher ma souffrance. De Kerlioz et toi allez désormais mettre du bonheur dans mon cœur ; permets-lui auparavant de vider sa tristesse...

— Père ! dit encore Lucienne en se serrant plus près et en embrassant plus tendrement.

M. Servaux reprit :

— Notre fortune globale s'élève à huit cent mille francs. — C'est une jolie fortune pour

cette région. — Je veux que plus tard Michel et toi ayez exactement chacun quatre cent mille francs. Aussi, pour faciliter le partage et t'éviter des ennuis avec ton frère, je vais réaliser cette fortune en biens fonciers et en valeurs mobilières. Les champs, je les garde ; le partage en est facile après estimation. Mais je vais vendre la Fertay.

— Pourquoi ne pas vous contenter de la louer ?

— Pour plusieurs raisons : D'abord notre ferme est vieille. Le fermier qui la reprendra réclamera sans cesse des réparations ; or, les réparations seront onéreuses pour celui de vous deux à qui la ferme écherra. Et puis, il est bien difficile d'évaluer une ferme comme la nôtre. Elle vaut au moins soixante-quinze mille francs pour un cultivateur de ces pays-ci, habitué à cultiver notre sol et qui possède un certain nombre de mesures de terre sur le territoire de Vergy. Mais elle vaut à peine quarante mille francs pour un cultivateur étranger au pays, qui ne connaît pas notre genre de culture et qui serait obligé de louer

toutes ses terres. Non, Lucienne ; crois-moi, il vaut mieux vendre et réaliser de suite. Le partage de ma succession sera ainsi plus facile.

Lucienne leva vers son père deux beaux yeux noyés de larmes :

— Pauvre Fertay ! La voilà donc condamnée...

— Que veux-tu ? Lucienne. Le berceau ne sert pas toujours de tombe. Quand le malheur vous chasse du nid familial,on le quitte moins à regret...

— C'est vrai, père.

Soudain la jeune fille se leva :

— Nous pensons aux lendemains et aux joies que la vie va désormais nous offrir, mais nous oublions qu'en abandonnant la Fertay nous laissons Marguerite toute seule...

— Pauvre petite ! En effet, c'est elle qui de nous trois souffrira le plus longtemps. Écoute, Lucienne : dès le matin tu iras au château et tu raconteras à Marguerite la façon dont nous avons passé la nuit. Et puis, tu lui diras de venir souvent nous voir et que, de notre côté, nous reviendrons de temps en temps à Vergy...

Après une pause, M. Servaux ajouta :

— Au fait, n'est-elle pas un peu ma fille aussi ?

— Oh ! oui. Et c'est un trésor...

Ensemble, blottis l'un contre l'autre près du feu, comme des oiseaux que les giboulées ont meurtris et qui se réchauffent à l'abri de tout danger, le père et la fille achevèrent la nuit... Ils causèrent des lendemains et des ennuis partis, de la douceur d'aimer et du bonheur de vivre en se tenant la main...

Quand le jour arriva autour de la Fertay, la même pluie fine et cinglante battait contre les vitres, le même vent lugubre balançait les volets mal fixés au mur, les mêmes bourrasques emportaient autour de la ferme des nuages de feuilles mortes... Mais l'espérance était rentrée au cœur de la maison. Tout devenait gai dans la nature en deuil, et l'espoir remontait dans les cœurs plus vivants...

M. Servaux désigna à sa fille les feuilles que le vent chassait dans l'embrasure de la

fenêtre et que la pluie collait par instants aux carreaux :

— Tu avais raison hier soir, petite : quand le printemps reviendra, sous le manteau des feuilles mortes les bourgeons renaîtront...

L'AMOUR VEILLE

I

Un matin de la mi-novembre, Lucienne vit arriver Marguerite.

— Votre père n'est pas encore levé ?

— Non.

— Tant mieux.

Les jeunes filles s'embrassèrent.

— Écoutez, Lucienne, dit Marguerite ; il faut absolument empêcher M. Servaux de sortir aujourd'hui...

— Quel nouveau malheur nous menace encore ?

Marguerite tira un journal de dedans son manchon :

— Rassurez-vous, Lucienne. Aucun malheur ne vous menace. Mais il s'agit de Michel... Tenez ; lisez.

Du doigt elle indiqua un entrefilet des faits divers :

« Une rencontre à l'épée a eu lieu hier, au « Parc des Princes, entre Michel Servaux, le « romancier bien connu, et le capitaine Tru- « geon.

« A la deuxième reprise Michel Servaux fut « atteint à l'avant-bras gauche. L'arme a tra- « versé de part en part le groupe musculaire « de l'avant-bras, sans atteindre fort heureu- « sement aucun vaisseau.

« Le blessé a reçu aussitôt les soins du « Dr Arnor.

« On ignore les motifs du duel. On suppose « qu'il s'agit d'une affaire d'ordre intime. »

Les yeux de Lucienne s'emplirent de larmes :

— Pauvre frère ! murmura-t-elle.

Puis, se tournant vers son amie que cette nouvelle atteignait plus directement que toute autre, elle ajouta :

— Marguerite, ma pauvre amie !... Il vous fera donc toujours souffrir ?...

La jeune fille ne répondit pas. Son cœur,

morcelé par tant de secousses successives, n'avait même plus la force de se contracter pour exhaler son chagrin.

Après un moment de réflexion Lucienne demanda :

— Croyez-vous que la nouvelle soit déjà répandue par ici :

— Non. C'est tout récent. Mais les journaux qu'on colporte dans le pays vont la répandre. Or, il importe d'empêcher la nouvelle de venir à la Fertay. Il importe d'éviter ce nouveau chagrin à votre père.

— Évidemment. Mais le moyen ?

— Passez vite une robe et venez avec moi. Le maire, le notaire, le brasseur, M. le curé, et quelques autres personnes de Vergy sont abonnés à des journaux de Paris... Nous irons ensemble les supplier de garder le secret, par respect pour M. Servaux et pour lui épargner une nouvelle douleur. Ils se rendront à notre désir, j'en suis convaincue.

— Mais les journaux d'Arras reproduiront ce soir ?

— Non. Je viens d'envoyer le domestique

à Arras, avec un mot pour tous les rédacteurs. Je suis certaine que pour m'être agréable ces messieurs garderont la nouvelle dans leur porte-plume.

— C'est une bonne idée. Seulement vous n'empêcherez pas le colporteur qui vend *Le Petit Journal* et *Le Petit Parisien* de répandre la fatale nouvelle. Bientôt tout Vergy saura que Michel s'est battu en duel. On dénaturera les faits ; on exagérera les causes, et un ouvrier maladroit ne manquera pas d'en parler devant père.

— Non, Lucienne. Tranquillisez-vous ; j'ai tout prévu.

— Comment ferez-vous ?

— Vous verrez. Ne perdons pas de temps, Venez...

A ce moment la porte du corridor claqua. Lucienne chiffonna précipitamment le journal et le glissa dans le manchon de son amie.

— Cachez-le ! C'est père qui se lève...

En effet, Lucienne achevait à peine sa phrase que M. Servaux entrait :

— Tiens... mademoiselle Marguerite !...

Quelle surprise vous voir si matin !...

— N'est-ce pas ! monsieur Servaux. Me donnez-vous Lucienne jusqu'à midi ? J'organise une loterie pour nos pauvres, et j'ai besoin d'une aide pour tamponner les billets.

— Mais très volontiers, mademoiselle Marguerite. Pour la journée si vous voulez.

— Oh ! merci, monsieur Servaux... Vous êtes bien gentil.

Cette réflexion, si naturellement émise, fit rire le vieillard. Marguerite s'approcha de lui et, lui prenant les deux mains dans les siennes :

— Monsieur Servaux, savez-vous ce qu'il faut faire pour être tout à fait gentil ?

— Dites.

— Eh bien, il faut venir déjeuner avec nous au château.

— Décidément vous voulez accaparer toute la Fertay ? Allons, c'est entendu. J'irai vous retrouver toutes les deux ce midi.

— A la bonne heure ! Nous nous mettrons à table à onze heures et demie précises.

Marguerite lança à Lucienne un regard de

triomphe qui voulait dire: « Nous le tenons... Il ne saura toujours rien aujourd'hui. »

Puis, pendant que Lucienne s'habillait, Marguerite et M. Servaux causèrent de la joie que les fiançailles allaient ramener à la Fertay, de la vente prochaine de la ferme, des projets d'avenir, et aussi de la santé alarmante de M. de Terrienne.

La toilette de Lucienne fut rapide, et bientôt les deux amies s'engagèrent dans l'avenue sur laquelle les grands arbres, couverts de givre, étendaient leur joli dôme enfariné.

Elles marchèrent vite, dans la direction de la gare. Bientôt elles atteignirent une masure couverte en chaume et qui s'isolait sur le bord de la route.

— C'est ici que demeure le père Placide, le colporteur. Entrons.

Les jeunes filles pénétrèrent sous le chaume.

Autour d'un mauvais poêle cassé et boiteux, cinq enfants en bas âge jouaient avec deux jeunes chiens. A côté d'eux, une femme en cheveux, sale et loqueteuse, perdue dans un tas de paille, tressait une chaise. — Quand

elle reconnut « la demoiselle du château », la mère de famille se leva et dit avec respect :

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Marguerite... Faites excuse... Je ne vous avais d'abord pas reconnue.

Elle ajouta en se tournant vers Lucienne :

— Ni vous non plus, mademoiselle Servaux.

Marguerite de Terrienne pénétrait souvent sous les chaumes. Elle était l'ange gardien des intérieurs pauvres. — Aussi, quand elle se présentait quelque part, elle trouvait cet accueil simple mais empressé qui est la façon d'aimer des paysans d'Artois.

— Dites-vous bonjour à Mlle Marguerite ? dit la mère à ses marmots.

Aussitôt les aînés s'avancèrent et les plus petits, par esprit d'imitation, se traînèrent à leur remorque.

Marguerite donna sur la joue de chacun une petite tape amicale et demanda :

— Êtes-vous sages au moins ?

— Oh ! quant à ça, mademoiselle, répondit la mère, ce sont de bons diables !

— Eh bien, mes petits amis, tâchez d'être

bien sages, de bien obéir à votre maman et, à la fin de la semaine, vous viendrez au château chercher un gros paquet de chocolat.

— Merci pour eux, mademoiselle, dit la mère, en essayant de mettre du sourire sur ses gros traits de villageoise pauvre.

On entendit au dehors un bruit de carriole. Marguerite passa la tête dans l'entre-bâillement de la porte et reconnut le père Placide qui arrivait, assis dans sa petite voiture à chiens.

— Voilà justement votre mari qui rentre.

— Oui. Il revient de chercher son paquet de journaux à la gare. Ah ! par ce temps-là c'est un dur métier !...

Le colporteur entra. Quand il aperçut les jeunes filles, il se découvrit et, tenant entre ses doigts pleins de crevasses et de craquelures sa casquette graisseuse :

— Bien le bonjour, mesdemoiselles ! Vous osez sortir par ce temps de chien ?

— Mais oui, père Placide. Nous cherchons après vous.

— Si c'est pour un service qui est en mon

pouvoir, mademoiselle Marguerite, ça vous est acquis d'avance.

— Eh bien, voici : Je vais organiser une loterie pour les pauvres de Vergy et j'ai besoin de quelqu'un qui connaisse bien les maisons de tous les villages voisins pour me placer des billets. J'ai tout de suite pensé à vous...

Le paysan fit tourner plusieurs fois sa casquette entre ses doigts, hésitant et gêné.

— Ma proposition n'a pas l'air de vous convenir ?

— Si fait, mademoiselle. Au contraire, je ne demande pas mieux. Seulement...

L'homme montra les ballots de journaux qui emplissaient sa carriole :

—... Tous mes journaux que je dois vendre !...

— Il y a peut-être moyen de nous arranger. Voyons... Combien touchez-vous par journal vendu ?

— Un centime et demi.

— Et les journaux que vous ne vendez pas.

— Je les renvoie à Paris.

— Il vous en reste souvent ?

— Oh ! oui. Dans cette saison surtout. C'est un moment où il ne se passe rien de sensationnel. Les Chambres se reposent ; les assassins aussi. Ça ne va plus !... J'ai bien du mal, allez ! pour écouler tous les jours les trois quarts de l'arrivage.

— Et vous avez combien de journaux là-dedans ?

— Quatre cents.

Marguerite eut un éclair dans le regard et une joie dans le cœur :

— Eh bien, père Placide, revenez avec moi au château. Vous voyagerez pendant quatre jour pour placer mes billets de loterie, et chaque matin vous m'apporterez toute votre provision de journaux. Je vous achète le tout en bloc. J'ai toujours besoin de papier pour faire des paquets ; vos journaux me serviront.

Marguerite de Terrienne vit passer une flamme dans les yeux du colporteur.

— Oh ! vous êtes trop bonne, mademoiselle Marguerite. Vous êtes trop bonne !...

Dans sa joie et sa reconnaissance, le paysan se pencha vers les mains blanches de Marguerite, les prit en tremblant entre ses énormes mains osseuses et les couvrit de baisers.

Puis il enfonça sa casquette jusqu'à ses oreilles et passa le seuil :

— Mademoiselle Marguerite, dans une demi-heure je serai au château !

— Bien. Vous serez sans doute arrivé avant moi. En m'attendant vous donnerez un coup de main au jardinier qui nettoie la serre.

— C'est entendu, mademoiselle.

— Surtout n'oubliez pas les journaux.

— Non, non. Les ballots sont là, dans ma carriole.

Marguerite, en sortant, se tourna vers Lucienne et lui dit :

— Vous voyez, chère amie, on ne saura jamais à Vergy que Michel s'est battu en duel.

— Oh ! merci... murmura Lucienne.

Plus alertes, depuis que leur cœur ne por-

tait plus le lourd poids de l'angoisse, Mlle de Terrienne et Lucienne Servaux reprirent le chemin de la gare, afin de descendre dans Vergy et rendre visite à tous leurs amis qui étaient abonnés à un journal de Paris.

Et cette mission, délicate et pénible, les deux jeunes filles partaient la remplir avec une certaine joie, car elles savaient qu'elles allaient défendre une renommée et travailler pour le bonheur de M. Servaux, pour l'honneur de Michel, et pour l'honneur du pays natal...

II

Après le déjeuner M. Servaux et sa fille regagnèrent la Fertay, et Marguerite se fit conduire en auto à Arras afin de prendre l'express de 4 h. 05 pour Lille. — Le dernier bulletin de santé de son père était très alarmant. Le directeur de Lommelet lui avait écrit : « Ne venez pas, mademoiselle. Une « entrevue entre votre père et vous ne peut

« qu'être pénible, car M. de Terrienne ne
« vous reconnaîtra certainement pas et aura
« pour vous les injures qu'il donne à tous
« ceux qui l'approchent. »

Mais Marguerite voulait à tout prix revoir son père. Elle savait que M. de Terrienne touchait au terme de sa folie et que la mort le délivrerait bientôt. Elle ne voulait pas le laisser partir pour l'au-delà mystérieux sans mettre sur son front le baiser d'adieu...

Comme elle pénétrait dans la salle des pas perdus de la gare d'Arras, elle aperçut sur la gauche, près de la bibliothèque, un groupe de causeurs. — Sur le fond des pardessus noirs se détachaient deux culottes rouges d'officiers.

D'un coup d'œil rapide Marguerite diagnostiqua : Des flâneurs qui tuaient le temps en fumant des cigares et en venant faire les quatre cents pas sous le hall de la gare, pour voir et se faire voir...

Pendant qu'elle prenait son billet au guichet, Marguerite aperçut parmi les causeurs le comte de Lurac. Aussitôt, elle ressentit un

frisson courir sur son cœur et de la chaleur lui monter à la joue... Mais elle se raidit, balaya résolument le mauvais souvenir que le comte de Lurac jetait sur sa route, et se dirigea immédiatement vers la porte qui donne accès sur le quai.

Mais, au moment où Marguerite franchissait la gorge étroite qui s'ouvre entre la bibliothèque et la bascule, M. de Lurac lui barra la route :

— Pardon, mademoiselle, dit-il en levant son chapeau et en s'inclinant très fort, avec affectation, les journaux de ce matin annoncent un duel sensationnel entre Michel Servaux et le capitaine Trugeon. Mais ils ne signalent pas les causes du duel... Avez-vous des détails ?... C'est une histoire de femmes, sans doute ?...

Marguerite pâlit. La colère gonfla son cœur. Il ne suffisait pas au comte de Lurac d'avoir été refusé comme prétendant ; il fallait encore à cet être bourru la douceur de se venger !...

Mais le comte n'eut pas le temps de profi-

ter de sa vengeance. Il n'eut pas le temps de s'apercevoir que sa phrase avait pénétré comme une flèche empoisonnée dans le cœur de la jeune fille, car Marguerite, regardant bien en face son adversaire, déclara :

— Les journalistes, monsieur de Lurac, sont des attrape-nigauds. Vous avez tort de vous attarder à tous ces potins qui courent dans les petits coins des journaux...

— Mais cependant, le nom de Michel Servaux est imprimé en toutes lettres dans *l'Echo de Paris* et dans *le Journal*.

M[lle] de Terrienne fit contracter son cœur pour, dans un effort suprême, faire monter un éclat de rire jusqu'à ses lèvres :

— Mon pauvre Lurac ! C'est une coquille, vous dis-je !... Et la preuve, c'est que Michel Servaux est à la Fertay depuis trois jours et qu'hier encore il dînait avec nous au château.

Marguerite avait jeté toute cette phrase précipitamment, en élevant la voix afin d'être entendue par les amis du comte qui paraissaient s'amuser de l'aventure.

Elle eut encore la force de rire une seconde

fois et de gifler M. de Lurac du revers de cette phrase :

— Vous voyez bien que les journalistes sont des attrape-nigauds !

Puis, sentant que la secousse avait été suffisamment forte, que l'effort avait donné son maximum et qu'il pourrait bien, comme un ressort trop tendu, se briser tout d'un coup dans un sanglot, Marguerite passa vite devant le comte.

Ce dernier, ahuri et assommé par la repartie de sa partenaire, sentit la jolie robe de Mlle de Terrienne lui balayer les souliers et le bas des jambes. Il murmura entre ses dents, rageur mais impuissant :

— Pas de chance ! Mais je me rattraperai, va, petite gueuse !...

... Et pendant que le comte de Lurac rejoignait ses joyeux fêtards, la jolie « petite gueuse » passait sur le quai, légère et froufroutante, emportant sur la conscience un gros mensonge... mais qui était suave, parce qu'il défendait Michel et le vengeait sur son rival.

LE RÉVEIL

— Qu'est-ce encore? demanda Michel impatienté, en voyant sa bonne s'approcher avec une carte de visite à la main.

— C'est une jeune dame.

— Jolie?

— Jolie et fort distinguée.

Michel Servaux prit la carte et poussa tout de suite une exclamation :

— Mais ce n'est pas possible!

Il se tourna vers sa bonne :

— Mademoiselle est seule?

— Oui, monsieur.

— Faites entrer.

Pendant que la servante allait ouvrir la porte du salon, le jeune homme donna un rapide coup d'œil au miroir. Il passa la main sur les cheveux qui voltigeaient un peu en

broussailles sur son large front, lissa sa moustache et sa barbiche, puis se rassit.

Quand la visiteuse entra, Michel quitta son bureau et vivement marcha vers elle. Il tomba à genoux devant l'aimée, lui saisit les mains et les couvrit de baisers :

— Marguerite ! Oh ! Marguerite !...

Mlle de Terrienne ressentit un choc au cœur. Une joie immense venait d'y entrer avec la certitude que Michel l'aimait toujours ; et cela causait un bouleversement bien doux.

Quand Michel, moins fiévreux, leva ses beaux yeux vers elle, Marguerite dit doucement en présentant une jolie gerbe de marguerites de Nice et d'œillets blancs :

— Oui, c'est moi... et avec des marguerites pour le blessé.

Michel se leva et mit un baiser d'amour sur les lèvres roses que la petite châtelaine de Vergy lui offrait. Puis, il indiqua un fauteuil à Mlle de Terrienne :

— Votre visite est un peu comme un coup de soleil qui aveugle les mineurs au sortir de la mine : je n'y vois plus... j'ai trop

de bonheur !... Mais d'abord, comment se fait-il que vous soyez seule ici ? M. de Terrienne vous a permis ?

A la tristesse qui s'étendit sur le visage de l'aimée, Michel Servaux comprit qu'il venait de soulever le coin d'un drame. — Il questionna à nouveau, avec douceur :

— M. de Terrienne n'est pas venu à Paris avec vous ?

Alors Marguerite, poussant un long soupir comme font les débardeurs avant de décharger un poids énorme, s'approcha de Michel et commença lentement :

— Mon ami, vous souvenez-vous de cette nuit d'adieux, de cette nuit lugubre où vous avez fui, emportant mon amour, me volant toutes mes joies ?

— Je me souviens... J'ai agi comme un sot, par coup de tête... Pardon !

Mlle de Terrienne continua :

— Cette nuit-là je vous ai confié mes appréhensions au sujet de mon père ; je vous ai fait entrevoir qu'une maladie terrible, qui ne pardonne pas, le guettait...

— Oui. Eh bien ?

— Les prévisions du médecin se sont réalisées. Mon père a fait de la paralysie générale accompagnée de troubles mentaux très accentués. On a dû le faire entrer à l'asile de Lommelet, et actuellement ce n'est plus qu'une question de temps...

Sous les paupières demi-closes de grosses larmes perlaient. Michel les sécha avec ses baisers et bientôt, serrés l'un contre l'autre, les lèvres proches, les jeunes gens se reprirent à sourire.

— Et mon père ? questionna Michel.

— M. Servaux a beaucoup souffert moralement depuis votre départ. Mais maintenant il va renaître un peu au bonheur, car Lucienne se marie...

Michel se leva.

— Vous dites ?

— Mais oui... Lucienne va épouser M. de Kerlioz, récemment promu capitaine au Maroc.

— Et on ne m'en a rien dit !

— Que pouvait-on vous dire ? Vous avez

déserté Vergy et la Fertay. Vous nous avez abandonnés au moment où nous avions tous besoin de nous serrer les coudes afin de mieux étayer notre chagrin... Nous nous sommes peu à peu habitués au genre de vie que vous nous avez imposé, et nous avons vécu loin de vous, sans vous...

En disant cela, Marguerite planta son regard dans les yeux de l'écrivain, et lui prenant les mains :

— Dites la vérité : vous avez souffert ici, seul, depuis votre coup de tête ? Vous avez souvent regretté Vergy et la Fertay, où votre cœur commençait à fleurir sous la caresse de l'amour ?...

— Oui, Marguerite. J'ai souffert, pleuré et regretté.

— Oh ! j'en étais bien sûre ! Vous avez trop de cœur pour ne pas avoir été torturé par le souvenir de ceux que vous avez abandonnés et qui vous pleurent là-bas... Ce souvenir-là, j'en suis certaine, a dû entrer chez vous comme du remords... — Seulement, vous n'avez pas eu le courage de reprendre la

bonne route du pays natal et de rentrer à la Fertay comme un enfant prodigue... Vous avez préféré vous raidir dans votre amour-propre et souffrir seul que de vous humilier devant votre père et venir chercher du bonheur près de nous...

— Oui. C'est cela..., fit Michel attendri jusqu'aux larmes.

Mlle de Terrienne poursuivit, énergique et douce :

— Savez-vous ce que je viens faire aujourd'hui ? Je viens vous aider à racheter votre faute. Je viens vous rechercher...

— C'est impossible. Mon père ne me pardonnera pas.

— M. Servaux a trop de grandeur d'âme pour refuser le pardon.

— Voici trois mois que je suis revenu à Paris, et père n'a pas encore reçu une lettre de moi ! Je suis étonné moi-même d'avoir eu une telle dureté de cœur.

— Grand enfant ! M. Servaux vous ouvrira les bras tout grands, au contraire. Un cœur

de père aime plus tendrement, après qu'il a souffert...

— Mais vous ? demanda encore Michel.

— Moi, déclara la jeune fille toute frémissante, je vous pardonne tout, car je vous aime...

— Alors, si je retourne à Vergy, nous pourrons achever notre joli rêve ébauché ?

— Mais oui, mon ami, puisque je suis toute à vous !

Comme elle serrait le bras du jeune homme, ce dernier fit une grimace :

— Laissez, Marguerite... Vous me faites mal.

Et il se dégagea.

Mais Mlle de Terrienne voulait la confession complète. Elle demanda :

— Pour qui ce duel dont les journaux ont parlé ?

Michel Servaux ne répondit pas. Mais il lut dans les yeux de l'aimée l'angoisse qui montait en droite ligne du cœur... Il voulut balayer l'inquiétude qu'il devinait dans toute l'âme de Marguerite.

— Chère petite, mon duel n'a pas eu les causes que vous supposez et que certains journaux, qui veulent toujours paraître bien informés, lui ont données. Aucune femme n'a traversé ma vie depuis que j'ai quitté Vergy. Si je me suis battu en duel avec le capitaine Trugeon, ça n'a pas été pour raison d'amour mais par haine au contraire.

Au sourire qui se promena sur la physionomie de Mlle de Terrienne, Michel eut la certitude qu'il venait d'arracher une terrible angoisse. Il continua :

— J'ai rencontré de temps en temps le capitaine Trugeon dans des réunions littéraires, car il écrit sous le pseudonyme extraordinairement prétentieux de « Jean Davenir ». Or, ce monsieur Jean Davenir manque de galanterie confraternelle. Il m'a éreinté dans un infâme journal sectaire à propos de mon dernier roman à tendance nettement catholique. J'ai jugé que l'insulte devait être lavée... Vous savez le reste ?

Michel ajouta :

— L'épée de Jean Davenir a fait comme

la justice souvent : elle a atteint le moins coupable. — Mais maintenant ma blessure est guérie, et je ne souffre plus.

Marguerite attira dans ses mains blanches la figure du blessé et, l'approchant tout près de ses lèvres :

— Alors, Michel, quand vous avez quitté Vergy, vous m'avez emportée dans un petit coin de votre cœur ?

— Non, Marguerite. Mon cœur n'a pas de coins pour l'amour... Je vous y ai gardée à la place d'honneur.— Mon cœur n'est pas un damier où l'amour volage peut s'amuser à pousser les dames... Vous y êtes restée seule et tout entière. Vous y êtes restée avec vos charmes ensorcelants ; et votre amour, je puis bien l'avouer, est devenu pour moi plus pesant chaque jour. — D'ailleurs, ajouta Michel en ouvrant la porte de sa chambre à coucher et en montrant sur la cheminée une photographie devant laquelle veillait un petit bouquet de violettes d'Algérie : voyez si je vous ai oubliée ! Votre image était trop bien cimentée au milieu de ma vie et de mes re-

mords pour pouvoir s'émietter, comme une maquette en plâtre, sous la caresse d'autres femmes.

En disant cela Michel abaissa ses lèvres sur celles de Marguerite, et la confession s'acheva dans un baiser d'amour.

Puis Michel Servaux fit apporter deux tasses de thé, et la conversation papillonna au milieu de faits divers. En une demi-heure le pays natal fut passé en revue. Les succès croissants des romans de Michel furent récapitulés. La vente de la Fertay, qui depuis cent cinquante ans avait appartenu aux Servaux, fut déclarée impossible. La vie au château de Vergy fut décidée et les fiançailles projetées pour le même jour que celles de Lucienne et du capitaine de Kerlioz. Mais, à cause de l'état de santé de M. de Terrienne, il fut convenu que le mariage aurait un caractère de stricte intimité.

— Et si, par hasard, M. de Terrienne guérissait ? questionna tout à coup Michel.

Marguerite balança lentement la tête :

— Mon père ne peut guérir. — Tant qu'il

a vécu raisonnable, je lui suis restée soumise, soumise jusqu'à lui sacrifier mon bonheur. Maintenant, il a cessé d'être un homme raisonnable ; il n'est plus qu'une ruine physiologique, une tige sur laquelle la folie a enlevé toutes les fleurs... Je suis donc libre de mettre ma main dans celle que j'aime d'avoir pour appui...

Marguerite disait cela sans emphase, simplement. Elle ouvrait son cœur ; et Michel savourait cet amour si pur, si franc, si entier, qui envahissait son âme et mettait sur sa vie une tonalité si douce et si lumineuse...

Quand Marguerite quitta Michel, elle détacha de la gerbe qu'elle avait apportée une jolie marguerite largement ouverte et, la passant à la boutonnière de l'écrivain :

— Fleurissez-vous, cher fiancé... Quand vous reviendrez demain à Vergy, nous l'effeuillerons ensemble...

— C'est cela, Marguerite. Et tout le long de notre vie nous tâcherons d'avoir toujours des marguerites à effeuiller, car, lorsqu'on s'aime, on est jeune toujours...

Comme la jeune fille franchissait le seuil, Michel demanda :

— C'est demain matin que le notaire doit venir estimer la Fertay ?

— Oui. A dix heures. Arrivez à Arras par le rapide de neuf heures et demie. Je vous enverrai chercher en auto. Le domestique vous ramènera au château ; vous prendrez une petite collation ; et nous descendrons ensemble à la Fertay.

— C'est entendu. A demain !

Des locataires passaient sur le palier. Michel termina l'entretien. Il serra la main de Marguerite, lui adressa un baiser du bout des doigts, et rentra dans son cabinet de travail.

Quand Marguerite fut descendue sur le boulevard, elle se renseigna pour la station télégraphique la plus voisine et y courut, avec la joie d'une fillette qui vient de passer avec succès un examen et se hâte de télégraphier la nouvelle à ses parents :

« SERVAUX père,
« ferme de la Fertay
« Vergy (Pas-de-Calais).

« Suis Paris vingt-quatre heures. Ne ven-
« dez pas la Fertay avant retour. Ai trouvé
« acheteur que vous préférerez à tous les
« autres. Vous l'amènerai demain. C'est mon
« meilleur ami. »

« MARGUERITE. »

« Capitaine DE KERLIOZ,
« Détachement français,
« Casablanca (Maroc).

« Reviens France aussitôt possible. Gran-
« des nouvelles. Lucienne Servaux épouse
« de Kerlioz et Michel Servaux se marie avec
« châtelaine de Vergy. Gros baisers.

« MARGUERITE. »

Mlle de Terrienne glissa ses petits bleus sous le guichet du préposé au télégraphe, paya, puis regagna la gare du Nord, marchant vite, à petits pas, sans prendre garde aux

omnibus qui l'éclaboussaient et sans entendre la cacophonie du boulevard.

Un seul souvenir enserrait son âme : celui de Michel ; et ce souvenir continuait de la poursuivre, à travers les tintamarres de Paris, dans sa course vers le bonheur.

Une seule voix avait de l'écho pour son cœur : celle de l'aimé qui venait de la serrer contre lui, et qui allait rentrer à Vergy, apportant du bonheur pour emplir le vieux berceau familial et de la sève pour nourrir la bonne vie provinciale.

L'ENVOLÉE

I

Mᵉ Fouinard était un notaire d'un type qui tend à disparaître de plus en plus de la vie moderne : long et mince comme une lame, tout cassé, tout bossu, émacié et malingre, frileusement emmitouflé dans un large pardessus noir, le visage entièrement rasé, le teint blême et cireux comme celui d'un ascète ou d'un cachectique, les pommettes saillantes, les joues creuses, le front dégarni et sillonné de rides, le nez petit et retroussé, assis en pied de marmite sous deux petits yeux malins et fureteurs qui se cachaient derrière le miroitement d'une paire de lunettes en or, tour à tour grave, obséquieux, sec ou cassant... tel était le rusé et richissime Mᵉ Foui-

nard que les mauvaises langues du pays accusaient de s'être enrichi en prenant en mains les intérêts de ses clients...

A dix heures précises, Me Fouinard arriva à la Fertay.

M. Servaux et Lucienne étaient sur le perron.

— Allons..., dit M. Servaux en regardant sa fille, voilà donc l'heure de quitter tout ça...

...Et son grand bras s'étendit lentement, comme pour une bénédiction, sur toutes les choses de la ferme : les granges, les hangars, les écuries, les remises, les étables... sur toutes ces choses vieillies, démodées, pleines de fissures qui les marquaient pour la ruine mais qui parlaient de jours passés que le bonheur avait teintés de rose...

— Bonjour, monsieur Servaux, dit le notaire de sa voix nasillarde, en glissant ses doigts squelettiques dans la main du fermier.

Il ajouta, en s'inclinant avec une galanterie comique devant Lucienne :

— Mes hommages, mademoiselle!

Puis il se faufila dans la salle à manger où M. Servaux le priait d'entrer.

— Quel froid atroce ! monsieur Servaux. Nous n'avons pas eu d'été ; mais l'hiver, lui, n'oublie pas de venir. Brr !... Je suis tellement habitué d'être surchauffé dans mon étude que je frissonne dès que je sors... Brr !...

Tout en causant ainsi, Me Fouinard avait ouvert sur la table sa grande serviette bourrée d'actes et de paperasses.

Il rangea par ordre tous ses documents, invita M. Servaux et Lucienne à s'asseoir près de lui et commença, avec la bonhomie dont il ne se départait pas, mais qui masquait une véritable astuce :

— Voyons... Nous disons que vous vendez séparément :

1° Le bois de peupliers (Superficie de 4 hectares exactement).

2° Les pâturages des Huhlans (7 mesures). — Mais il faudra faire arpenter, car je suis passé par là hier et j'ai constaté que tous vos voisins ont empiété sur vous. Ils labourent au moins à 20 centimètres en dehors de leur limite.

— C'est possible. Mais, comme ma haie a été plantée à distance réglementaire, il sera facile de retrouver les bornes.

— D'accord. Je continue...

3° Les bergeries dites *Les Bertonnes*, soit : deux étables en paillotis pouvant contenir chacune cent bêtes; une grange en briques, presque neuve, haute de 14 mètres et contenant deux tas latéraux d'une superficie chacun de 25 mètres carrés ; quatre parcs de brebis ; deux voitures de bergers...

Le notaire s'arrêta, regardant par-dessus ses lunettes :

— Comprenez-vous dans la vente des *Bertonnes* le troupeau de moutons ?

— Il me semble que c'est préférable. *Les Bertonnes* sont isolées, en pleins champs. Il n'y a pas de maison d'habitation. — Un fermier ne peut guère s'y installer. J'ai donc plus de chance de céder le tout en bloc à un berger.

— C'est bien mon avis aussi.

— Alors, marquez.

Me Fouinard prit un stylographe et ajouta :

— Plus le troupeau de moutons. De... combien de bêtes ?

— Cent quatre-vingts. Cent quarante brebis et quarante agneaux.

Le notaire inscrivit. Ensuite il reprit :

— Nous passons maintenant à la Fertay proprement dite : Vous faites, n'est-ce pas? deux ventes. Vons vendez aux enchères publiques les chevaux, les bêtes à cornes, les volailles, etc... Vous vendez de même les fourrages, les pailles, les graines et les plantes fourragères ?

— C'est bien cela. Et je vends en bloc la ferme et tous les instruments de culture.

— Fort bien. Mais, dites-moi : par instruments de culture, vous entendez les instruments agricoles, les rouleaux, les herses, les brabants, les chariots, tombereaux, etc... ?

— Parfaitement.

— Et votre voiture de luxe, qu'en faites-vous ? demanda incidemment Me Fouinard qui s'était promis d'acheter le beau coupé et les deux superbes chevaux normands.

— Je la garde, répondit M. Servaux.

— Les chevaux aussi ?

— Voiture et chevaux. Je donnerai le tout à Lucienne et à mon gendre.

Me Fouinard ne put s'empêcher de se mordre les lèvres. — C'était chez lui un signe classique de désappointement.

Néanmoins, il continua :

— Passons à la ferme... Vous faites un lot avec : maison d'habitation, écuries, remises, étables, granges, bergeries et basse-cour ?

— Oui, monsieur Fouinard.

Ce dernier enleva ses lunettes comme il faisait lorsqu'il posait les jalons d'une combinaison importante, et demanda, en serrant ses paupières si fort qu'on voyait à peine briller ses petits yeux malins :

— Et vos terres ?

— Je les garde.

Les paupières de Me Fouinard s'ouvrirent d'un seul coup et toutes grandes, comme si elles s'étaient mises à bâiller d'ennui.

— Vous avez tort, monsieur Servaux. Une ferme comme la vôtre gagne à être vendue

en bloc. On ne morcelle pas une ferme comme la Fertay !

— Ce n'est pas mon avis, monsieur Fouinard. Mes terres sont bonnes ; je peux les louer un bon prix et je suis toujours certain de trouver preneur, car il y a par ici trop de petits cultivateurs et pas assez de petites terres cultivables. Or, je morcellerai mes grandes pièces de terre en petits champs très faciles à louer et je réaliserai de suite un total de location assez élevé.

— Vous réaliseriez de la même façon en vendant tout en bloc.

— Oh ! que non, monsieur Fouinard ! L'expérience est là : chaque fois qu'une grande ferme est vendue en bloc avec ses champs, les champs sont payés mais la ferme est donnée par-dessus le marché.

Me Fouinard se mordit encore une fois les lèvres et fit claquer la langue :

— C'est dommage que vous persistiez dans cette idée, car j'avais preneur à vous offrir. Seulement, l'amateur met comme condition *sine qua non* : la vente globale.

— Je regrette pour votre client, mais Lucienne et moi préférons la vente par morcellement. — Au surplus, ajouta M. Servaux, j'ai reçu ce matin un télégramme de Paris m'annonçant un acheteur pour aujourd'hui même...

— Vous le connaissez ?

— Non. C'est Mlle de Terrienne qui m'annonce sa visite. C'est un de ses amis, paraît-il.

Me Fouinard haussa les épaules et se mit à rire :

— Un Parisien à la Fertay !.. Ce serait tout au moins très drôle !... Allons, reprenons notre sommaire. Nous irons ensuite visiter la ferme pour faire l'estimation.

Me Fouinard remit ses lunettes, reprit son stylographe, et se pencha sur ses papiers.

Mais, comme il recommençait l'énumération des lots, un grand vacarme envahit la cour de la ferme. Les chiens de garde aboyèrent à pleine voix. Les dindons gloussèrent et s'enfuirent, affolés, au milieu des poules, pendant qu'une automobile décrivait dans la

cour une courbe élégante et venait se placer devant le perron.

— C'est l'auto du château, dit Lucienne qui avait reconnu les roues et le châssis jaune paille.

Elle courut à la fenêtre et écarta les rideaux. — Mais aussitôt elle se retourna vers son père :

— Père, c'est Michel !...

Elle achevait à peine sa phrase que Michel ouvrait toute grande la porte et s'écriait :

— Père, ne vendez pas ! Nous gardons la Fertay !...

Avant que M. Servaux ait eu le temps de se remettre de son ahurissement, Michel était près de lui et le couvrait de baisers, sans trouver d'autre supplication pour être pardonné que cette protestation d'amour.

Longuement le père et le fils se tinrent embrassés, se serrant cœur à cœur comme deux exilés qui ont souffert, séparés, et qui font passer toute leur âme dans la première étreinte.

Quand M. Servaux fut un peu remis de son

émotion, Marguerite prit Michel par la main et, s'adressant à Me Fouinard :

— Monsieur Fouinard, je vous présente mon fiancé... Il n'est plus question de vendre la Fertay. — Brûlez tous ces papiers-là et préparez-vous à faire bientôt notre contrat de mariage.

Puis se faufilant entre les chaises jusqu'à M. Servaux, elle murmura tout bas à l'oreille du vieillard :

— Eh bien, vous plaît-il mon acheteur ?

— Vous êtes un ange !...

Marguerite montra ses jolies dents blanches, en épanouissant son plus gracieux sourire :

— J'ai bien travaillé, dites !

— Oh ! chère petite !... Vous m'avez rendu le bonheur...

II

Les questions essentielles furent réglées d'un commun accord : De Kerlioz et Lucienne

partiraient quelque part, dans une ville de garnison où le capitaine allait être nommé. Michel et Marguerite habiteraient le château de Vergy où, dans la vieille tour qui borde l'étang, Michel pourrait installer sa bibliothèque et son cabinet de travail.

Quant à M. Servaux, qui aimait son vieux manoir de la Fertay, il continuerait d'y vivre, en ayant sous ses ordres un chef de culture. Chaque jour la voiture du château irait le chercher et il viendrait déjeuner avec ses enfants.

La nouvelle du retour de Michel Servaux fut accueillie avec joie dans toute la région. Les vieux disaient : « Monsieur Michel ? C'est un futur grand homme, et c'est Vergy qui l'a vu naître... » Et ils relevaient la tête avec fierté, comme s'ils sentaient grandir, avec la renommée de l'écrivain, la gloire de leur village... Les jeunes qui voulaient rester dans les chemins de la tradition, martelés par tous leurs ancêtres, se chuchotaient avec joie : « Le petit a du nerf et du savoir... Avec lui, ça va marcher ! » Et ils regardaient Michel

Servaux comme un chef de file que l'on va suivre avec confiance...

Ainsi, dans tout le pays, dans toutes les causeries du soir sous la haute cheminée des fermes, le nom de Michel Servaux glissait sur les lèvres... un peu comme de l'espérance.

Un journal d'Arras inséra en première page un entrefilet enthousiaste :

« Nous apprenons avec plaisir que M. Mi-
« chel Servaux, le littérateur bien connu, va
« désormais se fixer à Vergy, son village
« natal. Nous apprenons en même temps ses
« fiançailles avec Mlle Marguerite de Ter-
« rienne. — Toutes nos sympathies étaient
« acquises depuis longtemps au jeune et dis-
« tingué maître ; toutes nos félicitations vont
« à lui aujourd'hui.

« M. Michel Servaux, dans des livres jus-
« tement appréciés des lettrés et maintenant
« dans toutes les bibliothèques, a toujours
« défendu les grandes idées pour lesquelles
« nous combattons. Il a surtout chanté la
« tradition, l'amour de la terre, le culte du
« clocher. Il l'a fait avec tout son cœur, mais

« aussi avec un talent devant lequel toutes « les critiques s'inclinent. Il va maintenant « continuer d'écrire à l'ombre du clocher « qu'il a si bien chanté, et on peut espérer « l'éclosion successive d'œuvres solides et « admirablement ciselées.

« La renommée qui s'attache sur le nom « de Michel Servaux rejaillit un peu sur son « village et sur toute la région. Aussi, nous « saluons avec joie le retour du jeune écri- « vain qui contribue si bien à illustrer notre « cher Artois. »

— Eh bien, monsieur Servaux, disaient les fermiers des environs, M. Michel va se présenter à la députation au mois de mai?

Et le vieillard, tout en souriant sous sa barbe blanche, répondait :

— Tout beau! Tout beau!... Michel vient de rentrer. Attendez au moins qu'il s'installe.

Et les amis reprenaient :

— Vous savez, monsieur Servaux, on compte sur lui dans le pays. Jusqu'à présent on n'avait personne sur qui s'appuyer pour

renverser ce gros balourd de Kharton. Mais avec M. Michel, ça passera comme une lettre à la poste... ; car il est capable, il parle bien, et puis... il est de chez nous !...

Et Michel, à qui M. Servaux tout heureux racontait cela, se prenait à rire aux éclats :

— Moi, député? Je vais seulement avoir trente ans !...

Mais l'enthousiasme grandissait autour de Michel. Le jeune écrivain ralliait tous les suffrages... Peu à peu il entrevit une voie nouvelle ouverte à son activité, une voie où tout le poussait : son père, Marguerite, Lucienne, de Kerlioz, l'abbé Mathieu, les braves gens de Vergy et d'ailleurs, la tradition qu'il aimait, le devoir... tout !

Un soir qu'au château M. Servaux présidait la table des fiancés, ayant en face de lui l'abbé Mathieu, à sa droite Marguerite et Michel, à sa gauche Lucienne et le capitaine de Kerlioz, le valet de chambre entra précipitamment :

— Venez vite... Tout le village monte au

château avec de la musique et des lanternes vénitiennes !...

Les convives se levèrent de table et descendirent sur la terrasse.

Au fond de l'avenue, sous la voûte sombre des grands arbres, une longue théorie d'hommes, de femmes et d'enfants s'avançait. Des multitudes de lanternes vénitiennes, fixées au bout de perches flexibles, balançaient sans cadence, par secousses... ; et tout cela faisait dans la nuit, au son de la fanfare, comme une longue traînée de feux et de sorciers bariolés.

Quand le cortège approcha du château on distingua des cris joyeux et qui se croisaient : « Vive monsieur Michel ! Vive mademoiselle Marguerite !... » — C'était tout le peuple de Vergy qui venait apporter des fleurs et des compliments aux fiancés.

Marguerite appela Joseph :

— Descendez vite à la cave et remontez du champagne.

Puis elle s'approcha de Michel :

— Tout ça, voyez-vous, mon ami, c'est la voix de la terre qui monte vers nous... Chez

tous ces paysans c'est la reconnaissance qui parle ce soir... Je leur ai souvent tendu la main : ils s'en souviennent et ne tendent pas le poing au château comme lorsque mon père habitait Vergy.

— C'est vrai, Marguerite. Les gens de chez nous ne sont pas ingrats. Il y a dans l'âme des paysans des beautés que je n'aurais jamais soupçonnées...

Comme à ce moment M. Servaux et l'abbé Mathieu s'approchaient, Michel leur dit :

— Jusqu'à présent j'ai chanté la terre, parce que, comme le disait un jour Marguerite, j'avais dans le cœur un grand coin du ciel natal ; mais maintenant je la chanterai bien mieux sur les hauteurs de Vergy, dans le vieux château des comtes de Terrienne !...

Marguerite ajouta, en pressant la main de Michel :

— Et notre noblesse, ce sera la bonté...

Très tard dans la nuit, lorsque tous les gens de Vergy furent redescendus au village

et que les voix de fête se furent éteintes au loin dans la plaine, l'automobile du château cueillit de Kerlioz, M. Servaux et ses enfants, devant la terrasse.

Au moment où le moteur ronfla pour ébranler la lourde voiture, Marguerite allongea la main au-dessus de la capote. Michel la saisit et la baisa avec piété.

Puis les roues crièrent sur le gravier gelé, et la traînée laiteuse que les phares à acétylène lançaient dans la nuit, comme une robe opaline, se promena le long de l'avenue.

— A quoi penses-tu, Michel ? demanda M. Servaux, qui s'était frileusement emmitoufflé dans sa peau de loup.

— Je pense, père, que l'air du pays natal, — même par une nuit de gelée comme celle-ci, — fouette délicieusement le sang...

Il ajouta de suite :

— Je n'aurais jamais cru que la joie de retrouver son berceau, et de vivre à l'ombre du clocher, aimé, connu, estimé de tous, était si douce.

De Kerlioz, qui était assis sur le siège d'a-

vant, à côté du chauffeur, se retourna vers Michel :

— Vous savez, monsieur Michel, tôt ou tard vous seriez revenu à Vergy. — Moi, j'ai connu des tas de jeunes gens comme vous qui se sont déracinés, qui sont partis vers la gloire en piétinant tout un passé de noms, de familles, de renommées... Les plus grands succès, les plus éclatants triomphes ne les ont jamais consolés du paradis perdu ; et toujours, comme des hirondelles, ils sont repartis chercher le bonheur près de leur vieux nid.

— De Kerlioz, vous avez raison, dit M. Servaux. La tradition, voyez-vous, est dans le cœur de l'homme comme une bonne lame d'acier : elle plie quelquefois sous le poids de la vie ou sous la poussée des passions, mais elle ne se brise jamais...

FIN

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le douze juillet mil neuf cent onze

PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour

BERNARD GRASSET




BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6989

